Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marietudor01dupi

MARIE TUDOR.

LIVRES DE FONDS.

Andalousia, par LOTTIN DE LAVAL. . . . . 2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommery, par LE MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Le Cabaret de Ramponneau, par AMÉDÉE DE BAST. . . . . 2 vol. in-8.
Les Brodeuses de la Reine, par ERNEST ALBY. . . . . 2 vol. in-8.
L'Échelle de Soie, par HYPPOLYTE LUCAS. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, par BARGINET (de Grenoble). . 2 vol. in-8.
Fleur d'Épée, par A. de KERMAINGUY. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, par LOUIS JOUSSERANDOT. . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, par PAUL FÉVAL. . . . . 2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par CHARLOTTE DE SOR. . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, par MADAME SOPHIE PANNIER. . 2 vol. in-8.
La Poule aux OEufs d'or, par JULES LACROIX. . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, par JULES DAVID. . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Ministre, par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Souvenirs intimes du Comte de Mesnard, premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry. . . . . 5 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du monde, par Mme CH. DE SOR. . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, par JULES DAVID. . . . . 2 vol. in-8.
Tyler le Couvreur, par PAUL DE KOCK. . . . . 1 vol. in-8.
Le Château d'Eppstein, par ALEXANDRE DUMAS. . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, par COOPER. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Highlands, par WALTER SCOTT. . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, par AUGUSTE RICARD. . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, par JULES DE SAINT-FÉLIX. . . . . 2 vol. in-8.
Le Béarnais, par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, par LOUIS JOUSSERANDOT. . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, par CHARLOTTE DE SOR. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Carabines, par MAXIMILIEN PERRIN . . . . . 2 vol. in-8.
Le Voile noir, par JULES LACROIX. . . . . 2 vol. in-8.
L'Autel et le Théâtre, par MAXIMILIEN PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Lola et Maria, par madame la comtesse MERLIN. . . . . 2 vol. in-8.
Les Anneaux d'une Chaîne, par le vicomte D'ARLINCOURT. . . 2 vol. in-8.
Le Comte de Guiche, par madame SOPHIE GAY. . . . . 3 vol. in-8
Le Faux Frère, par LA MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Le Petit Roi, (roman historique), par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Marie Tudor, par madame A. DUPIN. . . . . 2 vol. in-8.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

François les Bas-Bleus, par MAX. PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, par JULES LACROIX . . . . . 2 vol. in-8.
Gabrielle d'Estrées, par BRISSET . . . . . 2 vol. in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. SAINTINE. . . 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, par LA MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Deux amours, par BIGILLON. . . . . 2 vol. in-8.
Le Proscrit des Hébrides, par SIR WALTER SCOTT. . . . . 2 vol. in-8.
Nanon de Lartigues, par ALEXANDRE DUMAS . . . . . 2 vol. in-8.
Madame de Condé, par LE MÊME . . . . . 2 vol. in-8.
La Vicomtesse de Cambos, par LE MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille de la Montagne noire, par SIR WALTER SCOTT. . . 2 vol. in-8.
La Justice de Dieu, par MICHEL MASSON. . . . . 3 vol. in-8.
Le Débardeur, par MAXIMILIEN PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Cœur de Lièvre, par LE MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Charles Mandel, par Madame MÉLANIE WALDOR . . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux — Impr. de E. Dépée.

MADAME A. DUPIN.

MARIE TUDOR

I

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845

CHAPITRE PREMIER.

Le jour mourait sur les cimes désertes du Cader-Idris, quand un homme d'étrange aspect, sortit d'un chemin creux et s'élança dans une vallée tellement solitaire et belle, qu'on l'eût crue placée aux confins de la création. Des buissons de fleurs sauvages, des frênes et des trembles s'élevaient çà et là

au-dessus des longues herbes, où déjà les papillons du soir déployaient leur doux vol.

[illegible] avait de vie que l'air qui passait dans [illegible], comme une douce plainte, que [illegible] qui arrosaient avec un petit bruit plein de fraîcheur et d'harmonie. Une cascade tombait au loin et roulait ses eaux sonores sur un lit de granit. On pouvait rêver en l'écoutant. Nulle trace humaine ne nuisait à cet ensemble, c'était le désert dans sa simplicité forte.

Cet homme semblait avoir fait une course aventureuse et violente. Son visage trempé de sueur, ses vêtements en lambeaux où pendaient des épines, ses pieds meurtris, les battements précipités de sa poitrine, le disaient au moins. Il marchait avec précaution, le corps à demi courbé, laissant errer dans les profondeurs des yeux tourmentés et avides

de voir. Le moindre bruit excitait sa méfiance. Alors il s'arrêtait, il penchait la tête, et, retenant son souffle, il écoutait... Rassuré par le calme du lieu, autant que par les ombres qui commençaient à envelopper toute chose, il se laissa tomber sur la terre. Longtemps il y demeura sombre, sans mouvement, replié sur lui-même, dans un complet oubli de tout. Enfin, il regarda autour de lui. Ce paysage avec ses pâles et immobiles clartés, sa tranquillité mystérieuse, son apparition inattendue, faisait l'effet d'un rêve. L'étranger subit cette impression, il y eut dans ses yeux beaucoup d'étonnement. Son front se leva ensuite vers le ciel où la lune montait et où les étoiles semaient leurs feux silencieux et purs. Un sourire d'ineffable enthousiasme changea son visage, et le revêtit d'un haut caractère. Sa contemplation dura des

heures. Le rossignol avait chanté son adieu au soleil; il chanta plus tard son hymne à la nuit. L'homme s'enivra de cette harmonie, et quand l'oiseau se tut, il s'endormit.

D'où venait-il? comment se trouvait-il là? qu'y avait-il de commun entre cette grandeur d'émotion et les humbles et sauvages vêtements de peau de chèvre velue qui couvraient à peine son corps. Ces vêtements accusaient une condition basse, celle de la domesticité. Il suffisait d'ailleurs d'une pénétration ordinaire pour comprendre que la servitude n'était dans la vie de cet homme, qu'un accident forcé. On se disait bien vite que les hauts instincts avaient dominé la position abrutissante. Cette ame si passionnément éprise du beau, ce regard intelligent, les lignes sévères empreintes sur ce front tout jeune encore et pâli par l'habi-

tude de la méditation ; sa bouche d'une forme si pure, qu'un statuaire l'eût prise pour modèle, soit qu'il eût voulu caractériser la puissance dans sa plus mystérieuse expression, soit qu'il se fût seulement attaché à des sentiments tendres, rien enfin ne trahissait une nature commune.

Le coq de bruyère avait jeté son cri rude, et de blanches lueurs se reflétaient dans le désert, quand le voyageur s'éveilla. D'abord, il promena autour de lui un regard étranger à sa situation pésante, regard qui exprimait bien des questions. Sa mémoire y ayant satisfait, il se tourna vers le soleil qui déjà éclairait les montagnes. Alors quelque chose de naïvement heureux, de solennel et de bon, s'empara de cet être. Il joignit les mains, le nom de Dieu sortit de son cœur, ses lèvres le dirent plusieurs fois. Les fleurs avaient

emprunté du charme de la nuit une beauté particulière, des senteurs pénétrantes se répandirent dans l'air, les oiseaux chantaient, chaque buisson était mélodieux et vivant. Il regardait, il écoutait, il se perdait dans de muettes adorations. Un petit coin fleuri de violettes et placé le long d'une haie vive, plut à sa simplicité, il s'y abrita. Deux sources l'arrosaient. Ces sources abondantes et fraîches, tombaient de roches veloutées de mousse, et allaient se confondre avec les eaux d'un lac. L'étranger se baigna les pieds dans la plus profonde. Il sentait du plaisir au mouvement caressant de ces vagues légères, il respirait dans la brise du matin, le parfum des glayeuls jaunes et des narcisses qui bordaient le lac couvert de joncs. La faim étant venue, il tira un morceau de pain noir mis en réserve dans sa poche, et après

une muette prière à Dieu, il le mangea avec délices. Le repas ne fut pas longtemps solitaire. Des oiseaux se pressaient de venir en prendre leur part. Dire avec quelle bonne grâce il recueillit ces petits hôtes, ce serait difficile. Tous s'envolèrent successivement pour s'abandonner aux entraînements de l'air, ou pour babiller au soleil, sur les arbres et sur les buissons tout embaumés de fleurs roses et de fleurs blanches.

Un merle d'eau apparut alors sur le bord du ruisseau, dans une attitude mélancolique. Il n'y resta pas seul, un autre merle se posa délicatement à côté de lui. Les deux oiseaux se regardèrent avec amitié, ils se promenèrent dans les herbes, ils échangèrent de loin en loin des sons pénétrants et doux. Invités par la fraîcheur de l'eau, ils s'y enfoncèrent avec lenteur, et ils marchèrent au

fond quelques minutes, laissant à la surface le reflet noir et mouvant de leurs corps. Des chardonnerets bruyants vinrent effaroucher les oiseaux du silence ; aussitôt ils déployèrent leurs ailes brunes, et allèrent chercher la solitude. Une émotion singulière s'était répandue sur les traits du voyageur. Il mit la tête dans ses deux mains. Cette scène lui rappelait sans doute quelque circonstance familière d'une vie que les affections avaient ornée.

La vallée s'illumina à son tour. Chaque feuille eut son rayon d'or, chaque vague ou tout brin d'herbe son étincelle. Le ravissement de l'étranger s'accrut avec la beauté des choses. Avide de voir au loin, il monta sur une hauteur où le soleil versait les flots d'une ardente lumière. Là, il se sentit bien. Cet air, cet espace, cette terre féconde, cette

végétation si énergique et si riche de parfums; tout lui appartenait. Involontairement il tendit les bras comme pour étreindre cette création. Dans son ivresse heureuse, il parlait aux vents, aux nuages, aux oiseaux; il baisait toute chose. Sa main caressait les fleurs, et de sa voix profonde, il leur disait de charmantes paroles. Tendre comme une jeune fille, il s'arrêtait devant les nuées de papillons qui, frêles et peureux, se levaient au bruit de ses pas.

Tout-à-coup les sons d'une cornemuse retentirent dans le silence. L'étranger se dressa de toute sa hauteur. Ses yeux interrogèrent l'étendue. Il découvrit un pâtre qui descendait rapidement le sentier d'une montagne voisine. Quel motif l'y avait attiré. Nulle herbe savoureuse ne croissait sur la montagne, elle ne produisait que de la bruyère noire

et des genêts. Cependant le pâtre y était monté seul, car son troupeau broutait dans la plaine. Alarmé de cette circonstance, l'étranger se recueillit. Des bruits vagues, lointains arrivèrent à son oreille. A mesure que le temps s'écoulait, ces bruits devenaient plus forts et plus distincts, sans doute ils s'approchaient. Bientôt il put démêler des pas de chevaux, des pas d'hommes, des voix et des aboiements de chiens. Son visage prit une expression que nulle langue ne pourrait rendre.

—Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il.

Cependant une foule d'êtres débouchèrent dane la vallée. Fasciné par l'horreur, l'étranger se tenait penché en avant, et il regardait ces hommes que l'ivresse du mal transformait en démons. Des clameurs d'une gaieté féroce partirent de toutes les bouches, les

mains battirent, on se le montra du doigt, on l'insulta par des rires et des propos ignobles, la rage croissait d'elle-même. Et lui, demeurait immobile sous le puissance de ces visages humains. A un cri répété par une voix impérieuse et brève ; deux chiens, l'œil ardent, la langue pendante, le poil hérissé et rude, s'élancèrent vers les flancs de la montagne où le malheureux avait eu de si riches extases. La foule se précipita après eux. Une émulation d'orgueil prit les faibles comme les forts. Deux hommes à cheval restèrent seuls oisifs, mais non silencieux, car l'un des deux jetait aux chiens de brutales excitations, ils ne tardèrent pas d'ailleurs à rejoindre la foule.

Alors le malheureux se mit à courir dans tous les sens pour trouver un chemin qui le conduisit à l'autre revers de la montagne.

loin de ses ennemis; il n'en trouva point. Cette montagne, si douce sur la pente opposée, n'offrait de ce côté qu'un horrible escarpement. Mais ils étaient là, tout près de lui; quelques minutes encore rien ne pourait le suivre. Il fit un geste fou, un moment il hésita. Puis il se recommanda à Dieu par un regard expressif, et il s'élança le long de cette voie maudite. Une fois en mouvement, il ne pensa plus, il ne vit plus, il n'eut plus le sentiment net de sa situation. Les hurlements des chiens, les rages bruyantes de cette troupe que la curiosité, l'étonnement et la colère clouaient sur la montagne, des blasphèmes inouïs, répétés par les échos, le poursuivaient en vain. Le vertige possédait tous ses sens. Il allait, il allait, emporté par l'instinct. On eût dit qu'il obéissait à des appels de détresse ou d'amour entendus dans

le lointain, et irrésistibles pour son cœur. La terre fuyait sous ses pieds, il ne la sentait pas. La course ne fut pas celle d'un homme, mais celle d'un être surnaturel. Les buissons épineux, les aspérités de la montagne, les gouffres béants, rien ne lui faisait obstacle, en même temps que l'absence de la réflexion semblait avoir ôté au corps toutes ses délicatesses; et ce corps était sanglant et brisé, et il n'y avait pour ses yeux que des éblouissements stupides. Une fois pourtant il vit tournoyer devant lui une forme humaine, puis une autre moins grande et noire qui disparurent dans un abîme; c'était un homme avec un des chiens. Il se trouva au bas de la montagne, sans le savoir. Il ne reprit pas haleine, mais il continua sa course de mort. On put le voir traverser les terres, franchir les broussailles, les marais, un lac

embarrassé de joncs, se précipiter dans les eaux d'une rivière, s'y maintenir malgré la violence du courant, et tomber enfin sur l'autre rive, épuisé de force et de vie.

Cet état d'insensibilité durait depuis une heure, lorsque la troupe, qui avait abandonné la montagne pour un chemin facile de la plaine, arriva en présence de la rivière. Les hommes à cheval la traversèrent sans trop de peine; quelques-uns de ceux qui étaient venus à pied se mirent à la nage, d'autres allèrent chercher un gué; les plus âgés et les timides, ainsi que les paresseux, trouvèrent qu'ils en avaient assez fait.

A la vue de ce corps immobile et gisant sur la grève, les cavaliers mirent pied à terre.

— Serait-il mort? demanda celui qui semblait le maître en secouant le bras du misé-

rable. Cela me contrarierait. Berckley, voyez-le donc un peu, vous dont le père était médecin.

A cette invitation, un jeune homme se pencha sur le fugitif; et, après un examen sérieux, il déclara que la créature n'était qu'évanouie. On inonda le malheureux avec l'eau de la rivière, on lui frotta les mains, et l'on eut la satisfaction de le voir ouvrir les yeux et de l'entendre soupirer.

— Me voilà tranquille sur sa vie, dit le même personnage, en égayant son brun et maigre visage d'un sourire et en caressant un chien au poil fauve qui se tenait à ses côtés.

— Sa vie vous était donc bien précieuse? demanda Berckley. A quoi vous servait-elle, sir Robert? Je vous ai mille fois entendu vous plaindre de l'indocilité et de la maladresse de la créature.

— Je ne le nie pas, Berckley ; mais l'esclave, et non la créature, comme vous vous obstinez à l'appeler, me représente la loi vivante de l'inégalité, cette loi voulue par la nature et suivie par les sociétés, qui n'avaient pas méconnu le vrai pour exalter de folles et monstrueuses turpitudes.

Un autre soupir de l'esclave coupa court à la disgression de sir Robert, et rappela son attention sur cet être honni.

— William, dit-il à un domestique, fais-lui avaler quelques gouttes de vin, et dresse-le un peu sur ses pieds, nous verrons ce qu'il fera.

William détacha une gourde pendue à son cou et fixée à sa ceinture de peau de chèvre velue; et, pendant que Berckley soulevait la tête de la *créature*, William exécutait le premier ordre de son maître; quant au second,

Berckley le déclara inutile, la *créature* étant fort mal.

— C'est bien, reprit sir Robert. Il paie sa course d'enragé et la mort de mon pauvre Cadmus. Savez-vous, Berckley, que de toute ma meute, Cadmus était le plus brave, et celui qui toujours répondait le premier à mon appel. Je ne retrouverai jamais son semblable. Il me manquera chaque fois que j'irai faire une chasse intéressante. Vous m'écoutez bien froidement.

— J'avoue, répondit Berckley, que la mort du chien me touche médiocrement, comparée à celle de l'homme qui a péri avec lui.

— Cet homme, Berckley, n'avait aucune valeur, il n'était qu'un serf fainéant. Mais aidez-moi à laver les égratignures de l'esclave.

Ce que fit Berckley avec une promptitude

exercée et non sans témoigner quelque sympathie.

— Maintenant, William, lie-le sur un cheval pour traverser la rivière; tu prendras ensuite une charrette, où tu feras mettre de la paille fraîche, et tu le conduiras au château. Qu'il y arrive vivant, tu m'en réponds sur ta tête; je n'aurais que faire d'un cadavre. Ne te presse pas d'ailleurs; va aussi lentement que son état de souffrance l'exigera, et prends de lui en chemin un soin particulier. Tu me regardes, tu t'étonnes qu'un Gallois mérite tant de recommandations. Oublie sa race et la tienne, et ne t'inquiète que de ma volonté.

Le départ de l'esclave, étendu sur un cheval, servit de spectacle à la foule. Sir Robert le suivit de l'œil sur l'autre rive. Quand il n'eut plus à craindre la traversée, il congédia

les enfants avec quelques pièces de monnaie, les paysans avec un mot civil ; car il avait à cœur de passer pour un seigneur libéral et courtois, même avec les *pauvres gens champêtres* ; et s'étant remis à la tête de sa troupe, il franchit de nouveau la rivière, et se rendit avec Berckley chez un gentilhomme qu'il avait rencontré sur son chemin, et qui l'attendait pour faire un de ces déjeûners dont la tradition se perd de jour en jour.

CHAPITRE II.

A quatorze jours de cette scène, qui s'était passée sous le règne d'Edouard VI, en 1548, sir Robert Nervil faisait comparaître dans la grande salle de son château normand, en présence de ses tenanciers, de ses serviteurs et d'une quarantaine de serfs rangés sur deux lignes, le fugitif guéri de ses blessures.

— Découvre la poitrine de l'esclave, dit-il à William, toujours attentif aux volontés du maître. William obéit, et tous purent voir un V tracé dans la chair avec un fer brûlant. Sir Robert reprit : — Il y a dix-sept jours que je te surpris sur mes terres, sans asile et sans moyen d'existence. En vertu de la loi rendue le 20 novembre 1547 par le Parlement (1), tu m'appartiens comme esclave pendant deux ans; je te fis marquer de l'empreinte de vagabondage, et je t'admis parmi les serviteurs de ma maison, espérant que tu serais fidèle à ta condition. La loi ordonnait pour l'esclave le pain et l'eau seulement; moi je fus moins rigoureux que la loi : tu participas chaque dimanche aux douceurs d'une

(1) Cette loi infâme fut abrogée au bout de deux ans.

nourriture plus savoureuse ; tu eus de la viande, du poisson et de l'ale. Au lieu de t'accabler d'un travail rude, de t'envoyer aux champs, par exemple, je ne te demandai que les services d'un domestique probe et actif. L'anneau de fer fixé à ton bras était même très-léger, à peine s'il te laissait quelque trace. Eh bien! tu as reconnu mes bienfaits en rompant le pacte qui t'attachait à moi, tu t'es soustrait à mon autorité, comme si j'avais été un maître brutal; je puis t'en punir, et je t'en punirai, car tu es mon esclave.

— J'ai toujours protesté contre ce fait, répondit le fugitif.

— C'est à tort que tu as protesté : j'ai pour moi l'autorité de la loi.

— La loi a été faite par des êtres passion-

nés et mobiles ; elle est avilissante pour l'homme : je ne la reconnais pas.

— Ta remarque est peu respectueuse. A la loi de nos temps, que tu déclares insuffisante, j'ajouterai l'autorité d'Aristote. Ce génie de la civilisation antique te prouvera que tu es « naturellement esclave, l'homme d'un autre, sa propriété vivante (1). » Avant de subir ma domination, tu t'étais volontairement assujéti à la domination d'un autre; tu n'avais pas trouvé en toi assez d'intelligence, de force et de raison pour te conduire par toi-même; tu t'étais soumis à une règle abrutissante, tu t'étais fait moine. Un homme, ton semblable, arrangeait ta vie : il déterminait pour toi le moment du travail, le moment du repos, le

(1) Aristote. Politique.

moment de la prière ; il façonnait ton âme à toutes ses exigences ; ta volonté s'annulait dans une volonté étrangère ; la règle était là pour donner tort à toutes tes révoltes. Écoute la décision du maître : « Il est esclave par nature celui qui peut se donner à un autre » (1). De quoi donc te plains-tu, quand toi-même tu as renié le don de liberté que t'avait fait le créateur ? Tu as changé de maître, voilà tout. A ce raisonnement écrasant, sir Robert en ajouta un autre d'un effet non moins sûr : — Est-ce pour des extases fainéantes que Dieu t'a donné une haute stature et des membres robustes. Le philosophe que je t'ai cité distingue deux instruments : l'*instrument sans vie* et l'*instrument vivant* (2). Il reconnaît d'ail-

(1) Aristote. Politique.

(2) Aristote. Politique.

leurs que la nature a fait le corps des hommes libres différents de ceux des esclaves. Regarde si nous nous ressemblons : ta force matérielle surpasse de beaucoup la mienne ; tu es né un *instrument vivant* fait pour nourrir les hommes tes maîtres ; tu es le *corps*, moi je suis l'*ame*. A moi donc la volonté libre, la dignité du commandement et les labeurs honorables de la pensée ; à toi l'obéissance et les sueurs de la brute : Dieu l'a voulu ainsi.

— Blasphémateur ! s'écria l'esclave, ne mêle pas à tes lâchetés païennes le nom sacré de Dieu ! Il fit la liberté pour tous.

— Tu t'oublies, remarqua sir Robert. Un maître moins miséricordieux que je ne le suis pourrait bien châtier ton insolence ; moi je me contente de la mépriser.

— Il n'est pas en ton pouvoir de mépriser mes paroles, dit l'esclave en arrêtant sur sir

Robert un regard ferme. Malgré ton orgueil, j'ai sur toi la suprématie de mon bon droit.

— Mais tu n'es qu'un Gallois, dit sir Robert offensé. Tes pères ont été vaincus par les miens; ils n'ont pas su défendre la terre qui les avait vu naître; ils n'ont pas su mourir; ils ont subi la honte et la violence de la conquête. De libres et de possesseurs qu'ils étaient, ils sont devenus serfs, mendiants, assassins sans courage, voués à toutes les couardises, et ne craignant qu'une fin honnête. La corde a fait justice de plus d'un Gallois, tu le sais. Ta race est une race déchue. Sache donc te soumettre.

Le Gallois avait pâli.

— Tu mens, dit-il, ma race a été défaite par la tienne; mais elle n'a jamais failli à la bravoure et à l'honneur. Il n'est aucun fils de ces montagnes qui ait besoin, pour nom-

mer ses pères, de se cacher le visage. Tous peuvent s'en glorifier à la face de Dieu et des hommes, car leurs pères ont vaillamment résisté à la spoliation. Oh! avant de voir la nationalité étouffée sous la loi d'oppresseurs avares, ils ont bien lutté, bien souffert; ils ont souvent teint du sang de ces maîtres l'herbe des champs brutalement ravis. Le rire insolent des vainqueurs s'est plus d'une fois changé en cris de détresse et de rage. Les hommes de l'injustice n'ont pas toujours dormi en paix dans leurs forteresses de pierres et sous la surveillance de leurs guerriers vêtus de fer, car ils savaient que tout près d'eux le désespoir veillait.

— C'est parler en barde, dit à son tour sir Robert. Si j'avais plus de loisirs, je me divertirais à tes malédictions. Enfin te voilà mon esclave.

— Connais-tu cette parole du Christ, répliqua l'esclave : « Le disciple n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur ; c'est assez au desciple d'être comme son maître, et à l'esclave d'être comme son seigneur. » Sens-tu la fraternité touchante qui respire dans ce précepte?

— J'y vois, répondit sir Robert, que le Christ reconnaissait l'esclavage, et si je l'avais ignoré, cette découverte me comblerait de joie. Cela dit, le maître lut à l'esclave, debout devant lui, la loi atroce du parlement. Il le regarda ensuite et fut choqué de sa hautaine froideur.

— Tu affectes de grands airs, pourtant je ne cesserai pas d'être patient et miséricordieux. Si tu as écouté la lecture que je t'ai faite, tu as pu comprendre le droit illimité que la loi

me donne sur toi, il est terrible, j'en conviens. Tu n'es plus mon esclave pour deux ans seulement, tu l'es pour la vie, tu l'es à jamais. Sir Robert s'arrêta pour juger de l'effet de ses paroles. L'esclave garda son attitude et son silence de supériorité. Le maître s'en indigna comme il se fût indigné de la résistance; il continua d'un ton plus chaleureux : — Je t'avais fait imprimer sur la poitrine le signe du vagabondage, maintenant la loi m'autorise à imprimer sur ta joue ou sur ton front le signe de la servitude. On le fera avec habileté, sois tranquille, je n'aime pas les cruautés inutiles. A cette déclaration, l'esclave tourna les yeux vers la fenêtre. — Tu cherches lady Nervil, elle est absente. elle ne viendra pas opposer ses faiblesses et ses larmes de femme à ma volonté d'homme,

Sir Robert, impatient enfin de sa longue

mansuétude, fit un signe à William qui en comprit si bien le sens, qu'avant d'obéir, il jeta sur l'esclave un regard attristé. Convaincu de l'inutilité de la plainte, ce dernier mettait sa grandeur à ne rien laisser voir des troubles de son ame. La pitié de ceux qu'il méprisait l'eût d'ailleurs insulté ; elle lui eût semblé l'excès du malheur et de la honte. Une colère vaniteuse prit à sir Robert. Plus qu'auparavant, il eut hâte d'en finir avec une force qui l'humiliait.

— Faut-il donc un temps énorme pour faire rougir un fer? cria-t-il en se levant de son haut fauteuil, et en faisant résonner les dalles de pierre sous ses pas précipités. Le bois manque apparemment dans la maison. Je ne sais rien de lent et de stupide comme ce William. Qu'un de vous aille lui dire que je me lasse d'attendre. Il regarda

l'esclave. — Toi, pensait-il, tu as les longues angoisses du mal, je voudrais te les épargner; mais cette canaille ne s'en met guère en peine. L'esclave n'eut qu'un froid sourire pour ce semblant de sympathie. Sir Robert se voyant pénétré n'en manifesta que plus d'impatience. Il envoya presser à la fois William et le bourreau.

William revint enfin avec un homme court et difforme de taille, et dont la figure réunissait deux expressions hideuses, la crainte et la férocité. Cet homme tenait un fer ardent sur lequel était gravé un *s*. Sir Robert indiqua la place du front où l'on devait imprimer le *s*.

— Là, bien, au milieu; j'aime la régularité en tout.

L'esclave se tourna vers les spectateurs tous muets et effrayés.

— Je vous prends à témoins que je proteste contre cette violation de mon droit. Sir Nervil, tu mets sur le front d'un homme et d'un chrétien la marque de la brute, Dieu nous jugera tous deux.

— Tu as peur, dit sir Robert.

Pour toute réponse, l'esclave s'adressa d'un ton calme à l'exécuteur :

— Bourreau, fais ton office. Toute lutte serait ignoble.

Ce démon s'approcha d'un pas tortueux.

— Ne touche pas mes cheveux, je les écarterai moi-même.

L'être dégradé imprime le sceau maudit sur ce front exalté et fier. Sir Robert se détourna involontairement. Ce fut en homme de cœur que l'esclave supporta ce douloureux outrage.

Sir Robert n'était pas tranquille

— Va-t'en, dit-il avec dégoût au vil exécuteur.

— Ce n'est pas lui qui est le vrai coupable, remarqua l'esclave. Pourquoi donc en faire le bouc d'expiation? pourquoi le charger de ton iniquité?

— Il ne tiendrait qu'à moi de te retenir captif et misérable dans un cachot, mais à quoi bon? Tu es fort, excessivement fort, remplis la condition de la nature; sois bœuf ou cheval, va tirer la charrue. Cela te convient-il? As-tu quelque objection à faire? je suis prêt à l'entendre.

— Un maître plus grand qu'Aristote a dit aux hommes : aimez-vous.

— Mais tu n'es pas un homme, toi, qui, non content d'être né papiste, avait pris l'état de moine. Conviens-en donc au moins, tu n'es qu'une brute.

— Les brutes obéissent, répondit l'esclave d'une voix brève et méprisante ; on ne les consulte pas.

— C'est tout ce que tu as à dire ?

Pour cette fois, l'esclave se contenta de faire un signe de tête. Une souffrance haïneuse s'empara de sir Robert. Ne s'était-il pas flatté d'une discussion longue, approfondie, qui aurait mis son savoir en évidence? Il avait tant préparé d'arguments subtils et de citations. Ses yeux cherchèrent en vain un être qui pût l'entendre. — Race imbécile, dit-il enfin. Un mouvement violent du pied accompagna ces paroles. Revenant à sa victime : — Qu'on lui rive un anneau de fer au bras et un autre au cou; ce ne sera pas trop de deux.

— Si l'on attendait à demain ? hasarda William. Il doit bien souffrir.

— De quoi se mêle ta grâce stupide? répliqua sir Robert. Tu le juges d'après toi, c'est le juger mal; il n'a pas tes délicatesses. Je te rappellerai d'ailleurs que j'aime une obéissance muette; les êtres qui raisonnent ne vont ni à mon caractère, ni à mes idées d'ordre. Sir Robert prit un ton mélancolique : — Ta vertu est la soumission, William; c'est une vertu facile qui met à la place des soucis et des inquiétudes d'une décision à prendre la paisible satisfaction de soi. En nous voyant riches, savants, considérés, entourés de serviteurs nombreux, possesseurs de bois, de vallées et de montagnes, vous nous portez envie. C'est bien peu connaître les choses, vous ne voudriez pas de nos prospérités, si vous saviez à quelles rudes conditions elles nous sont données, par combien de dégoûts et d'amertumes nous les payons. Tes nuits sont bonnes,

William ; elles te reposent des fatigues du jour, elles te préparent des forces nouvelles pour la tâche du lendemain ; les miennes ne sont bien souvent qu'une veille fatigante. N'est-ce pas moi qui ai la responsabilité de vous tous? Dieu ne demandera pas à toi, créature toute simple, le compte qu'il me demandera à moi qui sais et qui peux. Le Christ a dit : « que la porte de la vie est petite, que la voie qui y mène est étroite » ; et c'est moi qui dois vous trouver cette voie. William, sois content de ton lot.

Sir Robert parla quelque temps encore dans ce sens, car il n'avait guère l'habitude d'abandonner une matière sans l'avoir épuisée. Cette présomption philosophique le mena jusqu'à l'heure du dîner. Il égaya son dessert du bruit des marteaux et des limes qui scellèrent les insignes de l'esclavage ; puis il

congédia brusquement cette figure pâle et ironique dont la vue l'agitait malgré lui.

— Cette créature me fait l'effet d'un mauvais rêve. Si le diable m'apparaissait, il prendrait sa face, j'en suis sûr. J'ai une soif de damné aujourd'hui. Suis-je malade? Quatre flacons vides, c'est énorme. Mais aussi chaque fois que je le regardais, je sentais ma langue se dessécher; mes pensées elles-mêmes brûlaient mon cerveau. On ne comprend rien à certaines impressions : viennent-elles du ciel ou de l'enfer? De toutes deux, peut-être.

Sir Robert vida un cinquième flacon.

CHAPITRE III.

Le château de sir Robert ne tarda pas à être le théâtre de scènes moins sombres. Thomas Crammer, archevêque de Cantorbéry, et parent de lady Nervil, vint y faire un séjour. La présence de ce personnage, naguère estimé de Henri VIII, et puissant à la cour d'Edouard VI, donnait à sir Robert une im-

portance dont il n'avait nulle envie de diminuer l'effet, et que les gentilshommes du voisinage acceptaient en toute humilité. Sir Robert traitait d'ailleurs ses hôtes avec une somptuosité souveraine. La terre, le ciel et les eaux étaient mis à contribution pour le festin de chaque jour. Il en faisait les honneurs d'une façon orgueilleuse. Lady Nervil, au contraire, y mettait la mesure et la grâce du bon goût. Une de ses amies, qu'elle avait amenée avec elle, lady Reydnor, la secondait de sa dignité charmante. Lady Reydnor était d'origine galloise par son père et d'origine française par sa mère; elle était même née en France et y avait passé ses premières années. En voyant ces deux femmes, on ne savait à laquelle donner la préférence, tant leurs mérites attiraient également. C'était seulement en l'absence de l'une qu'on se décidait pour

l'autre; mais qu'elles se retrouvassent ensemble, l'incertitude revenait tout aussitôt. —Je me sens jeune ici, disait Thomas Cranmer. Souvent il prenait les petites mains d'Arabella, enfant de lady Reydnor, et il écoutait avec délice sa naïve parole. Il y avait dans Arabella de la voix pénétrante et douce, du sourire et du regard de sa mère : c'était lady Reydnor au matin de sa vie. Comme sa mère aussi, elle avait les yeux et les cheveux bruns.

Cependant l'hôte illustre se fatigua de la représentation bruyante. Le nombre des convives fut dès-lors diminué; bientôt même on se contenta de vivre en famille. Quelques visiteurs solitaires furent seuls admis, sous le prétexte que mylord de Cantorbéry était souffrant. Le vrai de tout cela, c'est qu'il trouvait du charme à la mélancolique affection de lady Nervil; c'est que la beauté sin

gulière de lady Reydnor, ses paroles pleines de sens, la droiture de son caractère, sa gaieté spirituelle, captivaient à la fois les sens et l'ame. Elle donnait à toute chose une expression exquise. Son chant, qu'elle accompagnait du luth, vous rendait, comme par magie, tous les jeunes enchantements ou ces douleurs tellement belles et intimement liées à votre nature, qu'on voudrait ne jamais s'en consoler. Arabella, assise à ses pieds, la regardait avec ses yeux pensifs; et, quand sa mère avait fini, elle répétait de son ton le plus bas et la tête à demi penchée les sons tristes qu'elle avait retenus. Un baiser posé par la mère sur le front de l'enfant l'invitait à moins de sérieux. L'archevêque se levait quelquefois tant il était ému. Il y avait aussi des heures pour la tapisserie. On causait alors, ou l'on écoutait une lecture que fai-

sait lady Nervil. Thomas Crammer, placé dans l'ombre, ne détachait guère son regard du visage doucement éclairé de lady Reydnor. Si, dans la vivacité de ses recherches, elle laissait tomber de sa corbeille d'ivoire un de ses pelotons de soie, il se surprenait à faire un mouvement pour le chercher, et il éprouvait une sorte de dépit, quand Arabella, qui s'était glissée sous la table ou sous les fauteuils, le lui montrait d'un petit air de triomphe et de moquerie et le donnait à sa mère. Lisait-il pour reposer lady Nervil, ses distractions étaient fréquentes. Le besoin de savoir l'opinion des deux dames l'arrêtait souvent ; et, sans qu'il le voulût, ce n'était jamais celle de lady Reydnor qu'il combattait. Lady Nervil en fit la remarque.

— Toutes les préférences sont pour He-

lène, dit-elle ; savez-vous, mylord, que je l'aimerai moins, si elle continue à me prendre ma part de vos affections.

Le trouble de Thomas Crammer arrêta l'élan de cette plainte aimable. Lady Nervil avait commencé avec un enjoué sourire, elle finit d'un air embarrassé. Tout le reste du jour eut quelque chose de contraint.

Sir Robert avait peu de goût pour ces félicités privées. Ce commerce intime des ames ne disait rien à sa nature avide de bruit, d'éclat et de discussions vaniteuses : aussi s'ennuyait-il horriblement aux heures qu'il passait en si délicate compagnie. Sa présence était d'ailleurs une gêne pour tous, et l'on s'entendait tacitement pour favoriser tous les pretextes qu'il inventait afin de s'éloigner. Il ne comprenait pas que l'archevêque pût goûter ces oisives et obscures satisfactions.

— C'est l'effet de l'âge, se disait-il avec chagrin. Crammer a senti sa faiblesse ; et ne voulut pas la donner en spectacle aux hommes forts ou éminents, il est venu la cacher dans cette solitude au milieu de femmes toujours éprises des petites courtoisies. Henri VIII ne verrait pas sans dédain la chute honteuse de celui qu'il honorait du nom d'ami.

A examiner en effet Thomas Crammer si heureusement établi dans cet intérieur de familiarité gracieuse, on n'aurait jamais deviné le théologien de vaste savoir, le révolutionnaire religieux, l'homme qui avait contribué autant que Henri VIII à affranchir l'Angleterre des volontés de Rome. Etait-ce une méprise du sort qui l'avait jeté dans ce violent courant des choses? L'avait-il dompté ou nonchalamment suivi. Pouvait-on signaler dans son existence ces victoires habiles ou

ces défaites vaillantes et désespérées qui attestent une lutte soutenue au profit des conversions? Non, Thomas Crammer s'était laissé entraîner par les forts et par des sensations trop nobles pour ne pas nuire à l'étendue de ses idées. Son esprit était ingénieux, pénétrant, laborieux, sincère dans ses recherches, mais il manquait de solidité et de cette énergie qui, après avoir abordé sa route, y marche sans décrire et ne se laisse prendre à aucune tentation; sa fermeté ne subsistait pas au-delà de la passion qui l'avait produite. Incertain en matière de foi, il avait porté le joug des volontés changeantes de Henri VIII, sans trop d'inquiétude pour sa conscience instruite à douter de nouveau dès qu'elle avait conclu. Las enfin de tant d'échappées vagabondes, il s'était dit que le temps du savoir immuable était venu, et lui-

même avait posé des limites à ses investigations. On citait d'ailleurs dans sa vie des actes courageux d'opposition ; le maître ne l'avait pas toujours trouvé docile. Il résultait du libre examen de cet homme, qu'il avait forcé ses intérêts. Le bonheur de ceux qui l'entouraient devenait la nécessité. Une plainte échappée du cœur de ceux qu'il aimait, le préoccupait autant que l'eût pu faire une grande question publique.

Lady Nervil s'affligeait un jour de ne pas revoir son fils pendant le séjour de l'archevêque au château. Walter était alors retenu par ses études à l'université de Cambridge. Thomas Cranmer recueillit ce saint désir de mère, il envoya à Cambridge un messager chargé d'une lettre écrite par lui, et cinq jours après cette dépêche mystérieuse, Walter se mettait en route avec l'envoyé de

mylord de Cantorbery. La joie de lady Nervil, en voyant son fils, ne put être égalée que par celle d'Arabella. Mylord de Cantorbery ne borna pas son affection à ces quelques lignes. Tous les jours il s'enferma deux fois pendant plusieurs heures avec l'écolier de Cambridge, pour lui continuer l'enseignement voulu. Et jamais, il faut le dire, on ne mit plus de générosité à satisfaire toutes les exigences d'une pensée ardente et peu éprise de la règle. Patiemment dévoué à cet être d'indépendance et d'amour, il écoutait sans amertume le débordement de sentiments contraires aux siens. Qaand il les jugeait excessifs, il se contentait de dire :

— La réflexion te changera. Garde-toi, pour le moment, de jugements trop précipités. Tu n'as que dix-sept ans, Walter, j'en ai cinquante-neuf, et je n'ai pas tout-à-fait vécu inutilement.

CHAPITRE IV.

Une après-dînée qu'on revenait de manger des fraises sur la pelouse d'un petit bois, en l'absence de sir Robert, il prit fantaisie à lady Reydnor de s'engager dans les prés. On quitta la route, et l'on passa derrière les haies. Lady Reydnor, la tête exaltée et belle, la bouche ouverte à la fraîcheur du soir

marchait la première. Des oui, des non, dits avec une grâce impatiente étaient tout ce qu'on obtenait d'elle; un entretien suivi l'eût gênée. Contre son habitude, elle avait même refusé la main d'Arabella et l'avait placée dans celle de lady Nervil. La vivacité de ses expressions l'emporta loin de tous. On l'appela d'abord; elle répondit par des rires et une course plus rapide et plus enjouée à travers les longues herbes en fleurs, laissant après elle une trace embaumée. Des terres à blé succedèrent aux prés. Les épis ondoyaient au vent; elle les courbait sous sa douce main et semait l'espace de quelques airs simples du pays. Tout-à-coup elle s'arrêta.

Contrarié dans ses plaisirs, Thomas Crammer laissait souvent les paroles de lady Reydnor, tomber dans le silence. Arabella finit même par lui sembler trop bruyante et trop

décidée, il l'aurait voulue plus timide : c'était la première fois qu'il trouvait à blâmer dans l'enfant.

— Allez, mon amour, avec Walter, dit l'indulgente femme.

Thomas Cranmer la regarda :

— Vous êtes bonne, vous.

Cette parole fut la dernière expression de sa souffrance.

Quand ils arrivèrent près de lady Reydnor, ils la trouvèrent sur un sol nu et face-à-face avec un homme attelé à une charrue, et dont le visage en sueur et bronzé par le soleil et les mains toutes gercées accusaient le rude travail.

— Voyez, mylord, dit-elle à l'archevêque, voilà une œuvre à laquelle vous n'êtes pas étranger.

L'esclave enveloppa Crammer d'un regard amer.

— C'est donc vous, dit lady Nervil, j'avais peine à vous reconnaître.

— Vous m'aviez oublié, je le conçois, la mémoire des misérables tient peu de temps au cœur.

— J'ai su que vous aviez pris la fuite. Mon absence du château et une longue indignation m'ont laissée dans l'ignorance de votre sort.

— J'avais pris la fuite en effet; mais j'étais un être trop précieux, pour que l'on consentît à se priver de moi. L'esclave quitta sa manière grave, pour en prendre une étrangement dégagée et moqueuse. — Soyez satisfait, mylord de Cantorbéry, vous avez doté l'homme civilisé de destinées méconnues; vous avez ouvert à son génie une route splendide. Voyez si je ne suis pas une brute do-

cile, intelligente et vigoureuse. La charrue me va bien, je tiens la place d'un bœuf, avec une grâce inimitable. Mon pas n'est ni lourd, ni stupide; je trace un sillon aussi bien que l'animal.

— Laissez-là cette gaieté, dit lady Nervil, elle fait mal.

— A vous, milady, mais elle doit plaire à mylord de Cantorbéry.

— Qui vous a dit mon nom? d'où me connaissez-vous? demanda l'archevêque. Je ne vous connais pas, moi.

—Oui, l'herbe du chemin reçoit la poussière des passants sans attirer leurs yeux. Il se pencha vers Thomas Crammer, et ce fut avec une froideur incisive qu'il ajouta : — Je ne suis ni archevêque ni apostat, comprenez-vous, mylord, que vous m'ignoriez?

Un regard haineux de Crammer fit sourire cet homme.

— Comment vous a-t-on imposé une telle dégradation? demanda Walter ému.

— Ne lui fais pas de questions, mon fils, dit lady Nervil.

— Vous craignez qu'il ne sache trop de choses, mylady. Laissez-le s'instruire. Monsieur, dit-il en se tournant vers Walter, je suis esclave. Ce fut avec une lenteur réfléchie et comme en se parlant à lui-même qu'il ajouta : — L'esclavage a de nos temps été imposé à des hommes par d'autres hommes, qui se disent les réformateurs du monde, et qui prétendent rétablir le christianisme dans sa beauté primitive. Il s'adressa de nouveau à Walter : — C'est un enfant qui règne, vous le savez. On a abusé de sa jeunesse et de sa crédulité, on l'a fait consentir à une loi qu'il

a déjà qualifiée de barbare. De pauvres religieux voués longtemps à la prière et à l'oubli du monde, s'étaient vus, sous Henri VIII, chasser du sanctuaire où ils avaient aspiré mourir. Quelques-uns, subissant toutes les chances d'une hospitalité capricieuse ou avare, erraient bien souvent n'ayant que la terre pour lit, et les fruits sauvages pour nourriture. Cette misère, tolérée longtemps, a déplu aux nouveaux réformateurs. En vertu d'une loi, ils ont décidé que tout homme qui vivrait oisif et sans occupation au-delà de trois jours, serait abandonné deux ans comme esclave à son dénonciateur. La brutalité du maître aurait pu abréger par la faim cette vie précieuse; la loi eut horreur d'une si prompte délivrance; elle ordonna pour la créature maudite, le bienfait du pain et de l'eau. A cette condition près, le maître

avait droit illimité sur sa créature. Il peut la battre, l'enchaîner, la forcer à toute espèce de travail quelque méprisant qu'il soit. (1) Moi qui avais subi le châtiment imposé au malheur sans asile, je brisai un jour l'anneau de fer qui me signalait au mépris et je courus dans la campagne. Il ne fut pas difficile de me retrouver. La loi me condamnait à l'esclavage pour la vie (2). Mon maître daigna me lire la loi, il me fit marquer au front et me dit : Fais le travail d'une brute.

—Et vous y avez consenti? proféra Walter. Vous n'aviez donc plus conscience de votre nature d'homme.

A cette fière explosion, l'esclave n'opposa qu'une tranquillité dédaigneuse.

---

(1) Termes exprès de la loi rendue par le Parlement de 1557.

(2) Même autorité.

— Mon maître chrétien, il appuya avec intention sur ce dernier mot, me prouva par l'autorité d'Aristote, que j'étais un *instrument vivant*. J'essayai de me soulever contre la conclusion païenne ; mon maître mit son humeur à me convaincre de stupidité : c'est un homme qui procède à toute chose avec logique.

— Mais Aristote a-t-il jamais prétendu que l'homme fît le travail de la bête ?

— Je ne le pense pas. Mais mylord de Cantorbéry, avec sa sagesse de deux civilisations, avait dit par sa loi que cela pouvait être.

— Une volonté injuste ne m'aurait pas fait consentir à cet abrutissement, dit le jeune homme.

—Qu'auriez-vous fait? demanda l'esclave en se croisant les bras.

- Tout, s'écria Walter.

- Tout. C'est un mot bien vague.

— Je serais mort mille fois.

—Avant de t'octroyer le droit de mourir, superbe, on t'aurait infligé un châtiment ignoble. Des valets t'auraient fouetté de verges sous les regards méchants du maître; puis on t'aurait privé de la vue du ciel, et le ciel est beau. Tenez, dit-il en étendant le bras vers une montagne toute ardente encore des chauds reflets du soleil, je sacrifierais d'éclatantes ambitions, je donnerais des années de ma jeunesse pour être libre d'errer chaque chaque jour dans ce lieu sauvage. Il y a là des enchantements que le désir n'a pas connus. Je n'y ai passé que quelques heures, mais ces heures ont résumé pour moi toutes les délices de la vie la plus longue. Vision,

espoir, magie des illusions vastes, infinies, j'y ai tout senti.

Il garda un silence ému. On attendit avec inquiétude, on cherchait à pénétrer dans la profondeur de son ame, ce qu'il n'avait pas dit encore. Thomas Cranmer, lui-même subissait, comme tous, ce sentiment étrange. Cet homme le troublait malgré lui. L'esclave secoua brusquement son extase. Il eut une voix froide et d'une causticité amère, en s'adressant à l'archevêque.

— Mylord de Cantorbéry ne s'attendait pas à faire une rencontre aussi désagréable que la mienne. Une autre fois il prendra des précautions, car de tels incidents pourraient déranger ses habitudes de bien-être, nuire à la délicatesse de ses goûts. Sa vie n'est-elle pas d'ailleurs un don pour l'humanité? N'a-t-on pas besoin encore de ces lois heureuses?

— Vous me faites bien mal, dit lady Nervil avec une douce sévérité.

— Hélas! je revendique ma part des bienfaits de la vie, répondit-il d'un ton tout différent de celui qu'il avait affecté jusqu'alors. Retirez-vous, mylady, laissez-moi à ma tâche.

— On vous en débarrassera, reprit lady Nervil; j'y travaillerai de cœur. Elle se tourna vers l'archevêque : — Venez, mylord, venez; vous aussi, lady Reydnor. Walter, ayez soin d'Arabella.

— Qui donc s'appelle Reydnor? s'écria l'esclave puissamment agité.

— Moi, répondit lady Reydnor, et cette enfant, ajouta-t-elle en montrant Arabella qui cueillait des fleurs dans la haie.

— Me direz-vous votre nom de jeune fille? demanda-t-il d'un ton singulièrement doux

et en attachant sur lady Reydnor un regard où l'anxiété le disputait à l'espérance.

— Héléna Derby, dit-elle.

Il répéta ce nom avec sensibilité.

— Gardez-moi un charitable souvenir, Héléna Derby, et que l'esclave se place quelquefois dans votre prière. Ce souhait peut vous paraître audacieux, mais pour moi il est tout naturel.

— Auriez-vous connu ma famille ? demanda-t-elle. Voyant qu'il ne répondait pas :

— Quel est votre nom ?

— Un esclave n'a pas de nom.

— Mais vous en aviez un ?

— C'est ma vie d'autrefois que vous me demandez, je n'en parle jamais.

Et, comme pour échapper à de nouvelles questions, il mit sa charrue en mouvement.

— Singulier être! dit lady Reydnor toute rêveuse.

— C'est vrai, répondit-il en s'arrêtant. Mylord de Cantorbéry, on assure que vos pères du continent savaient atteler les bœufs. Tout simple qu'était ce métier, il valait mieux que celui d'abrutir des hommes.

— Il faut que cette loi soit abrogée, mylord, dit à son tour lady Reydnor.

— Voulez-vous le triomphe des papistes? répondit tout bas l'archevêque. Bien que la loi ne nomme ni les moines, ni les prêtres catholiques, c'est principalement contre eux qu'est dirigée cette loi. Jetez-les de nouveau sur les routes, ils y prêcheront l'hérésie, ils feront tout pour rétablir le joug de la prostituée. La peur de l'esclavage les empêche au moins de marcher le front haut et de répandre le venin de leur doctrine. Qu'on leur

dise : allez ; et de tous côtés éclateront les révoltes. Mylady, ajouta-t-il, ne jugez pas trop légèrement les questions qui se lient aux destinées de la religion et de l'état.

— Obéissez à votre conscience, Héléna Derby, dit l'esclave qui avait observé l'archevêque. N'écoutez pas cet homme de corruption ; il a violé le grand principe de justice et d'amour, après avoir renié la foi des siècles.

— En ôtant à des hommes de ton caractère la possibilité de nuire, dit l'archevêque, je donne la paix à mon pays ; un jour il me proclamera un de ses bienfaiteurs.

Déjà le sourire méprisant de l'esclave insultait à la prétention de l'archevêque, quand lady Nervil intervint entre eux.

— Par grâce, mylord !

Lady Reydnor, touchée de la douleur de

son amie, entraina le haut coupable. Quand elle se trouva avec ses amis loin des yeux de l'esclave, elle reprit la question :

— Quels que soient vos motifs, je ne pense pas, mylord, que Dieu ait donné à quelques hommes la mission implacable d'avilir d'autres hommes. Pourquoi eux plutôt que vous? Si j'avais contribué à l'établissement de cette iniquité, j'aurais l'effroi de moi-même, je ne verrais pas d'expiation possible sur la terre. Et vous-même, si vous étiez de bonne foi, loin d'égarer ma droiture, loin de chercher à faire de moi la complice de vos haines, vous avoueriez tout haut que vous avez failli. Il y a de la grandeur, mylord, à vaincre d'orgueilleuses sollicitations.

Ils étaient alors dans une prairie revêtue d'une herbe molle et semée de doux reflets.

L'archevêque s'arrêta devant la belle audacieuse.

— Je ne vous connaissais pas cette éloquence, madame ; elle me surprend et me charme. Il est seulement fâcheux que votre condition de femme ne vous donne pas droit de siéger au Parlement. Votre savoir confondrait notre vanité. Oh ! vous n'avez rien à apprendre; c'est nous qui devons nous faire humbles pour vous écouter, nous qui devons nous mettre à la merci de votre sagesse.

Lady Reydnor répondit sur le même ton :

— Vous allez me gâter, my'ord, à force de vous exagérer mes mérites et de me les exagérer à moi-même. Enseignez-moi plutôt à me tenir en garde contre les piéges que tend constamment l'inclination de son propre sens. Je m'étais défendue des convoitises de la parole ambitieuse, parce que j'y voyais un

moyen de chute, un asservissement à l'ennemi des œuvres cachées et agréables au Seigneur. Dans ma simplicité de cœur, j'avais fait de l'humilité l'ornement de ma vie; j'étais restée agenouillée et muette devant tous, et voilà que vous me dites : Levez-vous, et parlez. Comment ne croirais-je pas en moi, quand Thomas Crammer, la lumière de mon pays, me place parmi les forts, quand il vante la justice et la beauté de ma parole, quand il regrette que cette parole demeure sans puissance? Il m'est doux d'être glorifiée par une telle bouche. Vous ne diriez pas avec saint Paul, « que l'homme est l'image et la gloire de Dieu, et que la femme est seulement la gloire de l'homme, qu'elle doit se voiler pour marquer la puissance que l'homme a sur elle. » Ne pensez-vous pas, Diana, que mylord est généreux? demanda-t-elle à lady

Nervil qui souffrait de cette légèreté moqueuse et dont les yeux pleins de tristesse osaient à peine regarder l'archevêque.

Ce dernier écoutait lady Reydnor les bras croisés, la tête haute et un sourire de colère sur les lèvres.

— N'ayez plus cet air et cette voix, dit Arabella à sa mère, vous ressemblez à l'esclave quand il parlait à mylord de Cantorbéry. Si vous étiez toujours ainsi, j'aurais peur de vous, moi qui vous trouve si belle et si bonne.

— Folle, dit la mere en baisant la petite, ne savez-vous pas que je vous aime?

— Cette enfant a raison, Héléna, prononça à son tour lady Nervil. J'ai comme elle été frappée de cette ressemblance. Vous étiez tous deux sous la loi de la même passion

mauvaise, et vos figures l'ont exprimée de même.

— Avez-vous surpris cette ressemblance? demanda lady Reydnor au jeune homme attentif. Il inclina la tête en signe d'affirmation.

— Vraiment, reprit-elle, vous réussirez à me le faire croire. Et vous, mylord?

— J'étais trop affligé de vos paroles, madame, pour donner beaucoup d'attention à votre visage. Vous m'avez cité saint Paul dans un sens peu édifiant; je vais à mon tour vous citer l'*Ecclésiastique*, mais dans un sens pieux, car les Écritures n'excitent pas ma dérision.

— Voyons, mylord.

— « La femme sage et pudique a une grâce qui surpasse toute grâce. » Cette grâce, mylady, vous la possédez habituellement.

— Et je viens de la perdre?

— Je suis moins effrayant, je me contente de dire que vous avez essayé un moment de son absence.

— Cet essai a été malheureux?

— Peut-être.

— Il y a de la bonté de me ménager ainsi, mylord; je me suis laissé emporter à un zèle honnête sans doute, mais il a pris une forme indiscrète et bruyante. Donnez-moi votre main en signe de pardon.

— Vous laisserez subsister la loi? dit-il en souriant.

— Oh! pour cela nous y reviendrons! c'est un intérêt trop grave pour que je le sacrifie à une aimable indulgence.

— Encore une fois, mylady, vous devez vous défier de vos impressions, toutes justes qu'elles vous paraissent. On ne gouverne pas avec le cœur.

— Mylord, je serais indigne de votre estime si je pouvais faire un lâche abandon de ce que ma conscience me dit être la vérité.

— Je vous aime ainsi, lui dit Walter.

— Ils sont tous conjurés contre moi, prononça l'archevêque. Me restez-vous, lady Nervil.

— Je ne le puis pas, mylord.

Thomas Crammer devint rêveur. Il marcha quelque temps à l'écart.

— Le voilà tout effrayé de notre blâme, remarqua lady Reydnor. Vois, dit-elle à Arabella, vois cet homme que nous aimons malheureux, parce qu'il ne sait pas accorder ses actions avec ses intérêts de justice. Arabella, sache faire au devoir les plus grands sacrifices ; rappelle-toi l'archevêque de Cantorbéry succombant sous l'opinion de deux femmes et d'un enfant.

CHAPITRE V.

Les préparatifs d'un souper agréable avaient été faits, mais la disposition recueillie de l'archevêque et des deux dames le rendit presque silencieux. A plusieurs reprises, sir Robert voulut animer mylord de Cantorbéry; mais les réponses brèves et sérieuses de l'arche-

vêque déconcertaient chaque fois l'humeur communicative du gentilhomme. Il fut réduit à s'occuper d'Arabella, placée entre lui et lady Reydnor; il lui demanda, par forme de question oiseuse, ce qu'elle avait fait dans la journée. L'enfant, avec un admirable sentiment de délicatesse et de pudeur, consulta les yeux de sa mère, qui tout aussitôt questionna sir Robert sur une vieille ruine qu'elle avait rencontrée dans ses excursions. Le texte fournit à sir Robert d'abondantes digressions. Un manuscrit qui en parlait lui revint à la mémoire; il courut le chercher.

Lady Reydnor, fatiguée de la voix criarde et sèche de sir Robert, se mit à marcher dans la salle. La soirée était chaude et belle. Deux fenêtres, ouvertes sur un pré où croissaient des pommiers épars, laissaient entrer les senteurs de la violette sauvage et de toutes les

herbes que fleurissent les soleils d'été. Une figure d'homme était là debout et muette tout près de la fenêtre : cette figure la regardait. L'excès de la surprise arracha un cri à la jeune femme.

— Qu'avez-vous, lady Reydnor? demanda l'archevêque en se levant. Mon Dieu! qu'avez-vous?

Sir Robert rentrait à l'instant même. Il courut vers lady Reydnor et jetant un regard rapide au-delà de la fenêtre, il vit à la clarté des étoiles un homme qui fuyait. Sans faire de question, il sauta par la fenêtre, élevée seulement d'environ soixante centimètres du sol, et il se mit à la poursuite de celui qu'il croyait être un voleur ou un espion. Sa tentative n'aboutit qu'à une fatigue inutile ; il revint de fort mauvaise humeur. Lady Reydnor, jusqu'alors inquiète, reprit sa gaieté et

fit à son chevalier mille douces plaisanteries que sir Robert n'accepta qu'avec une colère intérieure et des rires forcés. Le manuscrit oublié dans un coin, sur le plancher, lui donna le plaisir de gronder sa femme. Elle se serait baissée dix fois pour ramasser une aiguille à broder, mais un manuscrit était chose d'un trop petit intérêt ; pourtant ce manuscrit tant dédaigné avait coûté à l'aïeul de sir Robert le péage d'un pont pour huit années et un troupeau de cinquante moutons.

— Nos débats fatiguent mylord de Cantorbéry, remarqua lady Nervil.

— Mylord de Cantorbéry a été en ménage, répondit sir Robert. Il sait bien qu'on n'y est pas toujours gracieux (1).

(1) Thomas Cramner avait été marié deux fois.

Et mécontent de lui et de tout le monde, le tracassier gentilhomme s'assit à distance, ne jetant dans la conversation que de rares et mordantes paroles. Sir Robert n'était pas méchant, mais il avait une vanité excessive. Que sa vanité souffrît, il n'avait plus ni bonté, ni ni raison, il devenait capable de toutes les petitesses et des emportements les plus durs. La présence de l'archevêque le gênait dans le déploiement de son autorité, elle le dépouillait aussi de sa minutie ; aussi lui arrivait-il quelquefois de trouver l'honneur de ce séjour trop chèrement payé, et de désirer secrètement que le grand hôte s'éloignât. La disposition où était sir Robert, et la crainte d'affecter l'archevêque, empêchèrent les dames de parler de l'esclave. Lady Reydnor le vit dans ses rêves de la nuit, traçant des sillons.

— Il ne faut pas que la journée d'aujourd'hui soit inutile à ce malheureux, dit-elle à son amie.

— Ne gâtons pas sa cause par trop de précipitation, répondit lady Nervil.

— Les lenteurs seraient de la cruauté, Diana.

— Non, laissez-moi la conduite de cette affaire.

— Vous y mettrez votre soumission, répliqua lady Reydnor. Il faut que sir Robert sache toute l'horreur qu'inspire cet acte de sauvage.

— Il ne faut pas l'irriter, Héléna, conclut lady Nervil avec fermeté. Je le connais mieux que vous ne le connaissez. Si l'on sait faire violence à son humanité, il mettra son honneur à nous refuser tout. Et fasse le ciel qu'il ignore le langage audacieux du malheu-

reux à l'archevêque, ce serait bien alors que vos supplications et les miennes n'auraient aucune valeur. Il y a encore une chose qui me tient au cœur, c'est que Walter ignore que son père est le coupable. L'éloignement de la terre où nous avons trouvé le malheureux esclave, le silence que celui-ci a gardé sur le nom de son oppresseur, rendront cela facile.

Pendant trois jours, la douce et généreuse femme eut des grâces à part pour ce mari difficile. Le quatrième jour, elle s'absenta avec lady Reydnor, pour aller voir une vieille parente malade, dont le château était distant de seize kilomètres. L'archevêque, pris d'ennui, sortit dans la campagne avec Walter et Arabella. La petite s'étant plainte de la fatigue, il hâta son retour, non sans

avoir bien des fois tourné la tête du côté par où les dames devaient revenir.

Lady Nervil et lady Reydnor ne furent de retour que vers les cinq heures ; elles trouvèrent l'archevêque en tête-à-tête avec sir Robert, qui parlait d'un air fort animé.

— Venez, venez, dit ce dernier, j'ai de belles choses à vous apprendre. En vérité, je ne sais pourquoi j'ai laissé la vie à ce misérable. L'excès de son effronterie me confond encore.

— De qui parlez-vous ? demanda lady Nervil.

— De cette bête ignoble que je n'ai pas assez avilie, que j'aurais dû tout-à-l'heure écraser sous mes pieds, et dont la pensée soulève en moi des rages inconnues. Mais aussi, Diana, vous avez des pitiés qu'on ne s'explique pas, et qui encouragent toutes les

insolences. Vous vous livrez à tous les mouvements indiscrets de votre cœur; vous appelez cela de la bonté; moi, je vois autre chose; j'y vois la faiblesse, l'absence de tout jugement et de toute précision.

— Voilà bien du temps que nous vous écoutons, dit lady Reydnor, et ni lady Nervil, ni moi, nous ne savons encore ce qui soulève ce grand débordement de paroles et de colère. Diana, asseyez-vous, car sir Robert a une abondance qui promet de longs épanchements. Cela dit, elle avança une chaise a lady Nervil, et prit bravement sa place en face de sir Robert. Maintenant, veuillez nous dire le nom de la bête, afin que nous vous comprenions.

— Attendez, madame, attendez, vous êtes quelque peu intéressée à la chose. Le héros de l'histoire est un vagabond, dont la loi a

fait un esclave. Il est marqué à la poitrine, au front. Eh bien! cet être immonde, je l'ai surpris il y a tout au plus une heure dans votre chambre, lady Reydnor, penché sur votre lit, où il avait mis une branche de fleurs.

Lady Reydnor dissimula son émotion sous un air charmé.

— Cet homme a un peu plus d'amabilité que vous, sir Robert, il a pensé que demain est le jour de ma naissance. Qu'avez-vous fait de cette branche? où est-elle?

Au lieu de répondre à cette question, sir Robert regarda l'archevêque.

— Que devient la pureté de nos femmes, mylord?

L'archevêque soupira.

— Sir Robert, reprit lady Reydnor, me

ferez-vous la grâce de me dire où est cette branche de fleurs?

— Madame, je l'ai jetée à la face de la brute, et je ne m'en suis plus inquiété.

— Moi, je m'en inquiète, monsieur, il faut que je l'aie.

— En vérité, madame, vous seriez éprise de la créature, que vous ne vous montreriez guère plus pressante.

— Je vous tiens quitte de toute réflexion, dit lady Reydnor, avec une dignité froide. Ma conduite ne vous a pas pour juge. Puisque vous vous obstinez, sir Robert, à ne pas me satisfaire, je vais monter dans ma chambre, la branche y sera peut-être.

— Ne prenez pas cette peine, madame, voici lady Nervil qui vous apporte ce trésor.

Lady Nervil parut en effet, tenant à la main la branche désirée.

— Donnez, donnez ! s'écria lady Reydnor. Une érine, la fleur de mes montagnes, celle que, tout enfant, je préférai à toutes, parce qu'il fallait aller au loin pour la trouver? La voilà bien simple, jolie, avec ses deux pétales blancs. Diana, c'est la première fleur sauvage que j'ai aimée d'instinct. Ma mère effeuillait souvent des érines sur mon petit lit; mais c'étaient des érines rosées. L'érine blanche est plus rare, plus charmante à la vue; je l'ai difficilement rencontrée. Oh! cette fleur me rend mes Alpes et le beau pays de France si regretté de ma mère! Oui, je l'aime. Son regard s'attacha sur la branche avec ravissement, et son front se pencha rêveur.

— Vous attendiez-vous à cette conclusion, mylord, demanda sir Robert à Thomas Cram-

mer. Le Sphinx grec était une femme, cela ne me surprend pas.

Il y a d'impénétrables mystères dans une nature de femme, répondit l'archevêque.

— Je veux parler à cet ho[illegible]e, dit lady Reydnor.

— Avez-vous envie de le récompenser, madame? Je vous ai prévenue.

— Que lui avez-vous fait, monsieur?

— Tout ce qu'il fallait, madame, il est content.

— Je n'aime pas votre concision, sir Robert. Auriez-vous peur du blâme? Je vous supposais un autre courage.

Une méchanceté railleuse brilla sur les traits de sir Robert. Il allait se donner la satisfaction de blesser à son tour lady Reydnor, sur une explication dont l'effet seul était sûr; mais son fils rentra en ce moment, et mal-

gré lui, il se sentit embarrassé de la noblesse sévère de ce jeune visage.

Lady Reydnor se coucha inquiète. Le lendemain elle courut dans la campagne, espérant trouver l'esclave à son labour, ce fut inutilement. Sir Robert sut d'ailleurs déconcerter ses recherches. La créature travaillait au loin, et pour lui ôter certaines fantaisies d'indiscrétion, elle passait les nuits chez un tenancier. Walter avait cherché l'esclave aussi, et en faisant ses recherches, il avait appris ce que lady Nervil craignait qu'il ne sût la faute de son père.

Nous dirons ce qui s'était passé. Le maître avait questionné l'esclave.

— Que faisais-tu là?

— Je ne puis vous le dire.

— Moi, je te forcerai bien à parler.

— Cela n'est pas au pouvoir d'un homme.

— Ta chair n'est pas insensible, je la ferai tourmenter.

— Mes lèvres resteront muettes.

— Tu es un espion. L'esclave se détourna avec une expression de dégoût tellement marquée, que le maître en rougit. — Ton effronterie passe toute croyance. As-tu reçu de Rome la mission de déshonorer nos femmes? T'a-t-on dit que tu pouvais, au gré de tes brutales nécessités...

L'esclave tendit la main vers lui.

— Pas un mot de plus ou j'oublierai peut-être que je suis chrétien.

Sir Robert s'emporta jusqu'au délire. Il appela William et un autre valet.

— Qu'on le lie et qu'on le frappe de verges; ne vous inquiétez pas de ses cris.

— Si je consentais à ce lâche traitement,

tu entendrais le bruit des coups, mais tu n'entendrais pas une plainte.

— J'aime ta supposition, mais la réalité me plaira davantage.

Alors cet élan sans nom, si calme dans son dédain, prit une attitude formidable. Une colère de haute majesté resplendit sur ses traits. Sir Robert baissa la tête, ses serviteurs demeurèrent saisis. Mais l'esprit divin ne peut tenir longtemps dans le sein troublé de la créature. Le prestige dissipé, l'esclave eut à soutenir une lutte brutale où il fut terrassé.

L'exécution finie, on jeta le malheureux dans un lieu immonde. Il y gisait depuis deux jours, malade, sanglant, oublié, en proie à toutes les souffrances de l'ame et du corps, quand Arabella, dans une échappée vagabonde, passa tout près de lui en man-

geant du pain et des fraises qu'elle avait dans un petit panier d'osier suspendu à son bras.

De temps en temps, elle brisait son pain, et l'éparpillait à plaisir, puis elle sautait en secouant au vent ses cheveux bruns et bouclés. Tout-à-coup ses yeux se fixèrent tout grands sur le misérable.

— Pourquoi êtes-vous là?

— Je suis malade.

— Mais quand on est malade, on couche dans un lit, et l'on a des domestiques pour se faire servir.

— De telles demeures ne sont pas faites pour moi.

— Est-ce que vous couchez-là toutes les nuits?

— La paille des granges me sert ordinairement de lit, je n'ai pas pu m'y traîner.

- Et l'on ne ne vous y a pas porté ?

— Je suis esclave, vous le voyez bien.

—Est-ce qu'un esclave n'est pas un homme? Est-ce qu'on ne s'appartient pas à soi ?

— Il y en a qui le disent.

— Cela est fort injuste. Vous êtes bien maigre.

— Oui, le pain me manque souvent.

— Et vous avez faim ! Les jolis yeux d'Arabella se remplirent de larmes. Tenez, voilà tout ce qui me reste de pain et de fraises, je vais bien vite vous en chercher encore.

— J'aime mieux vous voir et vous entendre un moment de plus.

Des gens du château passèrent, ils firent honte à l'enfant de son angélique pitié.

L'esclave était un maudit. On avait vu les épis se déssécher à son souffle, les eaux des sources perdre leur pureté et le feu sortir

sous ses pieds des entrailles de la terre. On l'avait vu converser avec des démons noirs.

La petite jeta sur le malheureux un regard craintif.

— Vous ne reviendrez pas, lui dit-il, car je vous fais peur.

— Assurez-moi que vous êtes bon, et je reviendrai malgré tout ce qu'on pourra me dire.

On emmena l'enfant. Des distractions lui firent oublier l'esclave; ce fut seulement le lendemain soir qu'elle s'en souvint et qu'elle en parla à sa mère.

— Walter l'a vu, répondit lady Reydnor, il m'en a parlé, et tout de suite nous l'avons fait ôter de ce lieu infect.

— Oh! s'écria l'enfant, ma négligence est bien coupable. Quand Walter la connaîtra, il la blâmera sûrement. J'ai bien mal agi.

Oui, dit la mère, cet homme était comme vous la créature de Dieu. Vous avez manqué de la mémoire du cœur, Arabella, c'est la plus belle.

. . . . . .

Un matin, lady Reydnor entra dans la chambre de l'esclave alors convalescent.

— J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer, dit-elle, vous ne retournerez pas aux champs.

— Sir Robert veut-il faire de moi un valet. Je suis trop faible pour remuer la terre, pour fendre du bois, pour aller chercher de l'eau, et je ne suis pas assez humble pour le service à table; pourtant il ne souffrira pas que je reste oisif. S'il faut vous le dire, madame, j'ai contre cet homme du soulèvement, du dégoût et de l'horreur que je ne veux pas même vaincre; il me semble que si je les

sentais s'affaiblir je perdrais quelque chose de mon être spirituel.

— On obtiendra plus tard votre liberté ; Mylord de Cantorbéry la demandera.

— Non, non, je regretterais trop de devoir quelque chose à Thomas Crammer. Il faut que mes mépris comme mes doux sentiments soient à l'aise. Madame, promettez-moi que vous ne ferez pas intervenir l'apostat dans ma délivrance. Nous avons l'avenir pour nous retrouver tous deux, et je veux y être libre.

— L'homme des inclinations violentes domine en vous l'homme de charité et de miséricorde.

— Peut-être avez-vous raison, répondit-il tristement. Je ne saurais d'ailleurs qu'y faire. Il y a dans ma nature, comme dans celle de tous, de l'être charnel et passager : la perfection est ailleurs que sur la terre.

— Dites-moi, lui demanda-t-elle, pourquoi cette apparition dans ma chambre, pourquoi cette branche de fleurs?

Il lui prit les mains.

— Si vous êtes généreuse, vous ne demanderez pas à un pauvre fou compte de tous ses actes. Ce que je vous dirai, c'est que je puis avouer devant Dieu le sentiment qui m'a inspiré cela. Vous aimez l'érine, je le savais, je n'ai pu résister au plaisir d'en cueillir une branche pour vous. Ne m'en demandez pas plus; j'ai dit tout ce que je pouvais dire.

— Ah ! je vous connais, dit-elle, après l'avoir tenu sous son regard pénétrant, et vous aussi, vous avez connue en des jours plus aimables. Se peut-il, Owen, que vous soyez ici?

— Je n'y serai pas toujours. Il prit une

voix d'autorité. — Héléna Derby, l'esclave doit oublier qu'il eut une famille. C'est une créature vouée par le siècle aux mépris et à l'isolement. Depuis des années, d'ailleurs, j'avais mis toutes mes affections en Dieu, à force de prières, d'attention sur moi-même, de volonté forte et persévérante, j'avais fait planer l'esprit sur les appels insensés et orageux du cœur; je m'étais dégagé de toutes les inclinations fugitives pour me reposer dans l'immuable amour. Les jours de réapparition dans le monde ont renoué quelques anneaux de la chaîne rompue; le vieil homme s'est montré de nouveau, mais je le dompterai; il suffira de la solitude et du silence. N'ai-je pas juré séparation éternelle avec lui? Que les natures grossières luttent pour la possession de quelques biens tellement pauvres, tellement menteurs et au-dessous du cœur,

qu'elles en dégoûtent avant même d'en avoir abusé. Mais il est des ames fortes, ardentes qui se détournent de la terre et vont par le désir à la conquête de l'infini.

— Est-ce bien comprendre Dieu? demanda lady Reydnor qui avait écouté le moine avec attention, est-ce bien être dans le sens de sa loi, que d'exercer son ame à l'aversion de toute chose humaine? Le mal est l'ennemi de l'humanité, je dois le combattre et le terrasser si je puis; mais les affections légitimes, pourquoi m'endurcirais-je contre elle?

—Suis la loi de désordre, dit le moine avec dédain, mais ne trouble pas l'ame qui ne veut que les ardeurs inépuisables et saintes. Reste honteusement courbée sous les nécessités des faibles, moi j'aspire à la vie des forts

— C'est me repousser bien durement, dit

lady Reydnor. Si je m'égare, montrez-moi la voie.

— Tu ne peux pas t'engager dans la mienne, répondit le moine, cette fois avec douceur. J'ai tout quitté pour suivre Jésus-Christ, ne m'invite pas à regarder derrière moi. Peut-être ramènerais-je en mon cœur des inclinations que je croyais mortes. La famille y laisse un murmure triste et puissant, crois-le. Oh! longtemps les lèvres disaient : Seigneur, vous êtes tout mon bien! que les désespoirs intérieurs criaient à leur tour : Mensonge! que souvent j'entendais sous les voûtes mystiques au lieu des hymnes suprêmes, ta voix, Héléna, celle de ma mère et le bruit de nos torrents! Pourtant c'est une belle mission que celle de racheter les iniquités du monde par la prière et les larmes; d'offrir une créature au culte que n'ont souillée ni le sang, ni

le blasphème et l'injustice. Holocaustes vivants, nous nous immolons pour tous. Le siècle, en échange de nos expiations, nous donne ses risées. Qu'importe? nous aspirons à plus haut qu'à de vains applaudissements. Il prit les mains de la jeune femme : — Une dernière étreinte à toi, la compagne de nos jeunes années, et que Dieu nous protége !

CHAPITRE VI.

Bien des événements publics se passèrent en Angleterre dans l'espace de quelques années. Edouard VI finit prématurément sa vie après avoir exclu de la succession à la couronne Mary et Elisabeth Tudor, ses sœurs, pour y appeler sa timide parente Jane Gray.

Un faible parti se déclare pour Jane; Mary fit valoir ses droits et vainquit aisément quelques révoltés. A peine fut-elle montée sur le trône, que le catholicisme persécuté et honni sous Henri VIII et sous Edouard VI, redevint la religion de l'état et se fit violent à son tour. Mary ne s'arrêta pas à ce grand éclat; elle annonça à l'Angleterre qu'elle allait prendre pour époux le fils de Charles-Quint, don Philippe. Le mécontentement fut général, tant on redoutait l'influence d'un prince étranger et catholique. Sir Thomas Wyat souleva un parti contre la reine en faveur de ce qu'il appelait la cause nationale, il voulait forcer Mary à épouser un Anglais. Wyat fut défait. Quelques centaines de ses partisans périrent dans le combat, d'autres reçurent à genoux et la corde au cou un pardon humiliant; le plus grand nombre prit la fuite,

Wyat eut la tête coupée par le bourreau, et la jeune et belle Jane Gray, cette élue d'Edouard VI, expia sur l'échafaud, le dangereux honneur d'avoir été reine un moment. Débarrassée de ses ennemis les plus influents, Mary épousa don Philippe, et l'Angleterre apprit bientôt que la reine était enceinte.

Sir Robert Nervil s'était ligué avec la faction de Jane Gray; proscrit pour ce fait, il avait passé sur le continent. Son exil ne dura pas longtemps. Grâce à de hautes sympathies, lady Nervil obtint qu'il pût rentrer en Angleterre, à la condition de se faire oublier dans ses terres. Force fut à sir Robert d'accepter ce marché. Faible de santé, lady Nervil languit quelque temps et succomba à tant d'émotions, bénissant le fils qui n'avait pas quitté le chevet de son lit pendant sa longue épreuve, bénissant également la

jeune fille promise aux pures affections de ce fils; et demandant, sans trop l'espérer, le calme pour l'Angleterre : c'était au commencement de 1553.

Walter se sépara de son père pour voyager dans les divers pays de la civilisation chrétienne. Avant de partir, il vit Arabella. Cinq années de plus avaient fait de l'enfant une belle et charmante jeune fille.

Je vous quitte, lui dit Walter; mais c'est pour revenir un jour plus digne de vous. Sans utilité pour mon pays, je puis disposer d'un temps qu'il ne réclame pas, et appaiser les inquiétudes religieuses qui tourmentent ma jeunesse. A l'époque où nous sommes, un concile de Paris, convoqué à Trente, depuis sept ans, essaie de rattacher à l'unité de l'église catholique toutes les doctrines mouvantes. La manifestation de tant de

croyances opposées, la séparation faite avec Rome, non plus seulement par quelques sectes obscures et timides, mais par des nations entières, ayant leur souverain pour chef, tout saisit les ames les plus fermes d'épouvante et d'un besoin impérieux de savoir. L'infini s'agite au-dedans de tout être. On veut croire, mais on veut savoir pourquoi l'on croit ce que l'on croit. Le christianisme est-il une révélation divine, l'expression éternelle des besoins de l'humanité; ou bien est-il seulement l'œuvre savante et passagère des hommes? Séduits par la beauté de cette œuvre, n'ont-ils point adoré ce qu'ils avaient fait, comme les Israélites du désert adorèrent l'idole d'or qu'un ennui stupide leur avait inspirée. Je suis bien jeune; mais mon esprit avide a déjà résumé tant de questions, que

la soumission ne saurait être son fait. Pourquoi le christianisme est-il venu si tard? La loi du Sinaï dictée par la sagesse suprême, était donc incomplète? Fallait-il à Dieu comme à la nature les temps pour perfectionner son labeur? Ou bien est-il changeant et passionné aussi? Que deviendraient sa puissance et son amabilité? Tout cela est bien fait pour désoler de pauvres êtres suspendus entre deux abîmes, le mystère et le doute. Il y a des livres d'où l'on peut tirer les vrais enseignements; je les méditerai, je mettrai à les comprendre, à en saisir le sens, toute la sincérité de mon ame et la force de mon intelligence. Les traductions de quelques uns de ces livres existent; mais rien ne m'assure qu'elles sont fidèles; eh bien! j'apprendrai l'hébreu pour lire les écritures; j'interrogerai les Evangiles dans le

texte grec, je lirai les Pères, je lirai les décisions des conciles, j'entrerai dans tout, et si la vérité n'est pas impénétrable, s'il est donné à l'homme de la posséder enfin, je ne reviendrai qu'avec des convictions nettes, j'oserai vous dire si nous avons fait preuve de sagesse en attaquant la doctrine protégée par plus de quinze cents ans de vie et d'accroissement continuel, ou si nous n'avons été que des fous orgueilleux et dignes de risée.

— C'est une vaste entreprise, Walter, mon esprit y applaudit, mais mon cœur s'en effraie. Mylord de Cantorbéry a inspiré à ma mère cette passion superbe. Depuis qu'elle s'y livre, son visage perd chaque jour de sa sérénité, et sa parole de sa grâce et de sa confiance. Aimerions-nous moins à mesure que nous savons davantage. Quand je la supplie

de ne pas prolonger le veille, elle me répond que sa tâche n'est pas finie. Moi, pour lui complaire, je l'aide dans ses recherches, je m'élève à cette ardeur d'investigation qui l'enflamme, j'apprends une langue qui n'est pas celle de mes pères, et dans laquelle vous ne m'avez jamais parlé. Quand vous reviendrez, je la posséderai parfaitement. Vous serai-je plus chère alors? Ce savoir que je n'avais pas désiré, car pour vivre, il me suffisait d'obéir aux doux instincts du cœur, me sera-t-il compté par Dieu comme un mérite ou comme une curiosité sacrilége?

— Arabella, dit le jeune homme, la foi simple et sans examen ne peut être bonne qu'aux faibles.

— Hélas! dit la jeune fille, je n'ai pas cette foi, vous le savez bien. Le mouvement du siècle m'entraîne. Rien autour de moi,

d'ailleurs, ne fixe mes idées. Mon père est attaché au catholicisme par respect et par habitude; ma mère n'en suit plus les rites depuis longtemps. L'humanité subit une révolution notable. Souvent je m'exalte à l'idée qu'une autre religion est tout près d'apparaître, je contemple non avec une fierté paisible les ruines de l'ancienne, semées autour de moi; mais souvent aussi je sens mon ame se remplir d'angoisses, et des voix sombres comme celles des vieux prophètes, me crier : le monde finit ! Ces troubles, les connaissez-vous, Walter? vous est-il quelquefois arrivé d'implorer à genoux une conviction, d'en faire le bien le plus beau et le plus désirable ?

— La paix ne saurait être dans l'hésitation, répondit le jeune homme; cherchez la vérité et la vérité viendra à vous. Je ne sais rien de beau comme la méditation forte; c'est la

plus haute jouissance qu'il soit donné à l'esprit de l'homme, de goûter sur la terre. Ne condamnez pas ce penchant admirable, il n'exclut pas la destinée de jeunesse et d'amour : l'élu de la sagesse peut être aussi l'élu du bonheur.

Arabella secoua mélancoliquement son beau front.

— Walter, les jeunes filles de mon âge qui sont gaies ne savent que bien peu. Depuis que ma mère interroge la science, elle a d'étranges regards. Voilà deux longues journées et deux nuits qu'elle a passées dans la solitude, sans consentir à me recevoir. Vous-même, vous la trouvez bien différente de ce qu'elle était dans ses jours de simplicité. Mais, ajouta la jeune amante avec un sourire exalté et fier, je vous comprendrai. Votre langue sera la mienne, que vouloir au-delà? Ne vous in-

quiétez pas de moi, je saurai bien, s'il le faut jamais, réserver mes timidités et me mettre au niveau de vos chères espérances.

— Oui, dit lady Reydnor, qui venait d'entrer et qui avait écouté sa fille un moment, oui, tu rempliras ta promesse. J'aime ta confiance en toi, et je le dis à mon tour, je le dis avec conviction, tu ne failliras pas à une tâche généreuse. Ta destinée peut être un jour bien âpre; les temps sont si rudes, si inquiétants; mais les lâchetés n'y prendront jamais place. Walter, comptez sur mon enfant.

Arabella embrassa sa mère avec une vraie effusion; puis son regard tendrement inquiet lui demanda compte de ces deux jours.

— Je souffrais autant que toi, dit la mère en l'attirant sur son sein. Ecoute mes paroles. S'adressant à tous deux : — Que ne puis-je vous épargner l'initiation qui a fait de mes

veilles de si grandes tortures. Oh! quand on brise avec la religion des pères, c'est tout un monde qui agonise et meurt en vous! car les pères ne vous donnent pas seulement de leur chair, de leur sang, de leur être matériel; ils vous donnent aussi de leur ame; et les sentiments, les passions et les idées, par lesquels ils ont vécu, par lesquels avaient vécu leurs pères, passent dans votre nature. Je sais enfin, je sais; mais à quel prix. Que de sanglots brûlants! Que de luttes! Que de sueurs de sang et de mort! Ma jeunesse s'y est épuisée. Quand j'implorais la vérité de mon Dieu, c'était l'angoisse, c'était le doute qui étreignait mon cœur et le rongeait; c'était la grande désolation des damnés. Souvent, bien souvent, j'ai été prête à tomber aux pieds d'un prêtre, à lui demander la paix en échange de la malédiction qui semblait

peser sur moi. Une fois je me suis élancée dehors pour accomplir ce dessein toujours violemment conçu. La nuit était avancée, je ne le savais pas ; je courais emportée par mon désespoir. Dirai-je ce que je sentis d'horreur quand je trouvai les portes de l'église fermées? Toutes les voix du ciel et de l'enfer se levèrent pour me honnir. Longtemps je demeurai là sous le porche où soufflait la bise d'hiver, suppliante, éperdue, les yeux fixés sur ces portes qui s'obstinaient à ne pas s'ouvrir, et qui résistèrent à mes efforts insensés et terribles. Je ris tout haut de moi, et ce rire inconnu me fit peur, je le crus d'un démon. Mon Dieu! dit-elle, en levant au ciel son front que les rêveries ascétiques avaient pâli, maigri, affreusement changé; mon Dieu! à quoi bon ces formidables épreuves? Que vouliez-vous de moi?

La jeune fille s'agenouilla devant sa mère, et prenant ses mains, elle y déposa des pleurs des baisers.

— Tu t'es affligée de mes sombres silences; les comprends-tu maintenant? Ne devais-je pas épargner à ta jeune vie les tortures de la mienne? Thomas Crammer était le seul qui recevait mes épanchements; il m'a soutenue. aime-le, ma fille!

— La croyance de Thomas Crammer est-elle la vôtre? demanda Walter saisi.

— Non, je m'en suis faite une autre.

— Que savez-vous donc de plus que lui?

— Ce qu'il saurait comme moi, s'il pouvait annuler ses souvenirs, et s'il n'avait pas voulu ériger un culte. Thomas Crammer a un immense savoir, mais il s'est trop attaché aux subtilités dogmatiques; elles ont trompé sa conscience et ses ardeurs. Il a fait une dé-

pense énorme d'intelligence pour s'expliquer l'inexplicable. C'est un génie candide qui a eu le tort de prendre au sérieux toutes les stupidités des âges précédents. Elle leva sur Walter et sur Arabella un de ces regards qui resteraient dans la mémoire toute une éternité. — Le catholicisme est une invention humaine. Ne faites honneur de sa chute ni à Luther, ni à Calvin. Luther se vante, Calvin se vante. Tout leur mérite est d'être venus tard. Ils ont constaté par le fait éclatant et brusque la révolution lentement opérée dans les esprits ; ils ont été les échos du passé et la personnification énergique et vivante de l'humanité de nos jours ; ils n'ont rien été de plus. Ce qu'ils ont dit de profitable, d'autres l'avaient dit avant eux. La parole de vérité avait été semée par des hommes plus forts et plus justes qu'ils ne le seront

peut-être jamais. Ces hommes sont morts avant d'avoir rien recueilli; car la terre où ils avaient semé était dure, et son sein a longtemps contenu les germes sans les livrer à l'air et au soleil qui devaient les fleurir et les changer en de riches moissons. C'est bien en vain que le concile de Trente prétend arrêter les transformations civilisatrices et impudemment niées du catholicisme ; c'est bien en vain qu'il prétend imposer à la pensée une immobilité abrutissante, la pensée suivra la loi de liberté. Origène, Arius, Pélagius ont protesté dans leur temps en faveur du mouvement de la pensée; ils se sont faits examinateurs de la nouvelle doctrine; ils n'ont pas cru que le joug de Rome fût le joug sacré, et que Dieu eût fait de l'intelligence un don inutile et dérisoire. Quand des génies puissants et sincères comme ces hommes ont dénié la sou-

mission, nous pouvons bien sans crainte d'égarement la dénier à notre tour. Luther et Calvin ont laissé d'ailleurs beaucoup à faire : à côté de vérités profondes et lumineuses, ils ont fait subsister ou érigé des extravagances. Leur grandeur n'est pas allée loin, et ils sont restés bien au-dessous de la mission qu'ils s'étaient donnée. Oh! c'est qu'il y a malgré soi des entraînements vers la route connue et si longtemps suivie! Quelques hommes, semblables aux colonnes éparses des monuments du désert, restent debout et se montrent les défenseurs opiniâtres des vieux temps ; leur dévouement est inutile. Le catholicisme aux prises dès sa naissance avec les intelligences raisonneuses et hardies, le catholicisme contre lequel se sont soulevées toutes les ardeurs de cet âge nouveau, ne peut plus cacher les blessures que lui ont faites les protesta-

tions multipliées des siècles et les changeantes décisions des conciles. C'est un mourant que soutiennent et l'orgueil et l'honneur. Tant qu'il lui restera un adversaire, il aura foi en lui, il croira à sa force; mais que l'indifférence vienne au cœur de tous, que le grand vieillard se trouve solitaire, il aura subitement conscience de sa longue agonie, et il tombera pour ne se relever jamais. Ce qui a rendu la lutte si longue, c'est que le catholicisme s'étant, à l'imitation de toutes les religions, enveloppé d'une forme symbolique, a exercé les imaginations curieuses et éprises du merveilleux, en même temps qu'il a été une lice ouverte à toutes les vanités de la parole, comme à toutes les ardeurs de la foi. Chacun selon sa nature a compris la tradition par la lettre ou par l'esprit : de là des doutes, des désaccords, une importance im-

mense donnée à des puérilités. Allez donc, jeune inspiré, allez où l'esprit vous appelle. Nous avons reçu des facultés choisies, non pour des plaisirs seulement délicats et oisifs, mais pour expliquer le mystère de la vie dans un sens plus large que le sens vulgairement accepté, mais pour avancer le temps où l'humanité, dégagée des longs avilissements, s'élèvera enfin à la hauteur de la pensée de Dieu,

Il se fit un long silence qu'interrompit l'arrivée de Thomas Crammer.

— Venez, lui dit lady Reydnor, venez. Walter nous fait ses adieux. Vous l'aimez, vous aimez Arabella aussi ; bénissez avec moi ces deux enfants et qu'ils se retrouvent sur cette terre dans des conditions heureuses.

— Walter avait déjà pris congé de son vieil ami, proféra l'archevêque ; c'était à vous, mylady, qu'il réservait les dernières paroles

toujours les plus douces. Vous voulez donc solenniser son départ ?

— Oui, répondit-elle avec sensibilité.

L'archevêque et la mère bénirent les deux enfants.

Ce fut sous l'impression mélancolique de cet adieu que Walter quitta son pays.

Disons à notre tour la situation réelle de la société chrétienne.

Les peuples fatigués de leurs longues luttes avec les pouvoirs politiques et les pouvoirs religieux, s'inclinaient sous la loi du fort : les peuples étaient las, et, comme le voyageur qui a longtemps marché contre le vent, la poussière et le soleil sur une terre difficile, et qui s'abrite enfin dans un petit coin frais et doux, ils se reposaient, laissant à des races jeunes le soin de reprendre le labeur interrompu. Il y avait alors pour la royauté le

contentement suprême d'une puissance absolue conquise, il faut le dire, au prix de la ruse et du meurtre sur les mille puissances de la féodalité. Les seigneurs, naguère les rivaux des rois, avaient déserté leurs forteresses, vrais repaires de brigandages, pour venir à la cour de ces rois, se faire mendiants d'honneur, et abdiquer leur formidable individualité. Une vertu leur était restée, celle de la bravoure. Ni les gouvernements, ni les gouvernés ne prévoyaient alors que de cette puissance des rois, qu'on pourrait appeler monstrueuse parce qu'elle s'établissait solitaire et qu'elle avait assumé sur elle toutes les responsabilités, sortirait un jour des libertés inconnues. La science sociale n'existait pas encore. On savait peu, et le passé, si différent des temps modernes, ne pouvait y jeter que d'incertaines lueurs. Pourtant l'hu-

manité avait subi une grande et heureuse transformation. Le moyen-âge avec son caractère aventureux, violent et naïf, s'efforçait dans un autre ordre d'idées et de sentiments. On avait fait une conquête immense sur les temps sauvages, celle de la distinction du droit et du fait. On était enfin arrivé à comprendre que le droit relève de la conscience et non de la passion; qu'il existe une puissance appelée à planer au-dessus des instincts, au-dessus des inclinations brutales et stupides de la chair, au-dessus de l'égoïsme privé, celle de la morale. Cette science, longtemps perdue, ouvrait une ère de civilisation nouvelle; elle fondait sur le terrain mouvant des dogmes une religion profonde et d'éternelle vérité : là, se trouvait la vraie grandeur de l'homme. En même temps que les espérances ne se réfugiaient plus exclusivement

au ciel, qu'on n'assignerait plus l'année qui verrait finir le monde, on avançait vers les temps où les dynasties nouvelles de rois ne seraient plus dues à la violence ou au hasard des batailles, mais aux besoins des peuples. Toutes les ardeurs dissipées jusqu'alors en courses vagabondes, en poursuites effrénées de gloire et de périls, se tournaient vers les recherches mystiques. Les forces charnelles n'étaient plus exaltées au mépris des forces intérieures. On pouvait prétendre à quelque glorification sans avoir des proportions robustes, des goûts de sang, et ces ennuis féroces qui toujours poussaient au mépris de l'humanité et au fait brutal. L'homme de chair et de proie comme l'avaient appelé les victimes, se perdait dans l'homme spirituel. Ce fut au tour de ce dernier d'être inquiet. Avant d'arriver à la négative des croyances

acceptées, il fit de la conscience un abîme de subtilités, de doutes, de tristesses formidables. La théologie, science des saints, devint presque d'un usage mondain. Il n'y eut pas de dogme qui ne fût scruté, envisagé sous toutes ses faces, multiplié à l'infini par l'interprétation, réduit enfin à n'être plus un mystère sacré, mais un prétexte de controverse où le cœur usait sa foi, et l'esprit son énergie et sa sincérité, où il ne restait qu'un entêtement profondément orgueilleux pour les habilités de la parole ; entêtement qui eut ses martyrs, où le sens religieux et social se perdait enfin dans cette confusion.

Walter voyagea deux ans et demi. La France, Genève, l'Allemagne, l'Italie, le virent fréquenter leurs écoles, leurs sages et leurs savants. Il passait des journées entières dans les bibliothèques séculaires des cloîtres,

et les moines dont l'étude avait blanchi la tête et imprimé au front les rides d'une pensée puissante, ne mettaient pas à leurs recherches une ardeur plus passionnée et plus grave que cet élève du monde.

Dans ses explorations successives, il avait conversé avec les révolutionnaires du siècle. Servet l'avait attiré par l'audace et la franchise de son raisonnement. Tous les soirs, à Lyon, il se rendait chez l'Espagnol ; et là, il échangeait ses jeunes exaltations contre la science inflexible de l'adversaire de Calvin ; sans s'inquiéter des bourreaux, il avait couru à Genève où Servet allait subir la mort ; et il l'avait accompagné au bûcher de sa présence et de ses respects. Calvin lui était apparu comme une sombre et implacable évocation. Luther s'était montré à lui sous sa face obscure d'homme peureux, violent et vain, et

sous sa face splendide, ou doucement familière et tendre. Le commerce de ces génies grandissait la pensée du jeune homme; mais tout en estimant leurs travaux, tout en admirant le zèle infatigable et sincère avec lequel ces apôtres du doute cherchaient la vérité, il ne s'était fait le sectaire d'aucun, et sa volonté hardie se créait une religion à part grande, simple, infinie, comme les espérances du cœur. Un homme venu de loin, qu'il avait fréquenté en Allemagne, et qui ne prenait ni le titre de sage, ni celui d'ami de la sagesse, ni celui de réformateur; un homme qui ne faisait pas secte, et qui ne parlait jamais de son pays et de la religion de ses pères, lui apprit sur la vieille civilisation de l'Orient, des choses étonnantes.

CHAPITRE VII.

Il était huit heures du soir, Walter errait capricieusement dans le quartier de Paris, où la Sorbonne s'étalait prétentieuse, amante de la dispute et redoutée pour ses décisions. Des bandes d'écoliers à la mine effrontée et joyeuse sillonnaient dans tous les sens le pays Latin. Ils appelaient de la rue les paresseux

engourdis dans leurs chambres, ou les travailleurs acharnés. Si quelque figure de docteur apparaissait près d'eux, de longs rires, des chants burlesques saluaient sa gravité morose, et faisaient passer sa pâleur au ton vif et éclatant; plus d'une jolie fille aussi belle de sa modestie que de sa tenue et de son air, et citée par sa sagesse, était quelquefois cernée par les plus vauriens, et payait sa délivrance d'un baiser. Pendant que les oisifs du bon ton devisaient dans les boutiques des barbiers, les ouvriers, après avoir fait la tâche du jour, descendaient de leur chambre, chercher l'air, le bruit, les nouvelles et des visages humains, causer aussi de la dureté des temps : plainte éternelle du pauvre. Walter s'avançait lentement le long de la rue..... regardant avec intérêt les jeunes filles qui s'unissaient aux propos amoureux des jeunes

hommes, et les femmes qui prenaient le frais assises devant les portes d'allées et de boutiques. En les voyant s'étaler au soir le cou découvert, à cause de la chaleur, les manches relevées jusqu'aux coudes et laissant les bras nus, l'humeur facile et gaie, il se retraça une citation qu'il avait entendue ce jour-là même à la Sorbonne. Saint-Cyprien, ému par le souvenir de la liberté d'attitude et de langage des femmes du peuple, terminait sa déclamation en disant : « C'est la glu envenimée, dont se sert le diable pour s'emparer de nos ames. »

— Beaucoup de monde était rassemblé devant une maison de la rue de..... et des éclats de rires se répandaient au loin. Une femme d'une figure avenante et fraîche, et que les regards épris de quelques hommes disaient n'être pas hors de bruit, comme on

s'exprimait alors pour signifier le renoncement aux plaisirs de jeunesse et de beauté, tenait dans son tablier de lin, la tête d'un homme, dont le corps aux jeunes et belles proportions, était couvert d'un juste-au-corps de drap très-fin et d'une couleur éclatante. Un manteau qui lui appartenait sans doute, était roulé à terre. A un signe de la dame, une demi-douzaine de mains qui s'apprêtaient à bruire dans celle du gentilhomme tendue sur son dos, restèrent en l'air, comme si la baguette d'un magicien les eût soudain frappées d'immobilité. Alors, une maligne expression sur les lèvres, elle donna elle-même le coup attendu. Il résonna prompt et sonore, le patient se leva; il suivit la main de la coupable, et y imprégna deux baisers. Audace à laquelle répondit un rire coquet de la dame, un cri d'assentiment général et un froncement

terrible de sourcils d'un maître fourreur qui regardait cette scène, les bras croisés, la bouche dédaigneuse, et qui, au su de tous, convoitait la dame en second mariage : tous deux étaient veufs. Mais la dame avait de plus doux yeux pour les hommes aux belles manières que pour les bourgeois à façons tout unies : on le disait de sa mère aussi. Enveloppé par une nuée d'écoliers, Walter avait forcément assisté à cette scène. Le nom de Berckley s'échappa soudain de sa bouche, quand le jeune homme, tournant sa tête dans tous les sens, lui montra sa face de mauvais sujet agreable. La vue de Walter ne fit pas une impression moins vive sur lui, et malgré les voix qui lui criaient : vous n'avez pas deviné, il écarta la foule et pressa sur son cœur l'ami qu'il était venu chercher en pays étranger. Le prenant ensuite sous le

bras, il l'emmena au grand regret des femmes, et à la grande satisfaction des maris et des amants. Le maître fourreur s'élança après lui pour lui porter son manteau.

— Tu ne m'attendais pas, dit Berckley. Depuis ce matin je cours après toi. N'ai-je pas affronté les criailleries de la Sorbonne, pensant t'y découvrir; mais je me suis lassé de tant de sottises, et j'ai retrouvé l'air des rues avec plaisir, bien qu'il ne soit ni embaumé, ni poétique. J'ai enfoncé ma tête curieuse aussi dans toutes les boutiques où j'ai vu des livres de prières de villages. La Sorbonne ou une librairie devait te recéler.

— Comment es-tu ici? demanda Walter.

— Il faut bien venir te chercher, puisque tu nous oublies.

— Dois-je croire, en effet, que ton amitié

seule t'a amené dans un pays que tu tiens à honneur de détester?

— Fanfaronnade d'Anglais, répondit Berckley.

— Enfin pourquoi es-tu ici?

— C'est à peine si tu me laisses le temps de respirer; mais on ne donne pas de graves explications en plein vent. Tu as une maison, un grenier, un trou, quelque chose pour t'abriter, et mettre les paroles à couvert de la curiosité du public? c'est là que je pourrai te satisfaire.

Tout en causant ainsi, ils arrivèrent dans la maison de Walter. Berckley ôta son manteau, et cherchant de l'œil un siége commode et large, il s'y assit.

— Dis-moi donc maintenant? reprit Walter.

— Ce que j'ai à te dire d'abord, c'est que

je me sens mort de fatigue. Ne me suis-je pas perdu dans ce labyrinthe de rues? Et Dieu sait quel chemin j'ai fait pour arriver ici!

— Tu ne me semblais guère pressé d'y arriver.

— Hélas! Walter, les filles des hommes ont séduit les anges sous les palmiers et au bord des fontaines; moi, qui ne suis qu'un humble pécheur, je me laisse charmer dans les rues. Cette bourgeoise avait des yeux de sorcière et deux rangs de perles d'ivoire dans la bouche que lui aurait enviées la duchesse la plus hautaine. Je l'avais regardée quelques minutes, et enfin je ne sais comment cela s'est fait, le diable peut en rire, mon visage s'est trouvé sur ses genoux et son souffle amoureux a caressé ma chair. Ton austérité se révolte de cette facilité d'impression. Moi, je n'ai pas épuisé mes ardeurs de

jeunesse à de folles recherches; je ne me suis pas tué par les veilles ascétiques, la prière inquiète, les retenues, les jeûnes, les excès de la pensée. Mon corps et mon esprit se sont toujours bien entendus. Tu veux savoir pourquoi je suis ici, c'est tout tout-à-fait contre mon gré et pour sauver ma tête. Je parle sérieusement. Il y a quelques jours qu'entraîné par je ne sais quelle gaieté, je me mis à contrefaire devant trois ou quatre étourdis l'auguste personne de don *Filipe*, comme l'appellent les grandesses espagnoles. Je jouai au naturel sa dignité raide, silencieuse et froide, ses airs de visionnaire ou de sournois féroce; je le pris sous toutes ses faces, faisant son entrée à Londres, l'épée haute à la main, écoutant d'un air indifférent les doux propos de Mary Tudor, recevant les lords à merci. Richard Butler me seconda au mieux. En-

courages par le succès, nous prîmes tellement goût à la chose, que nous égayâmes ainsi toute notre soirée. Le lendemain, je fus averti qu'un espion s'était trouvé parmi nous. Butler prit aussitôt la fuite vers l'Ecosse; moi je préférai la France, comme plus élégante et plus joyeuse. Ces Ecossais m'ont toujours déplu avec leurs jupons.

— Je t'ai écouté avec attention, dit Walter, et je n'ai pas vu dans ton récit que ta vie courût de danger. Quelques légèretés ne sauraient être imputées à crime. Don Philippe n'est, grâce au ciel, qu'un étranger pour l'Angleterre.

— On voit bien que tu ne connais pas l'Angleterre de nos jours. Don Philippe est un étranger, mais cet étranger a le titre de roi, et, ce qui est plus important, il est l'époux de Mary Tudor. Sache-le bien, Walter, Mary

Tudor sacrifierait la nation entière au plaisir de don Philippe ; elle nourrit pour lui une passion d'autant plus ardente et plus sombre, qu'il n'y répond que par la froideur : c'est à le subjuguer qu'elle met sa gloire de femme. Elle l'aime à l'égal de Dieu et de son salut. Tu conçois que la vie de Berckley lui aurait semblé d'une mince valeur. Moi qui pense autrement, j'ai prévenu les effets de son royal dédain, en mettant la mer entre elle et moi. Sans doute on ne m'aurait pas mis en jugement pour quelques saillies d'esprit, cela n'eût été ni légal, ni politique ; mais qu'il eût été facile de m'accuser d'hérésie, moi qui n'ai jamais trop su à quelle croyance j'appartiens, et qui jouerais tout aussi bien aux dés avec un païen qu'avec un catholique, qui même prêterais foi au diable dans certains moments, si le diable existait, et me ferais

son vassal pour quelques souverains d'or. Grâce à mon insouciance en matière de religion, les délits n'auraient pas manqué; je fréquente des hommes de toutes les sectes, je renie l'enfer, je n'ai point de bénitier au chevet de mon lit, je regarde les jolies filles quand je suis au sermon, et je n'ai qu'à fixer les yeux sur un prédicateur pour qu'il me prenne des envies immodérées de bâiller et de rire; aussi n'y assisté-je que le moins souvent possible. Le langage de la chaire est trop profond pour moi : la faute en est au créateur, qui m'a refusé la grâce d'un certain entendement et qui a fait de moi un Amalécite au lieu d'un élu.

— Toujours le même! dit Walter avec impatience.

— Prends-moi en pitié si tu veux; mais je ne me sens aucun goût pour le martyre. Je

laisse à de plus hauts que moi cette irrésistible et sainte vocation. Tu l'aurais, toi, Walter, tu serais un de ces fous sublimes qui se font brûler pour une idée. Par exemple, si tu allais en Angleterre, tu pourrais, je crois, t'édifier du supplice de quelques hommes moins ignorants que ton ami. Ils sauront au moins pourquoi ils mourront, eux qui ont usé leur vie et leur savoir dans les disputes théologiques. Berckley s'arrêta, et regardant Walter : — Malgré la vénération que m'inspirent les divines ardeurs de l'ame, je te demande en grâce de ne pas être sans pitié pour les nécessités du corps. Ton père aurait prévenu mon désir. Le temps que j'ai perdu à repaître ta curiosité, je l'aurais employé chez lui à réparer mes forces devant une table homérique. Un Père du désert même m'aurait offert des racines et de l'eau de la source ; tu as moins de cœur que lui.

— Pardonne-moi ma préoccupation, dit Walter; je vais faire apporter de quoi satisfaire ton énorme appétit.

Walter sortit aussitôt. En son absence, Berckley tira un petit miroir de sa poche, et tout en chantant, il arrangea ses cheveux et sa fraise de batiste empesée.

— Je suis muet, dit-il à Walter qui rentra, muet jusqu'au moment où je ne sentirai plus la faim crier dans mes entrailles. Donc point de questions oiseuses.

Cela dit, il pencha sa tête sur son épaule, et garda d'abord un silence égayé par un air communicatif et joyeux.

— Dis-moi, s'écria-t-il, si ton hôte est habile et prompt?

— Oui.

— Ton oui est-il sincère? Je ne crois pas avoir eu dans ma vie de vingt-six ans pour-

tant une faim aussi horrible. Je me ferais vorace, mangeur de chair humaine si elle durait. Le jour où don Philippe nous fit l'honneur d'épouser notre reine, fut aussi pour moi un jour de détresse.

— Quels sentiments ont pour lui les Anglais ? demanda Walter.

— D'assez mauvais. La noblesse déserte la cour, tant don Philippe et Mary Tudor se plaisent dans la solitude de leurs appartements. Tu n'as pas idée des difficultés cérémonieuses avec lesquelles on aborde le roi et la reine, c'est une négociation diplomatique, comme pour la présentation d'ambassadeurs étrangers (1).

— Et le peuple que pense-t-il ?

---

1. Burnet, *Histoire de la Réformation*

— Le peuple a d'abord été ébloui des richesses que don Philippe a apportées avec lui. Je n'ai jamais vu de mines plus satisfaites que le jour où vingt charrettes, chargées de coffres pleins d'argent en barres, défilèrent sous les yeux de tous, pour aller grossir le trésor, assez pauvre d'ailleurs, de la Tour de Londres. Vinrent ensuite d'autres charrettes et quatre-vingt-dix-neuf chevaux qui portaient l'argent monnoyé (1). On admirait fort la générosité de don Philippe; mais on s'étonnait surtout qu'il n'y eût pas cent chevaux au lieu de quatre-vingt-dix-neuf. Et l'esprit de chacun s'épuisait à en chercher le motif, car les rois ne font jamais rien sans une idée profonde. Ce qui avait encore bien disposé le

(1) Burnet. *Histoire de la Réformation.*

peuple, c'est que don Philippe avait bu un vase de bière à la santé des Anglais empressés de le complimenter, et qu'il en avait fait boire aux grands de sa suite.

— Comment as-tu laissé mon père ?

— Assez mécontent du gouvernement de l'Espagnol ; mais bien disposé à rester coi : le lion devient vieux. Sais-tu que ton hôte est un paresseux ? J'aurais eu le temps de faire rôtir un bœuf et une demi-douzaine de moutons pendant qu'il nous apprête un pigeon peut-être. S'il est dévot, nous sommes perdus ; il est dans un coin à murmurer quelques oraisons pendant que le feu s'éteint. Pour l'amour de moi, va le faire hâter.

Walter descendit complaisamment vers maître Joseph Chartier, qu'il trouva en fonctions. Assurance qui calma un peu Berckley

— Laisse-moi. Un grand quart-d'heure se passa. L'hôte ouvrit la porte.

— Enfin ! dit Berckley en le voyant paraître une nappe sous le bras, des assiettes, des cuillers, des fourchettes et un pain dans les mains.

Il fit un bond de plaisir, et s'élançant vers maître Joseph, il lui arracha la nappe, l'étendit lui-même sur la table de sapin, débarrassa les mains de l'hôte et le renvoya en toute hâte. Trop impatient pour l'attendre, il le suivit, après avoir recommandé à Walter de dresser le couvert en son absence. Il revint avec deux plats fumants. L'hôte portait d'une main deux bouteilles de verre couvertes d'osier et des verres d'étain.

— A table, Walter! à table, cria Berckley de sa voix la plus forte. Voilà des tranches de bœuf grillé que le roi des rois aurait décla-

rées exquises; et ce poisson de mer, il a une mine qui réjouit. Ne me fais pas parler, de grâce, j'aime à manger chaud. Tu me regardes, créature éthérée, fais comme moi : l'homme de méditation est si triste! Je suis ton hôte, et ton hôte affamé, souffre que je me serve le premier, puisque tu rêves au lieu d'agir. Point de pain!..... L'hôte en apportait en même-temps qu'une salade verte, dans un saladier à niches et un petit panier de cerises. — Bien, digne maître Jean, Grégoire ou Pierre, fermez la porte et ne revenez pas sans qu'on vous demande.

— Mon nom est le seul qu'il n'ait pas dit, murmura maître Joseph en s'en allant. Il n'a pas plus de mémoire qu'une carpe.

Tout en mangeant, Berckley arrosait fréquemment son bœuf de larges libations de vin. Le poisson et la salade le trouvèrent

moins avide. Il fit un grand soupir; et, appuyant ses deux coudes sur la table, les poings fermés et les yeux en dessous fixés sur Walter, il lui dit :

— A présent tu peux me demander tout ce que tu voudras, je te répondrai avec la docilité d'un écolier. A propos, ton humble respect de sujet s'intéresse-t-il à la lignée de Mary Tudor? L'Angleterre à genoux attend un prince. Les églises retentissent de ses mérites. Un prédicateur a fait le portrait de ce dieu futur. Le palais est encombré des drapeaux, des langes, des bonnets de l'enfant. Plus d'un courtisan échangerait son épée contre une aiguille pour travailler à la layette. Il y aurait des désespoirs burlesques si c'était une fille.

— Lady Reydnor est-elle de retour de l'Irlande ?

— Oui, oui, depuis long-temps.

— L'as-tu vue ?

— A te parler franchement, je l'ai bien négligée. Ma vie est si vagabonde, que je ne vois guère le même visage deux fois dans l'année.

Walter fut visiblement contrarié.

— Et mylord de Cantorbéry, l'as-tu négligé aussi?

— Est-on libre de le voir? Peut-on pénétrer à son aise dans sa prison? Thomas Crammer est bien gardé.

— Thomas Crammer, s'écria Walter en saisissant le bras de Berckley. As-tu vraiment dit Thomas Crammer? Est-ce de lui que tu me parles?

— Oui, Thomas Crammer, ses amis tremblent pour lui, car d'un moment à un autre, Mary Tudor peut l'envoyer au bûcher. La si-

tuation de l'Angleterre fait compassion. Nous sommes aux yeux de cette reine une nation d'hérétiques et d'excommuniés, dont sa ferveur aimerait à débarrasser la terre.

— Où est l'archevêque?

— A Oxford. Ridley (1) et Latimer (2) y sont avec lui. Mais où as-tu donc vécu, que tu ne sais rien de ces tristes événements?

- Dans les bibliothèques des cloîtres, répondit Walter, d'un ton ironique.

— Ton père ne t'a rien écrit sur Thomas Crammer?

— Non.

— Il a craint ton impétuosité, et je l'approuve fort. Et les fugitifs?

---

(1) Evêque de Londres.

(2) Evêque de Winchester.

— J'en ai peu vu. Ils étaient d'ailleurs trop pleins de leurs maux pour me parler de maux étrangers. Feignant une tranquillité de sentiment qui en imposa à Berckley, Walter apprit de lui des détails qui le remplirent d'horreur, sur des martyrs dont la personne ou le nom lui était cher. Berckley continua.

— As-tu connu Thomas Kawkes ?

— Je l'ai vu quelquefois chez l'archevêque.

— Eh bien! moi qui te parle, je viens de le voir mourir à Coxhall. Nous sommes au 24 juin, il y a quatorze jours, ce fut le 10. Marckham Owbray m'entraîna à cette affreuse scène. Thomas Kawkes avait dit à ses frères en croyance, que si le supplice ne passait pas les forces humaines, il éleverait ses bras au-dessus des flammes. Oh! comme tous attendaient avec angoisse! Le bras de Marckham tremblait sous le mien. Mourrait-il en

héros ou laisserait-il échapper des cris avilissants? Ces minutes d'attente nous semblèrent des années. Enfin, nous vîmes les bras du juste se lever, il ne les baissa plus.

Berckley se tut, il était pâle.

— Je vais faire mes préparatifs cette nuit, dit Walter, et demain je quitterai Paris. Thomas Crammer est mon parent et mon ami; il a commencé la réforme religieuse, je veux, s'il doit mourir, entourer ses derniers jours des marques de mon sincère attachement.

Berckley combattit en vain cette résolution.

— Va donc, dit-il enfin, puisque rien ne peut te retenir. Ton départ m'attriste. Qui sait ce qui t'arrivera dans ce pays de bourreaux? Rappelle-toi du moins que mon conseil ne t'y a pas conduit.

Il prit une poignée de cerises et les mangea lentement. Walter se mit à faire ses préparatifs. Berckley le suivit de l'œil avec une mélancolie, dont son caractère n'avait pas l'habitude.

— Maudite soit ma folie! M'être proscrit moi-même! Ne pouvoir t'accompagner! N'emporte point de livres! s'écria-t-il soudain en arrachant des mains de Walter deux volumes couverts de parchemin. Il n'en existe pas un qui ne sente le fagot. Si quelque fanatique prenait fantaisie de ta tête, le livre le plus orthodoxe, fût-il dicté par le Saint-Esprit lui même, servirait à ta condamnation. L'héritique serait aussi bien Moïse, saint Jérôme, saint Thomas d'Aquin, que Wickleff ou Luther. Moi qui te parle, j'aurais tellement peur d'un livre dans les états de Mary, que si l'on en trouvait un sur

moi, je n'hésiterais point à déclarer que je ne sais pas lire. Ce qui ne ferait guère honneur à ma qualité d'homme, dans un siècle où les femmes lisent Aristote et les pères de l'Eglise comme leur missel, et cela en grec et en latin. Mais, j'y pense, comment vas-tu pouvoir aborder l'archevêque? La prison d'Oxford ne s'ouvre pas à tous venants, et tu porte un nom qui sonne mal en pays catholique.

— Tranquillise-toi, répondit Walter, je sais le moyen de pénétrer dans la prison.

— Es-tu sûr de ce moyen?

— Sûr, comme on l'est de toute chose humaine.

Walter fit encore bien des questions à Berckley; mais la fatigue ferma les yeux de ce dernier quand celui-ci se fut mis au lit. Walter le regarda quelques instants. — Dors,

proféra-t-il, dors : ce n'est pas toi que Crammer attend.

Il était à peine jour quand Walter eveilla son ami.

— Debout, Berckley, debout !

Le dormeur étendit les bras, se frotta les yeux, et fut quelques minutes à chercher la réalité.

— Déjà levé !

— Je te laisse gardien de tout ce qui m'appartient ici. As-tu de l'argent ?

— Ma bourse est à peu près vide. Je ne suis pas de race prévoyante, comme tu sais. Mais je ne prétends pas que tu me quittes si brusquement ; je t'accompagnerai jusqu'à la mer.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

Berckley sauta hors de son lit et s'habilla en toute hâte. Walter mit silencieusement des pièces d'or sur la table.

— Tu es un excellent ami, Walter; moi, je ne peux que me faire tuer pour toi.

— Je le sais, dit Walter en lui serrant la main.

— Quand seras-tu de retour? Ce voyage m'inquiète malgré moi. Tu as une sincérité dangereuse, Walter. Scelle tes lèvres avec le verrou de la prudence, comme disait notre vieux maître Clydnn, et nul mal ne t'adviendra. Défie-toi surtout de toute face inconnue. Depuis que Mary Tudor gouverne le pays, les espions sortent de dessous terre; ils multiplient à sa volonté comme les sauterelles dans les prés. On ne fait pas un pas sans en rencontrer un. La moitié de l'Angleterre a fait marché de l'autre moitié : c'est un fait de notoriété publique. A propos, n'achète rien des colporteurs : ces vagabonds ont presque tous vendu leur conscience. Laisse le moine et le

pèlerin marmotter leur chapelet, sans jamais te mêler à eux. Parle dans les boutiques le moins que tu pourras. A défaut des oreilles du marchand, il y a d'autres oreilles qui t'écoutent. Défie-toi de tous les aubergistes.

— Voilà des recommandations bien peureuses, Berckley; je t'ai connu brave.

— Mets-moi en face d'un ennemi avoué, et tu verras si je changerai seulement de visage. Mais le mystère m'inquiète; j'aime à savoir où je vais et avec qui je me trouve. En tous les temps, je préférerai marcher aux clartés du jour que dans la nuit. Ces êtres d'iniquité sont autant de fantômes qui obsèdent ma raison. Je les sens, je les redoute; ils savent toujours où me prendre, et moi je les cherche en vain. Quand je crois en saisir un, il m'échappe, et c'est un autre qui vient me railler et déconcerter mes espérances.

— Le danger me frappe moins, dit Walter, que la corruption dont il est cause. Ne pouvoir attacher son regard sur un être son semblable sans craindre qu'il ne vous nuise, n'écouter qu'avec une défiance injurieuse cette parole créée pour établir entre les hommes la justice et l'amour, trouver dans le regard une curiosité perfide au lieu de la sympathie dont le cœur a besoin, c'est une horrible atteinte portée à la beauté morale du monde!

L'entretien se poursuivit quelque temps encore sur ce ton, puis Walter ne prêta plus qu'une attention distraite ou forcée aux paroles de Berckley. Il entendait le pas de son cheval. On en amenait un pour Berckley aussi, car Walter avait donné ses ordres la veille. Ils partirent.

Walter parla peu le long de la route. Berckley, le voyant disposé au silence, prit les

devants pour lui laisser toute liberté. Ce fut seulement vers les onze heures, près de.... qu'il ralentit le pas de son cheval pour attendre Walter.

— Hâte-toi donc, enfin, lui dit-il, autrement nous arriverons trop tard. Un piteux déjeûner ne serait guère de ton goût plus que du mien, après la course que nous avons faite. Nous nous arrêterons à l'hôtel du grand Saint-Georges ; il y a là une hôtesse à mine gentille, des servantes actives et propres, et qui sont de plus excellentes cuisinières. Souhaite-moi pour ton Pylade, cela serait heureux pour ton corps ; car la faim est une ennemie aussi implacable que le tyran de la Tauride ; je ne sais trop même si elle ne le surpasse pas.

Walter se débarrassa du babil importun de Berckley en l'engageant à reprendre l'avance pour commander le déjeuner.

— L'idée est sage, dit Berckley. Comment a-t-elle pu te venir?

Il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et disparut au loin.

Quand Walter arriva à... il lui fut facile de reconnaître l'auberge à la mauvaise peinture qui représentait saint Georges, le casque en tête et l'épée au poing, terrassant un diable à la queue velue. Il trouva Berckley à la cuisine, parlant haut, et occupant à la fois maîtres, valets, marmitons. Les uns étaient assidus devant les fourneaux, les autres épluchaient de fines herbes, concassaient de la canelle et du poivre. A la voix de Walter, il leva à peine la tête.

— C'est toi, dit-il avec la distraction d'un homme grandement occupé. Assieds-toi ou promène toi pendant une demi-heure, tu auras un déjeuner de roi.

— Je ne voulais pas perdre de temps.

— Pour arriver mourant là-bas. J'entends mieux tes intérêts que toi. On ne frètera pas un vaisseau pour ta seigneurie d'ailleurs. Que tu attendes ici ou à Calais, qu'importe? Mais laisse-moi un moment à mon œuvre. Tiens, il y a un jardin au fond de la maison; les cerises et les prunes y sont mûres, va de grâce y faire un tour. Ta présence me gêne. Voilà un coq-dinde qui rôtit mal, des perdreaux dont la chair va se durcir.

Il tourna le dos à Walter, et se mit à gronder une grosse servante aux bras nus et rouges, qui, toute occupée de ce qu'il disait, avait presque laissé éteindre le feu sous une marmite où cuisait un chapon. — Sotte! qui néglige son devoir pour donner pâture à sa curiosité. Et ses yeux vigilants allaient des fourneaux à la table où étaient d'autres tra-

vailleurs. — Ces bandes de lard sont trop épaisses. Hachez-moi ce persil et ces ciboules plus minces. Ce ne sont pas des manants que vous recevez, maître hôtelier; ce sont des hommes de la plus haute naissance. Ma charmante hôtesse, faites-nous donner quelques flacons de vin de Bourgogne. Dans notre heureux pays, je demanderais qu'on y ajoutât du vin des Canaries, mais ici cela deviendrait inutile. Convenez pourtant qu'il est bon que je me mêle de ce déjeuner. Prenez une leçon, ma jolie fille, dit-il en tapant sur les joues brunes et hâlées de la servante qu'on appelait Margot, et les marieurs ne vous manqueront pas; tous voudront avoir la perle des cuisinières.

Depuis des minutes, l'impatience éclatait sur le visage de l'hôte. Ce que disait le *grand seigneur* ne l'intéressait plus. Ses yeux par-

laient à défaut de sa langue. Il avait déjà ouvert la bouche trois ou quatre fois et commencé une phrase toujours coupée par Berckley : *On dit... on dit... on dit...* Il réussit enfin à la glisser entre deux vanteries de l'étranger.

— On dit que la vigne ne croît pas dans votre pays?

— Avons-nous besoin qu'elle y croisse? Sommes-nous des gueux pour nous donner cette peine? Avec de l'argent, ami hôtelier, on se croise les bras pendant que la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Afrique, remuent la terre à notre profit.

— Votre soleil est froid, hasarda l'hôte.

— Nous ne voulons pas d'un soleil dévorant, et nous aimons nos femmes blanches; voilà pourquoi notre soleil est doux. Maître hôtelier, c'est assez de savoir. Quand la langue est trop occupée, les mains besognent mal.

Bien du temps se passa dans ces graves apprêts. Un jeune garçon, en jambes nues et un bonnet de laine sur la tête, vint dire quelques mots à l'oreille de l'hôte, qui s'empressa de de courir sur les talons du petit drôle. Il ne resta guère absent plus de cinq ou six minutes, et il revint avec un sourire sur les lèvres. Un cheval fit entendre son galop au dehors ; mais Berckley faisait un pudding, que lui importait un oisif sur la route?

Quand toutes les viandes furent cuites, Berckley se mit en devoir de passer dans le jardin pour appeler Walter. Alors l'hôte s'approcha de lui, son bonnet à la main, et d'un air moitié satisfait et moitié embarrassé, il présenta un papier écrit au jeune homme.

— Que diable! s'écria Berckley en repoussant le papier, j'ai bien le temps de savoir ce que je vous dois.

— Ce n'est pas de l'argent que je demande à votre Seigneurie, dit l'hôte.

Berckley fit un mouvement de tête expressif.

— Qu'est-ce donc?

— Un billet que le gentilhomme qui était avec vous m'a laissé pour vous remettre.

— Laissé... quoi?

Berckley prit le billet, et le roula machinalement dans ses doigts.

— Il me l'a donné avant de partir.

— Comment, il serait parti? Mais non, cela n'est pas possible.

Et il courut dans le jardin, en appelant Walter de toute l'étendue de sa voix. Ne recevant point de réponse, il prit le parti de lire le billet.

« Je te laisse à tes plaisirs, mon cher Berck-

« ley : pardonne-moi ma tromperie, mais « un déjeuner tel que celui dont tu fais les « apprêts, ne saurait convenir à mon impa- « tience. Fâche-toi d'abord contre le traître, « tu en as bien le droit ; puis réfléchis un « peu si tu en es capable, et tu comprendras « que j'ai hâte de me trouver en Angleterre. « Dès que j'aurai une demeure fixe, je te l'é- « crirai. En attendant ce jour, fais à ton ap- « pétit les honneurs de ton déjeuner ; porte- « moi quelques santés de cœur. J'ai eu soin « de payer l'hôte avant mon départ.

« Walter. »

Berckley rentra dans la cuisine.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? demanda-til brusquement à l'hôte.

— L'autre mylord m'avait défendu de parler.

— N'étais-je donc rien, moi? Et avec l'injustice des êtres mécontents et qui ne veulent pas s'avouer leurs torts, il fit grand bruit de la lenteur de l'hôte et de celle de tous les gens de la maison. Jamais on n'avait plus de temps à préparer si peu. Eût-il donc fallu les prévenir d'avance? L'hôte, dans une attitude presque insouciante, écoutait ces folles sorties. Un petit garçon l'écoutait, et les mains dans les poches de sa jaquette, il regardait de ses yeux tout grands ouverts le gentilhomme irrité. — Que veut ce petit vaurien, au lieu d'aller faire seller mon cheval? L'hôte donna des ordres au vaurien. Berckley se jeta sur une chaise de bois placée contre le mur; là il maudit encore la paresse du garçon d'écurie. Mais quand il lui fut possible de partir, il jeta un regard de tristesse affectueuse sur les perdreaux, sur le coq-dinde, d'une couleur

admirable, sur tout enfin. Il soupira, fit quelques pas vers la porte, revint dans la cuisine, retourna sur la porte, y rêva un temps imperceptible. L'hôte suivait ses mouvements avec anxiété. Berckley secoua la tête ; il venait de prendre une détermination.

— Qu'il s'en aille l'estomac serré par la faim, c'est sa faute ; je n'aurai pas la sottise d'en faire autant. — Maître hôtelier, qu'on dresse la table dans une chambre bien propre, et je ferai tout seul raison à ce déjeuner. J'ai tout le temps d'ailleurs de le rejoindre avant qu'il s'embarque, se dit-il à lui-même. Cet accommodement fait avec les sollicitations de son amitié, Berckley reprit cœur à sa tâche commencée ; et bientôt, assis devant une table chargée de viandes succulentes, il put se donner à lui-même des éloges et faire des exclamations de regret. — Le fou ! c'est

bien lui, toujours incorrigible! Comme s'il avait chargé les nuages de lui préparer un vaisseau! L'horloge d'un couvent voisin sonna midi; les autres horloges du voisinage y répondirent. Berckley se leva, et jetant quelques pièces de monnaie pour la gente domestique, il s'élança à cheval, et eut bientôt mis entre les yeux de l'hôte et lui une immense distance.

Grâce à quelques incidents, Berckley n'arriva à Calais que pour voir embarquer Walter.

— Tu m'écriras, lui dit-il; et si je m'ennuie à Paris, je viendrai, moi, fou, diriger ta sagesse.

CHAPITRE VIII.

Une scène plus grave se passait en même temps dans le palais. La reine d'Angleterre était en conversation intime avec une femme avancée en âge, lady Margery Reydnor, qu'avait aimée Catherine d'Aragon, sa mère, et dont le catholicisme ardent autant que la fidélité de cœur lui était chère aussi. Mary

Tudor parlait bas; de loin en loin, sa voix s'élevait à de douloureux éclats, puis elle reprenait son ton mystérieux. Une fois la vieille lady joignit les mains avec un air de surprise et d'affliction; elle se mit ensuite aux genoux de Mary, et pendant quelques instants, les pleurs de la sujette se confondirent avec ceux de la souveraine.

— Tu ne me dis rien, dit Mary. Ah! tu es aussi effrayée que moi de l'explication qui se prépare.

— Madame, comptez sur l'affection du roi; il ne voudra pas augmenter votre chagrin par la manifestation d'un mécontentement inutile.

— Que Dieu touche son cœur! Je ne sais; mais, comme pour augmenter mon angoisse, voilà que j'ai peu de confiance en son amour. De quel air recevra-t-il cette communication?

Par quelles paroles accueillera-t-il mes paroles si humbles et si amèrement désolées? Hier encore, je voulais tout lui dire; mais j'ai trouvé dans son regard tant de sécheresse et de hauteur, que j'ai refoulé ma plainte dans mon sein. La souffrance donne de terribles enseignements, ma pauvre Reydnor. Depuis ces jours d'horreur, je sais une foule de choses que j'avais ignorées, et c'est pour mon désespoir. Ma mère était belle encore dans ses années de tristesse; je lui ressemble peu, moi : il y a trop de sévérité sur mes traits. Je n'ai pas la douceur invitante qui appelle les regards épris des hommes et captive leur tendresse. Longtemps j'ai méprisé ces agréments comme indignes de ma fière nature; je n'ai voulu pour séductions que l'énergie et la sincérité de mes dévouements; j'ai abandonné l'adresse à de moins fortes et

moins loyales que moi. Ce que j'ai cru bon, je l'ai fait, sans me mettre en peine du jugement qu'on en porterait. Peut-être ai-je poussé trop loin l'estime de moi-même ; peut-être y a-t-il dans la vie des conditions de bonheur dont il faut apprendre la science. Elle baissa la voix : — Vous le dirai-je, Réydnor, nul cœur d'homme n'a pu s'attacher longtemps à moi. Toujours les beautés faciles m'ont été préférées. Cette coquetterie du regard, cette grâce amoureuse du sourire, ce charme pénétrant et voluptueux de la voix, toutes ces ruses que défend la pudeur, attirent pourtant les hommes les plus nobles. Et pendant que mes yeux se baissent confus des moyens de ces femmes, elles plaisent, elles sont aimées, elles règnent, où j'aurais fait mon délire de la soumission. Vois la fille d'Anne Boleyn, elle n'a que des charmes or-

dinaires, quelque fraîcheur, beaucoup de hardiesse ; eh bien ! Devonshire, sur lequel j'avais laissé tomber un regard de bonté, Devonshire me l'a préférée.

Lady Jane Reydnor, qui avait connu la science difficile des cours, se garda bien de croire ce qu'affirmait la reine : elle défendit le comte, sans justifier Elisabeth, qu'elle détestait comme hérétique et comme bâtarde de Henri VIII, car nul catholique n'admettait la validité du mariage de ce monarque avec Anne Boleyn.

— Le croirais-tu ? reprit Mary dont la langue devenait intime et douloureusement familière ; la reine est descendue au niveau des femmes les plus communes. Ces derniers jours, je me suis placée souvent devant une glace, et c'est avec une curiosité mêlée d'effroi que j'y ai surpris de nouveaux outrages

Grâce à mes sombres dégoûts, les rides se multiplient sur mon front. Aujourd'hui j'en ai une de plus. Don Philippe ne manquera pas de la voir. Jamais ces inquiétudes ne m'avaient possédées avant que je fusse épouse; maintenant je voudrais oublier mes années; je me sens des tendresses inconnues pour les femmes qui ont vécu leur âge de beauté et d'amour et qui se renouvellent par les grandes qualités de l'ame. L'aspect des autres me trouble; leur gaieté, leur confiance heureuse insulte à mes ennuis. Croirais-tu qu'hier, je me suis couchée sans lire des dépêches importantes, parce que mes yeux étaient fatigués, parce que ma pâleur me semblait énorme. De quelle horreur on serait saisi, si dans l'âge des belles espérances, la jeunesse qui commence et la jeunesse qui finit vous apparaissaient à la fois avec leurs milles contrastes. Des san-

glots coupèrent la voix de Mary : — Je me fais pitié à moi-même. Ma mère t'a aimée, Margery ; voilà ce qui m'autorise à pleurer devant toi. Oh ! cache à tous la faiblesse de la reine ! je ne veux pas de la pitié des autres. Elle tendit la main à lady Reydnor, qui la baisa avec respect. — Lève-toi, ma vieille amie.

— J'ai vu l'auguste Catherine d'Anjou aussi affligée que vous, madame, mais elle n'était plus aimée.

— Le suis-je en effet ? l'ai-je jamais été ? Lady Reydnor se taisait. — Partagerais-tu mon doute ? Mais non, Philippe m'aime, une foule de souvenirs me le prouvent. Je suis une insensée.

— Don Philippe suit tous vos mouvements, madame. Si vous parlez, il devient attentif, et son visage exprime autant de joie que de tendresse.

— Quelquefois en effet, j'ai remarqué cette disposition. Mais qu'il sache l'humiliante vérité, et sa tendresse deviendra peut-être du dédain. Onze années nous séparent, Margery.

— La gravité de son caractère efface cette distance.

— Le crois-tu? Je suis bien déchue, bien différente de moi-même... Mary demeura quelques minutes sous le coup des impressions violentes. Elle leva ensuite la tête avec dignité. — Lady Reydnor, vous vouliez nous parler de votre petite-fille, miss Arabella, nous nous occuperons d'elle plus tard. Tout ce qui porte votre nom a droit à notre intérêt. A bientôt, dit-elle, en congédiant lady Margery d'un geste et d'un sourire gracieux.

Mary passa dans sa chambre. Un désordre extrême y régnait. Des robes de toutes cou-

leurs et d'une merveilleuse richesse étaient étalées sur le lit, sur les fauteuils. Toutes avaient été examinées avec une curiosité d'amour, quelques-unes mêmes avaient été essayées. Elle les regarda et soupira tristement. Celle qu'elle portait était en satin incarnat brochée d'or.

— Pauvre folle! se dit-elle, s'il allait m'appeler de ce nom! Si le dédain qu'exprime ma bouche, sa bouche l'exprimait à son tour! Philippe! sera-ce pour ma misère éternelle que ma vie se sera mêlée à la tienne? Tu dis mon nom avec indifférence, le tien brûle mon cœur. Quand j'ai de la colère contre toi, c'est encore de la passion, et par combien de larmes, de reproches affreux, j'expie la violence faite à mes sentiments! Mon Dieu! dit-elle en tombant à genoux devant un grand Christ d'ivoire, j'ai mis en

lui toutes mes joies. Qu'il ne donne pas à une autre la préférence dont mon cœur est avide, Qu'il me trouve selon son désir ! Que jamais ses yeux ne se détournent de moi avec cette lassitude que j'y ai surprise un jour ! Vierge divine, vous qui avez connu les douleurs de la terre, faites-moi belle ! Mon amour est légitime, vous le savez, et j'ai droit à son amour à lui. Vous avez été femme, qu'une prière de femme vous touche, il n'en fut jamais de plus humble et de plus triste.

Elle se prosterna devant l'image de Marie, et pria de toute sa ferveur. Ses gémissements interrompaient ses pieux élans. Tout-à-coup elle écoute. Des cloches ébranlaient l'air par volées. Ces sons appelèrent sur le visage de Mary une sombre détresse. Elle se leva.

— Sonnez ! sonnez ! dit-elle en précipitant ses pas, sonnez bien fort ! Prêtre, élève ton

front, et demande pour cet enfant la beauté, la sagesse et les longues et splendides années! Peuple, glorifie toi dans les contentements augustes de ta reine! Nations étrangères, saluez ce bel astre! Les cloches vibraient toujours. Mary promena autour d'elle un regard désespéré. — Ne pouvoir échapper à ce bruit! Quand donc cesseront-elles? Encore! encore!... Mon Dieu! n'aurez-vous pas pitié de moi! Elle posa ses deux mains sur son front, dans une impatience terrible. — Puissance des rois, qu'êtes-vous? Oh! ces cloches! c'est le démon qui les fait bondir dans l'air avec cette allégresse moqueuse! sonnez! sonnez encore! Un rire effrayant éclata sur ses lèvres. — Mon fils! prête l'oreille, ta venue est une fête!

Quand les cloches eurent cessé, la reine s'assit pâle, brisée, dans un état d'inexpri-

mable horreur. Ses yeux rencontrèrent une glace. D'abord elle ne se reconnut pas, elle n'eut pas le sentiment que cette figure ironique et désolée était la sienne; quand elle le pensa, ses yeux s'en détournèrent.

Obéissant à une nouvelle impression, elle courut chercher dans une cassette d'ivoire une lettre, une seule lettre que lui avait écrite don Philippe. Longtemps elle la regarda... Ce ne fut pas sans un douloureux étonnement que la reine n'y trouva que des choses sèches, rapides d'expression et sans profondeur; ce que tout autre enfin eût pu écrire. Ses bras tombèrent le long de son corps. Où était l'émotion qui l'avais saisie à la première lecture? Où était le sentiment qui avait prêté à ces lignes une valeur si touchante? Qu'y avait-il pour l'amante? Cette langue, dont la froideur la consternait main-

tenant, lui avait pourtant fait verser des larmes heureuses, l'avait occupée des heures entières au milieu des exigences de sa condition suprême! Ses mains saisirent d'autres papiers, c'étaient des lettres du comte de Surrey. Sans y penser, Mari répéta quelques vers mélancoliques de cette jeune et noble victime de Henry VIII. « J'ai demandé à l'é-« cho : où sont les amis de ma jeunesse? où « sont-ils? L'écho m'a répondu : où sont-« ils? » La reine pleura. Tout entière à ce souvenir d'amour, mal éteint dans son cœur, elle oublia que Surrey aux derniers jours de sa vie, ne voyait pas avec indifférence la jeune beauté d'Elisabeth. Elle oublia même qu'il se troublait chaque fois qu'il rencontrait cette Géraldine, devenue comtesse de Lincoln, qu'avaient exaltée sa valeur et son

enivrante poésie. Deux lettres du comte, savourées par l'amante avec un funeste bonheur, lui arrachaient cette plainte indirecte contre Philippe : — Il sentait lui. Qui dirait tous les regrets qui affluèrent dans cette ame de femme, tous les reproches faits au père dont la férocité lui avait ravi cette immense fortune d'amour? Elle fut arrachée à sa dangereuse ivresse par les sons de l'angélus. Aussitôt la chrétienne remplaça l'amante. Mary se mit à genoux. Quand elle eut satisfait les pieuses exigences de la foi, elle fit un retour sur elle-même et se sentit effrayée des entraînements coupables de sa mémoire et de son cœur. N'était-ce pas un adultère spirituel que ces tristesses données à un autre que l'époux? Mais cet autre était un mort. La crainte de Philippe la ressaisit en même temps. Attendrait-elle au lendemain pour

lui dire son secret ? — Hélas ! se dit-elle avec découragement, sera-t-il mieux disposé demain qu'aujourd'hui ? et moi-même aurai-je plus de force ? La peur de cet homme m'ôte mon caractère. Jamais je ne m'étais connue irrésolue ? Oh ! si je me laissais encore dompter par de honteuses incertitudes, je mériterais bien son mépris et le mien.

Elle sortit de sa chambre et passa pour recevoir la visite redoutée dans la salle où elle s'était entretenue avec lady Margery. Là, immobile, solitaire, et les yeux fixés sur la porte par où devait entrer le roi ; elle attendit... Un mouvement extraordinaire, qui vint du dehors, fit tressaillir Mary. S'avançant vivement vers une fenêtre, elle en écarta les lourds rideaux de soie, garnis de franges d'or, et vit don Philippe à cheval qui traversait la cour, avec une suite bril-

lante. Sa tenue belle et hautaine, la souplesse et la légèreté de ses mouvements remettent bientôt Mary sous le joug. En passant devant la fenêtre de la reine, don Philippe leva son chapeau. Tous les courtisans firent comme le roi. Aucun d'ailleurs n'y mit plus de grâce. Avait-il deviné derrière cette fenêtre, la femme éprise et désolée? Bientôt les portes furent successivement ouvertes, le nom du roi résonna dans une salle où attendaient, avec la patience particulière aux hommes de cour, quelques seigneurs des deux nations. Don Philippe la traversa lentement. Il ne répondit aux hommages des lords que par de froides inclinations; il eut pour les Espagnols une dignité courtoise. Le nom du roi fut répété par l'huissier qui venait d'ouvrir la porte de la pièce où était la reine; et don Philippe, accompagné de

don Hernando de Tolède, et de don Luis Henriquez, s'avança vers cette princesse. Mary se leva tout émue, et fit quelques pas au-devant de lui.

— Comment vous trouvez-vous? demanda le prince en la reconduisant au fauteuil qu'elle avait quitté.

— Je désirerais être seule avec Votre Majesté, lui dit-elle d'une voix émue et presque inintelligible.

Le roi fit un signe aux deux grands qui s'éloignèrent en fermant la porte après eux. Seule avec don Philippe, Mary n'eut plus que l'épouvante de ce qu'elle allait lui dire. Et lui, il se sentait fort embarrassé de ce tête-à-tête silencieux, d'où sortirait peut-être une scène de jalousie et de larmes.

— Je vous ai demandé, madame, comment vous vous trouvez, prononça don Philippe en

s'asseyant. Cette question, je vous la fais encore.

— Merci, dit la reine, pour cet aimable intérêt. Gardez-le moi, Philippe, je ne survivrais pas à votre indifférence. Les premiers mots avaient été dits bas, les derniers le furent avec une chaleur suppliante.

— Pourquoi cette crainte? demanda le roi. Mais, comme s'il eût appréhendé quelque explosion de tendresse, il se hâta de prévenir la réponse de la reine : — Une jeune fille n'aurait pas une timidité plus charmante que la vôtre. Que faisiez-vous, madame, quand je suis arrivé? Je ne vois pas ouverts ces livres où votre piété va toujours se ranimant. Saint Thomas, saint Bernard et saint Jérôme, dont le génie vous est si cher et que vous tenez de votre auguste mère, ne vous tentent pas aujourd'hui? Je ne vois pas autour de

de vous non plus ces femmes si doucement occupées de notre enfant. Avez-vous fini la broderie que vous aviez commencée avec tant d'amour? Puis les meubles sont vides de ces charmants objets. Tout homme et tout roi que je suis, j'aimais ici à trouver les petits vêtements de mon fils : c'était lui que je sentais vivre, que je voyais. Ne vous semble-t-il pas que cette pièce, malgré sa magnificence, est bien nue et bien froide? Mary gardait le silence. Il lui prit la main : — N'aimez-vous déjà plus votre fils?

— Mon fils! répéta-t-elle d'une voix étrange. Mon fils! ah!

— Parlez-moi de lui, Mary, je le préférerai à don Carlos.

— Mais le fils dont vous voulez que je vous parle n'existe pas.

— Nous ne l'attendrons pas longtemps.

— Qui sait si nous ne l'attendrons pas toujours?

— Votre langage me surprend? Est-ce ma longue absence que vous voulez punir? Je ne puis pas vivre constamment auprès de vous, madame. Les intérêts politiques et les intérêts de mon ame prennent beaucoup de ma vie. Ce matin encore, j'ai entendu à genoux et un cierge à la main la messe d'indulgences de deux cent soixante-dix jours, accordée par le vénérable pape Clément... C'est mon troisième jour, je n'en ai plus que deux. Grâce admirable! ajouta le roi, obtenir tant au prix de si peu! Vous ne saviez pas, madame, que je suivais cette dévotion?

— Je le savais, monseigneur.

— Ecoutez une chose qui vous charmera. Un prédicateur éloquent vient de prophétiser les qualités de notre fils. Mon ravissement

était grand ; j'ai retenu ses moindres paroles, et je vais vous les dire avec une scrupuleuse fidélité.

— Non, non, s'écria la reine.

Philippe la regarda.

— Que se passe-t-il en vous, madame? Votre trouble n'est pas naturel. Vous pleurez... Si vous étiez une femme ordinaire, j'attribuerais cette disposition à votre grossesse ; mais Mary Tudor a de la force, et je m'étonne à bon droit de ne pas lui en trouver à cette heure.

— M'aimez-vous, Philippe?

— Ce doute m'offense, madame.

— Hélas! votre ton n'est guère propre à rassurer un cœur prêt à s'alarmer! Aimez-vous Mary Tudor pour elle-même? Lui garderiez-vous fidélité dans le cas où elle ne serait.., ni reine... ni mère?...

— Cette question est une folie, madame.

— Non; il y a du sens dans ce que je vous demande.

— C'est tout au moins quelque chose d'inutile.

— N'y répondrez-vous pas?

— Je n'en vois pas la nécessité. Pourquoi supposer ce qui ne peut pas être?

— Ayez au moins un air plus doux; je suis si malheureuse.

— Tant que vous ne vous expliquerez qu'avec cette obscurité, madame, je pourrai bien montrer quelque ennui et même quelque mécontentement.

— Ne voyez-vous pas qu'il m'en coûte pour parler?

— Ce que vous avez à me dire ne saurait être honteux.

— Il y a des choses qui mettent la honte

au cœur sans pour cela qu'on soit coupable.

Don Philippe n'encouragea pas la reine d'un mot affectueux et qui pût la rassurer. Quand il vit qu'elle se taisait, il lui dit :

— J'ai attendu patiemment jusqu'à cet instant, madame, trop patiemment peut-être, qu'il vous plût de dissiper le mystère dont vous enveloppez vos paroles. Vous ne le voulez pas, je me retire. Une autre fois vous serez mieux disposée.

— Non, non, restez et entendez-moi. Je ne veux plus du supplice que je souffre; il excède mes forces, et il ne change rien à ce qui est. Asseyez-vous encore, et faites-vous bon, Philippe! En vérité, je suis bien faible, mais c'est qu'il y aura pour vous de la surprise et de l'affliction. Dieu veuille que vous m'épargniez votre colère! Adoucissez votre visage, ne me regardez pas ainsi. Toute ma

résolution s'en va. Je pleure, cela est d'une femme faible ; mais cet aveu est si pénible à faire. Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir peur de ce que vous alliez dire, d'en redouter l'effet ?

— Dites la chose simplement, madame.

— Oh ! vous hésiteriez autant que moi. Philippe, j'ai besoin de toute votre tendresse.

— Mais parlez donc, madame, au lieu de vous enquérir de mes sentiments. Que penseraient vos sujets, s'il vous voyaient si fort au-dessous de vous-même? Reconnaîtraient-ils dans cette femme timide, irrésolue, la fière, la courageuse Mary Tudor?

— Le blâme du monde m'importerait peu, c'est du vôtre que je m'inquiète. Philippe, trouvez donc dans votre ame un mot d'affection, je ne tremblerai plus.

— A vous parler sans détour, madame, je n'y trouverai que fatigue.

— Vous êtes dans votre droit, c'est moi qui ai tort, moi qui suis une insensée de ne pas me soumettre. L'épreuve est rude. De nouveau le regard de Mary implora un regard de bonté; elle ne trouva plus sur la figure de don Philippe que de la sécheresse et de l'ennui. Alors elle appela à son aide la fermeté qui vient des grands désespoirs. Une amère expression sur les lèvres, elle dit à don Philippe : — Monseigneur, cet enfant dont aujourd'hui encore on célébrait les mérites devant une foule religieusement recueillie, cet enfant espéré par toute l'Angleterre, par vous, par moi, cet enfant ne naîtra pas. Don Philippe la regardait; il ne comprenait pas. — Mes paroles n'ont pas de sens pour vous, reprit-elle avec une sombre douleur; pour-

tant elles disent bien clairement ce que je veux dire. Oui, cet enfant ne naîtra pas.

— Est-il mort dans votre sein?

— Il n'y a jamais existé, répondit la reine en baissant son visage humilié et pâle.

— Vous m'avez donc trompé! s'écria-t-il d'un air si terrible que la reine tendit les mains vers lui. Don Philippe lui saisit le bras : — M'avez-vous trompé?

— Je me suis trompée moi-même.

— Allons donc, madame !

— Hélas ! dit-elle, cette femme qui avait rêvé les joies saintes de mère n'est qu'une femme malade. Les médecins l'ont prononcé, et le temps et mon état réel le disent mieux encore que la science. Le roi se taisait. — Parlez-moi! s'écria-t-elle en tendant les bras vers lui; votre silence me désole. J'ai tant dévoré d'amertumes depuis deux jours, que

je mérite bien votre compassion. Parlez-moi, dites-moi de dures, d'offensantes paroles, si vous le voulez, mais que je vous entende ?

— Que vous dire, madame? Plus nous avons été pompeux dans nos espérances, plus on sera implacable pour nous. Entendez-vous ce long rire des peuples et des rois? C'est de nous qu'on rit, madame. Et se dire que la volonté n'y peut rien! Il se croisa les bras, et la regardant en face : — J'aimerais mieux avoir perdu dix batailles, ce ne serait pas au moins un malheur ridicule. Que de bruit vous avez fait pour un enfant! Mais il en naît tous les jours. Henri II et Catherine de Médicis ne nous épargneront pas leurs moqueries. Les officiers de votre maison, vos femmes elles-mêmes...

— Qui oserait? interrompit la reine.

— Qui oserait! La question est naïve. Vous

êtes donc bien jeune, madame, que vous vous croyez au-dessus de l'insulte? Toute puissante que vous êtes, vous ne voyez et n'entendez pas au-delà des murs qui vous renferment. Mon père a bien des torts. J'ai voulu entrer dans sa politique, je n'ai pas vu qu'il se trompait. Ce génie si vaste s'éteint ; des besoins de solitude troublent son esprit et nuisent à la grandeur et à l'audace de ses vues. Il n'est plus qu'un souverain timide, qui s'attriste d'un avenir où il sent bien ne pouvoir placer aucune autre gloire. Ses destinées vieillies attendent des destinées nouvelles. Le cloître l'appelle. Oh! que sa volonté m'a été défavorable! J'aurais dû avoir la sagesse qui s'était retirée de lui.

— Et c'est à son désir que vous avez cédé en épousant la reine d'Angleterre! Que me reproche Votre Grâce? Depuis que je suis

liée à vous, ai-je goûté une satisfaction qui ne vous ait pas eu pour objet? N'avez-vous pas trouvé en moi la docilité que saint Paul recommande à la femme chrétienne?

— De la docilité, madame; moi, je nie votre docilité.

— Peut-être niez-vous aussi mes tendresses?

— S'il faut vous l'avouer, vos tendresses donnent plus de déplaisir que de contentement.

— En quoi? demanda la reine avec hauteur.

— En tout, madame. Ne me forcez pas à explication, elle serait amère.

— Je supplie Votre Grâce de me la donner.

— Eh Dieu! je ne parle pas à une femme que vous ne vous abandonniez à de sourds

emportements. Si je m'éloigne du palais sans vous, je puis bien dire que vous comptez les minutes, et qu'à mon retour, je vous trouverai folle d'inquiétudes ou de douleurs. A défaut de votre bouche, vos yeux me questionnent; ils cherchent à scruter ma pensée, ils ont de muettes colères. Il y a quelques jours que j'adressai quelques paroles gracieuses à lady Elisabeth, vous en souffrîtes au point de vous donner en spectacle par votre humeur. Une de vos filles d'honneur, Jane Dormer, je crois, sortit en pleurant.

— Lady Elisabeth! ne me parlez jamais de cette bâtarde! dit la reine d'un ton violent. Elle reprit avec douceur: — La religion a fait de vous mon bien le plus cher. Ne dois-je pas le surveiller avec une jalouse sollicitude? Ne serais-je pas coupable devant Dieu, si par un

excès de confiance en moi-même, je m'exposais à le perdre.

— Oh ! vous ne le perdrez pas ! Peut-être serais-je fondé à vous dire qu'il vient un âge où la passion emprunte de son excès un caractère désagréable. Quand une femme entre dans sa dernière jeunesse, elle doit faire sa loi d'une retenue sévère, c'est sa beauté.

— Il est peu généreux à vous, don Philippe, de me donner cet enseignement. Comme je me plaisais à me tromper ! Vos ennuis si visibles auprès de moi, je les attribuais à ce mal affectueux qu'on appelle le mal du pays. Je vous voyais toujours impatient ou préoccupé quand nous étions seuls; vous faisiez tout pour m'avertir que ma présence vous était importune, et moi je m'obstinais à me croire aimée.

— J'ai pour vous de hauts respects, madame.

— Laissez là les respects, que font-ils à l'amour? Philippe, ne sauriez-vous reprendre quelquefois encore l'air heureux du passé? Vous étiez si bien alors!... Il a plu à Dieu, Monseigneur, de me faire connaître avant vous les jours courts et mauvais de cette vie, mais mon ame est aussi pure que la vôtre. L'union des ames, vous le savez, a d'ineffables ravissements, le temps n'y peut rien. C'est l'ame qui donne à l'être sa valeur réelle. Chaque jour le corps perd de sa beauté; l'ame, au contraire, si elle ne cède pas aux entraînements de la chair, revêt chaque jour des beautés inattendues. La simplicité, l'amour, la force l'accompagnent dans la gloire du Seigneur. L'ame est la *source vive* dont parle saint Jean. Là se renouvelle éternellement la vie; là, il y a des douceurs qui restent un mystère entre ceux qui les ont goûtées. Oh!

n'estimez pas trop ce corps tellement pervers, tellement épris du mal, qu'il est constamment aux prises avec l'ame, son hôte divin. C'est bien la peine de soigner ses penchants, d'avoir pour lui de folles complaisances, il changera au grand jour du dernier jugement. Pourquoi donc, ô mon amour! at'acherions-nous un prix si haut à ces quelques minutes de plus ou de moins que ce corps aura passées sur la terre. Compteront-elles, je vous le demande, dans l'éternité?

— La terre a comme le ciel ses enchantements, madame; et ce corps que vous voulez rabaisser au niveau des choses les plus viles, est aussi bien que l'ame un don de Dieu : il y aurait de l'ingratitude à se montrer son ennemi. Vous-même ne lui êtes pas trop contraire, vous aimez à le parer. Cela dit, le roi promena sur Mary un regard quel-

que peu ironique. — Cette robe éclatante, ces dentelles, tout ce luxe de pierreries, n'expriment guère, ce me semble, les mépris du corps. Avec vos idées, vous auriez pu vous en tenir aux vêtements unis et de couleur sombre.

— Est-ce bien un catholique qui conseille à une catholique d'imiter l'hérésie? Edouard VI avait proscrit ces vêtements unis et de couleur sombre ; j'ai dû, en haine des prétendus réformateurs, suivre une voie opposée, et, malgré mes répugnances, me montrer splendide. Que ne pouvais-je orner mon ame aussi facilement!... Mais, dites-moi, s'il est bien de me traiter avec cette dureté ? Que je vous ressemble peu! Un désir de vous à prévoir me donne des félicités si grandes que mon cœur y succombe. Je ne sais rien de doux, de fier et d'enivrant comme une volonté de don Phi-

lippe. Je crois sa volonté suffisante pour justifier tous les excès, pour défendre même l'inquiétude et le doute. Si j'y refléchissais bien, je m'effraierais de l'empire illimité que vous avez sur moi. Depuis que je vous aime, Dieu vit moins dans mon cœur.

— Le comte de Surrey et le comte de Devonshire ont-ils entendu, madame, un semblable langage?

— Ce souvenir est discourtois, monseigneur, dit la reine en levant sur don Philippe des yeux offensés. Je ne m'attendais guère à voir figurer le comte de Surrey et le comte de Devonshire dans une explication où je n'apporte qu'une grande simplicité.

— Vous les avez aimés, madame.

— Quand je les aurais aimés, monseigneur, nul ne serait fondé à m'en blâmer. J'étais libre de ma personne, et le mérite de

l'un des deux aurait pu justifier de plus augustes préférences.

— Je suis venu après deux autres, cela est flatteur.

— L'homme qui peut être aimé après le comte de Surrey ne doit pas se plaindre de son lot. On ne vous a pas dit toutes les grandes qualités de cette victime de Henri VIII; on ne vous a pas dit que de tous les seigneurs qui brillaient à la cour d'Angleterre, il était le plus noble, le plus beau, le plus accompli et le plus admiré. Sa mort, je ne crains pas de le dire, fut la honte de mon père.

— Le comte de Devonshire, madame, a gardé une place moins belle dans votre souvenir?

— Devonshire fut un ingrat. La duchesse d'Exeter gémit sur les fautes de son fils, sans oser les justifier. Mais que signifient ces ques-

tions? Pouvez-vous être jaloux des morts? Ils dorment dans la poussière, ils ne s'éveilleront plus ici-bas.

Un sourire railleur passa sur les lèvres du roi.

— Jaloux, vous avez d'étranges idées. Mary allait répondre. — Ne vous laissez pas emporter à des sentiments indiscrets. J'ai peu le cœur à l'amour. Cette nouvelle que vous m'avez apprise m'obsède. Vous l'oubliez bientôt, madame, vous êtes heureuse de passer si vite de l'excès de l'inquiétude à l'excès de la confiance.

— Vous ne m'épargnez rien aujourd'hui.

— Voudriez-vous que je vous trompasse? Je manquerais de loyauté et vous prisez cette vertu. Il s'arrêta subitement. Entendez les cloches... elles sonnent pour notre fils. Convenez, madame, que la situation est unique

— Affreuse. Je deviendrais folle si elle se prolongeait. Oh ! plus de ces joies, elles me bravent, elles m'insultent : il faut que la vérité soit connue. J'ai hâte de me débarrasser de toutes ces félicitations, de tous ces bruits de fête, de tous ces mensonges!

— Ayez un peu de patience, madame ; la patience est une des nécessités de notre malheur.

— A quoi bon les délais, je veux que mon peuple sache tout.

— Et moi je veux le silence encore.

— Oserai-je vous demander vos raisons ?

— Eh! madame, êtes-vous donc si empressée de courir au-devant de l'injure? Ses visages moqueurs sont-ils pour vous une si douce chose, que vous soyez impatiente de les voir? Détestable pays, dit-il en se levant. Madame, vous pensez bien que je ne resterai

pas longtemps en Angleterre. Excepté vous, j'y trouve tout mauvais.

— Vous y avez des sujets fidèles.

— A Wyat, n'est-il pas vrai, madame?.. Ici, je ne suis rien, je ne puis rien être. Votre peuple raisonne comme s'il en avait le droit. Vous avez un parlement qui veut quand il lui plaît, qui tient vos têtes de rois courbées sous son insolence; il me convient de porter la mienne libre et haute. J'aime à dire moi et non pas nous. Que suis-je ici en réalité? Le premier sujet de votre grâce.

— Vous êtes roi, Philippe.

—J'en ai le titre, où en est la puissance? Le fils de Charles-Quint peut prétendre à des destinées moins bornées, il les trouvera ailleurs.

— Vous voulez me quitter!

— Qu'ai-je à faire ici? si ce n'est à y traîner des jours honteux.

— Un peu de patience, vous dirai-je à mon tour; les choses peuvent être changées, et on les changera. Je ne suis pas jalouse d'une puissance qui vous blesse. Dieu m'est témoin, Philippe, que je l'abdiquerais à l'instant même, pour vous en revêtir si ma volonté suffisait à cet acte. Vous voir le premier dans l'état et subir avec tous votre noble autorité, c'est mon ambition la plus belle. Comme vous j'ai l'aversion de ce pouvoir rival qui s'élève à côté du nôtre. Comme vous je sais que les rois ont sur la terre des droits imprescriptibles, puisqu'ils les tiennent de Dieu, dont ils sont les élus; droits, méconnus souvent, il est vrai, mais que la conscience et l'honneur nous font un devoir de défendre. Philippe, nous pouvons dissoudre ce dernier parlement.

— Un autre sera-t-il plus docile? On ne

change pas en un jour ce qui est l'œuvre des siècles. Votre désir ne peut rien à ce qui est. Voyez si l'avarice de tous ces grands n'a pas été plus grande que l'équité et l'obéissance. Ont-ils rendu à l'Eglise les biens dont Henry VIII l'avait odieusement dépouillée? Vous leur avez dit : Je veux que vous soyez catholiques, je veux que vous reconnaissiez la suprématie du Pape; ils l'ont voulu. Mais ils ont protesté contre cette volonté, quand vous leur avez dit : l'Eglise est pauvre, et c'est vous qui retenez ses biens que je vous demande en son nom. Madame, il n'y a pas de grandeur royale possible où existe un Parlement. Il faut pour gouverner soi-même faire tomber des têtes ou descendre à la corruption, ce n'est pas ainsi que je comprends la royauté. Je veux de la part des hommes une soumission sincère et non pas de l'avilissement.

Quand les d'Aguilar, les Ebole, les Médina-Céli, les Alva se mettent à genoux devant moi, ils le font avec le respect au cœur.

— Le temps et l'exemple corrigeront cette nation.

— Non, madame, elle se croira grande quand elle ne sera que folle et entêtée; elle appellera énergie de stupides résistances. Je la connais bien.

— Qu'elle oublie votre origine étrangère, vous la trouverez disposée à concourir avec vous à tout ce qui sera louable. Ses révoltes s'expliquent par ses défiances. On peut être aussi fier de régner sur l'Angleterre que sur l'Espagne et l'Allemagne. Moi, sa reine, je ne me consolerais pas de la laisser moins glorieuse que je ne l'ai reçue de mon aïeul et de mon père.

— Si les Français vous enlevaient Calais

pendant que vous me tourmentez de votre déraison.

Mary devint pâle.

— Ne supposez pas un tel affront, car j'aurais bien de la peine à y survivre (1).

— Vous prenez trop au sérieux une parole inconsidérée. Quoi qu'il en soit des sentiments futurs de l'Angleterre pour moi, je me lasse de n'y vivre que pour d'insignifiants plaisirs Chasser, faire des armes, se promener sur l'eau, cela ne peut remplir une existence.

— Philippe! dit la reine.

---

(1) Calais, enlevé à la France depuis plus de deux cents ans, fut repris en janvier 1558, sous le règne de Henri II, par le duc de Guise. Mary, sur son lit de mort, dit cette parole de grande désolation : « Si l'on ouvrait mon cœur, on y « trouverait le mot *Calais* profondément gravé. »

Il fit un geste d'impatience.

— Mon Dieu, madame, épargnez-moi vos douleurs et vos reproches.

— Ne soyez pas dur, Philippe!

— Et vous dites que vous m'aimez! proféra-t-il en la regardant d'un air ironique. Etrange prétention! Dites que vous me sacrifiez à vos vanités de cœur, et vous direz vrai. Il ferait beau entendre répéter : don Philippe passe sa vie aux pieds de Mary Tudor; elle lui a ôté toutes ses vertus d'homme; il n'a qu'un bonheur, celui de la voir, celui de l'entendre, celui de l'approuver en tout ; voilà ce que vous voudriez. Oh! madame, j'ai un rôle moins humble à jouer, et je n'accepterais l'avilissement de qui que ce fût au monde. Vous avez cru que votre alliance devait me tenir lieu de toutes les grandeurs; qu'il suffirait à l'ambition la plus haute de trôner à

côté de vous et d crier merci aux injures de votre Parlement ; je sens en moi de plus nobles appels.

— Du moins, dit la reine en tombant sanglotante à ses genoux, ne me quittez pas encore ; laissez-moi le temps de me favoriser avec ce cruel éloignement !

— Je vous promets, répondit le roi en la relevant avec douceur, de faire pour vous tout ce que mes obligations d'homme, de roi et de chrétien, me laisseront libre de faire. Il m'en coûte, Mary, de vous affliger.

— Si cela était, qu'il vous serait facile...

— Toujours vous ! interrompit amèrement don Philippe. Sachez donc bien que je me mépriserais moi-même si je pouvais accepter la vie de lâchetés que vous osez rêver pour

moi. Mais, ajouta-t-il en se frappant le front, je ne sais pourquoi vous m'entraînez toujours loin de ce grand ennui qui pèse sur nous. J'en ai des sueurs de colère quand je m'en pénètre bien. Dieu a-t-il donc maudit notre union? La femme du vagabond, la femme du mendiant, la créature même que l'Eglise repousse et dont tout chrétien détourne avec horreur son visage, l'hérétique enfin, a des enfants et vous n'avez pas pu en avoir! Vous voilà, vous, fille et femme de roi, fatalement frappée de stérilité! Quel grand châtiment subissez-vous, Mary Tudor? car, ne vous y trompez pas, il y a là plus qu'une misère ordinaire, il y a l'expiation.

— Je n'ai pas failli à ma foi, dit Mary qui avait écouté Philippe dans une humble et douloureuse attention. Ma mère avait de-

mandé cinq cents messes pour son ame (1), j'ai pieusement veillé à ce que les cinq cents messes fussent dites. Seule de tous les grands, j'ai résisté aux prières, aux menaces d'Edouard VI, j'ai bravé sa colère. Toutes les églises du Seigneur étaient fermées ou profanées par des rites infâmes, la nation entière obéissait à l'hérésie de mon frère ; moi je confessai tout haut ma religion ; ma chapelle resta ouverte, et la messe y fut célébrée comme aux jours des splendeurs catholiques. Mes deux chapelains se virent arrachés à leur ministère, je n'en restai pas moins ferme. Plutôt que de refouler dans mon cœur la foi de mes pères, cette foi révélée par Dieu, j'aurais bravé tous les genres de mort. Oh! l'ar-

(1) Burnet. *Histoire de la Réformation.*

deur était puissante en moi! Je suis pure de toute souillure religieuse. Mes yeux n'ont jamais lu, mes mains n'ont jamais touché un livre hérétique. Le venin de la doctrine du blasphème n'a jamais infecté ni mon oreille, ni mon cœur (1).

— C'est bien, madame; mais cela ne nous sauvera pas des rires du monde. Que faire? dit Philippe en marchant vivement. Faut-il que nos cœurs de rois connaissent une autre crainte que celle de Dieu?

Un long silence s'établit entre ces deux êtres.

---

(1) Dans un entretien avec Ridley, évêque de l'église réformée, Mary lui dit : « Quant à vos nouveaux livres, « grâces en soient rendues à Dieu, je ne les ai jamais lus, « et je ne les lirai ni à présent ni jamais. »

Foxe. Actes et monuments.

— Souffrez que je vous quitte, dit le roi. Cette ouverture m'a horriblement fatigué; j'ai besoin de m'en distraire, pour y revenir avec un esprit moins troublé.

— Pressentant bien, dit la reine, que cet entretien me laisserait dans l'affliction, j'ai engagé don Clément à venir dîner au palais; il m'aidera ensuite de sa charité spirituelle. Don Clément a des mérites de piété et de savoir qui doivent le placer haut dans l'estime de ses rois. Il a d'ailleurs souffert pour la religion. Ne voudrez-vous pas l'attendre, monseigneur?

— Je l'estime, dit le roi, et j'aimerais à lui confier notre embarras.

— Il ne peut tarder. Venez à cette fenêtre; le jardin est bien beau. Don Philippe se laissa doucement entraîner par la reine; et la vue des cerisiers tout rouges de fruits, et le par-

fum des pommiers et des pêchers en fleurs qui ondoyait avec le vent doux et chaud d'une admirable journée d'été, et les chants babillards et joyeux des petits oiseaux du ciel, toute cette nature heureuse, pénétra l'ame de l'époux humilié. Un moment il fut tendre. Don Clément ne tarda pas, comme l'avait dit la reine. Sa robe blanche et son manteau noir le faisaient reconnaître pour un religieux de l'ordre de saint Dominique.

Il entra le front baissé. Le roi et la reine se levèrent aussitôt pour le recevoir. La reine lui avança elle-même un fauteuil.

— Votre Grâce doit être satisfaite, dit-il à Mary; toutes les pompes de la religion exaltent vos félicités de mère.

Mary soupira.

— Mon père, dit Philippe, la reine vient de me faire une cruelle révélation; nos joies

ont eu le destin de la fleur qui meurt avant de donner son fruit.

Le religieux chercha l'explication de ces paroles dans les yeux de la reine; il les vit pleins de larmes. Don Philippe se hâta de lui faire l'étrange confidence.

— C'est une chose inouie, proféra le dominicain.

— Je l'ai pensé comme vous, mon père. La reine et moi avons-nous mérité cette épreuve? Voilà ce que j'ose vous demander.

— Oui, la reine l'a méritée, prononça le religieux avec une autorité solennelle; et vous aussi, don Philippe, vous l'avez méritée. N'est-ce pas votre confesseur, Alfonso de Castro, qui a prêché devant la cour une tolérance coupable envers les hérétiques, qui a osé blâmer les rigueurs si justement exercées contre eux. Il n'y a pas cinq mois que vous

avez donné ce scandale à la chrétienté (1). Et vous, madame, dit-il à la reine, vos torts sont-ils moins grands? Qu'avez-vous fait pour la glorification de la foi? Des hommes d'iniquité l'ont reniée, vous avez épargné ces hommes; votre déférence aux désirs d'un époux a encouragé leur sacrilége audace. Ridley, Latimer et Crammer, ces prêtres apostats, ces lâches détracteurs de l'Eglise universelle, ont encore une langue pour blasphémer. La reine d'Angleterre pouvait d'un mot faire cesser ce scandale, elle n'a pas dit ce mot. Lady Gray n'avait offensé que vous, et lady Gray a péri. Etes-vous libre d'exercer la clémence envers les violateurs de la religion, vous qui l'avez fait taire envers les violateurs

(1) Ce fut le 10 février 1555

de votre puissance d'un jour? Ne cherchez pas, madame, une autre cause que votre indifférence au malheur qui vous frappe.

— Vous m'éclairez, mon père, dit la reine. Toute occupée de mes satisfactions privées, j'ai négligé le service de mon Dieu ; il m'en punit sévèrement. Crammer, Latimer et Ridley vont expier par leur mort la honte de leur vie.

— Que Ridley et Latimer soient les premiers à subir le grand jugement de Dieu, dit le dominicain.

— Pourquoi réserver Crammer? s'écria la reine.

— Madame, l'ame de Thomas Crammer est troublée ; il a varié tant de fois pour l'erreur, qu'il pourra bien enfin varier pour la vérité.

— La reine et moi, dit don Philippe, nous avions résolu sa mort.

— Je ne demande pas sa vie à vos Majestés; mais ne sentez-vous pas de quel prix serait la rétractation de Thomas Crammer? Le martyre supporté par les hérétiques laisse le peuple indécis entre ce qu'il croit et ce qu'il doit croire. Tout est confusion pour les esprits qui ne sont pas suffisamment éclairés de la lumière divine; ils prennent l'entêtement ou l'habitude pour la foi.

— Thomas Crammer, dit le roi, osera-t-il bien revenir ouvertement aux sacrées doctrines?

— Oui, répondit le religieux, le supplice de Ridley et de Latimer ôtera au superbe les dernières forces que lui prête l'orgueil : c'est une conviction.

— Qu'il soit donc fait comme vous le con-

seillez, mon père, dit le roi. Je mets à vos pieds tout ce que Dieu m'a accordé de sagesse, car vous, prêtre de Jésus-Christ, savez mieux que moi, pécheur, ce qui peut assurer le triomphe de son Eglise.

CHAPITRE IX.

Respirant à peine, le cœur ivre d'attendrissement et d'impatience, Walter fixait les côtes d'Angleterre. Le vaisseau allait trop lentement. Quand il put distinguer la terre sacrée, son émotion s'accrut à un tel excès, qu'il se couvrit le visage de son manteau et laissa tomber des pleurs.

Un mouvement extraordinaire se fit autour de lui : c'est qu'on était dans le port. Les soins de la vie commune vinrent tout aussitôt se jeter à travers les visions du jeune homme. On allait, on venait, on se heurtait dans tous les sens avec force paroles impatientes et serrées. Chacun s'occupait à rassembler les êtres et les choses qui lui appartenaient. La mère prenait un enfant de chaque main; et, s'il y en avait un troisième, son doux regard le protégeait. Elle faisait à chacun des recommandations que l'étourderie de l'âge devait démentir. Un oisif sifflait ses chiens et grondait ses valets, tout absorbés par la recherche de mille inutilités dont il lui avait plu d'embarrasser leur mémoire. Le marchand s'inquiétait pour ses caisses. Et ce conflit d'intérêts faisait croiser dans l'air des cris, des plaintes, des ordres aussi variés

de sens que de forme. Walter sortit un des premiers. Son bagage l'embarrassait peu : une valise et son cheval. Dans cette foule empressée au-devant des voyageurs, pas un visage aimé ou seulement connu ne s'offrit à lui. Des démonstrations de plaisir accueillaient à mesure ses compagnons, aucune n'était pour lui. Nulle créature humaine ne l'attendait pour l'emmener dans sa maison, pour manger avec lui le pain de l'hospitalité et écouter ses récits. Il passa muet, inconnu et seul à travers ces flots d'êtres bruyants. Il était seul, mais satisfait d'être seul. Quelles voix humaines auraient eu la douceur de celles qu'il entendait au-dedans de lui.

— Mon pays! dit-il enfin. Et il s'avança lentement sur la grève, promenant de tous côtés ses regards ravis. Ma vieille Angleterre,

tu es toujours belle aux yeux de tes enfants. J'ai passé loin de toi des années, mais je te rapporte toute la jeunesse de mes premières affections. J'ai vu les jours éblouissants et la terre embaumée du midi, j'ai entendu les chants voluptueux de ces peuples qui veulent faire de la vie une fête perpétuelle; combien je te préfère avec tes brouillards, ton sol difficile, ta langue muette et rude et le sérieux de tes amours! Ma noble Angleterre, que je t'aime!

Les cloches sonnèrent l'angélus du soir. Il rencontra des moines de toutes couleurs. Les frères quêteurs des ordres mendiants retournaient aux couvents avec leurs ânes chargés de blé, de noix, de fruits. Cette vue le contrista; il baissa la tête et il ne retint pas un

soupir. L'Angleterre qu'il revoyait n'était pas l'Angleterre de sa jeunesse.

Ce fut le lendemain qu'il arriva à Londres, ville alors silencieuse et immobile, comparée à ce que l'a faite de nos temps sa prodigieuse industrie. Londres possédait l'homme qui pouvait lui faire ouvrir les portes de la prison d'Oxford ; c'était le cardinal Réginald de la Pôle, nommé légat auprès du roi et de la reine d'Angleterre par le pape.... et le dernier descendant de la vieille race royale des Plantagenet. Sa mère, la comtesse de Salisbury, juridiquement assassinée sur l'échafaud par les ordres de Henri VIII, avait eu l'amitié de Catherine d'Aragon et de la princesse Mary. Le cardinal, à son tour, était personnellement considéré de la reine, qui avait pensé un moment à lui donner sa main et à

le faire roi. Il eût d'ailleurs été difficile de refuser au caractère conciliant et élevé du légat une large part d'affection et d'estime. Walter l'avait connu au concile de Trente, et il en avait eu de telles marques d'intérêt, qu'il espérait bien le trouver favorable à sa demande.

Après une nuit et les premières heures du matin dévorées impatiemment, il se rendit au palais de Lambeth où logeait le cardinal, et qui avait été le palais de Thomas Cranmer. Ce ne fut pas sans une vive contrariété qu'il apprit que le cardinal était absent, et qu'il ne reviendrait que le lendemain. Mais le lendemain fut aussi malheureux que la veille, le cardinal n'était pas de retour, et le jour suivant il se trouvait trop fatigué pour recevoir personne. Dans la matinée du quatrième jour, le cardinal se trouva malade. La sim-

plicité des vêtements de Walter eût suffi d'ailleurs pour lui rendre difficile l'accès du légat ; et ce dernier n'eût-il pas eu d'indisposition, l'huissier aurait bien pu dire au jeune homme : Mylord cardinal ne reçoit pas ; ou bien : Mylord cardinal est sorti. Ce qui aurait signifié : Votre figure ne me convient pas ; vous êtes de trop mince condition pour que je me dérange. D'après la demande de l'étranger, l'huissier mit à sa disposition une plume et du papier. Walter écrivit au cardinal quelques lignes respectueuses, dans lesquelles il lui exprimait sa tristesse de le savoir malade et le besoin qu'il avait de lui demander une grâce bien pressante et bien chère. Sa lettre scellée, il la remit à l'huissier, qui la reçut avec une négligence bien faite pour donner de l'inquiétude. Mais Walter était si fort préoccupé de son chagrin, qu'il

ne vit rien de cette mauvaise disposition.

Voulant être à portée de s'informer du cardinal tous les jours, il s'établit à Londres, dans la maison de deux vieilles sœurs retirées d'un petit commerce de mercerie et de toiles, et où il était sûr de trouver une solitude, une discrétion pour le dehors, et une tranquillité qu'il aurait vainement cherchées dans une auberge ouverte à tous les voyageurs. C'était la troisième fois qu'il logeait chez elles. Incapable d'application, il passa le temps à errer dans la ville. Son impatience allait s'augmentant de l'inutilité de cette vie de quatre jours. Combien durerait-elle encore? Marcher, sans que rien l'appelât plutôt dans un lieu que dans un autre, sans que rien le pressât; n'avoir pas même la fantaisie pour loi; laisser au hasard et à l'ennui le soin de lui choisir son chemin, c'était triste. Et tout

près, à quelques lieues seulement, un ami qui l'appelait peut-être; et là-bas, là-bas, sur les montagnes, la jeune fille, dont la pensée remplissait son cœur et lui donnait de pieux enivrements.

De retour dans sa petite chambre et assis devant sa fenêtre, il ressaisit les bonheurs du passé. Arabella, avec sa fraîcheur et sa grâce de quinze ans, lui faisait un petit signe d'amitié et passait devant lui pour courir sur la bruyère. Un jour il l'avait vue, tenant un enfant sur ses genoux; elle trouvait pour ce petit être une langue caressante et naïve; tout ce qu'elle lui disait abondait en amour. — Vous seriez une charmante mère, prononça-t-il doucement ému. — Croyez-vous? dit-elle en inclinant son beau visage sur l'enfant et en cachant sous un sourire son aimable embarras. Le dernier adieu de la jeune amante

fut doux et triste. Walter sentit la main chérie trembler dans la sienne, quand au moment de partir, il saisit cette main pour la serrer sur son cœur, et une larme tomba sur sa joue. Qu'il eût voulu la garder à jamais! que souvent, dans ses extases rêveuses, il en chercha la trace humide et chère! La pensée lui en restait seule. Depuis il avait reçu, mais de loin en loin, quelques pages écrites dans un sens affectueux et chaste, et toujours sanctionnées par le regard de la mère : de la confiance, des détails familiers sur l'emploi des jours, des questions dont le sérieux tempérait la tendresse : voilà ses lettres. Un voyage de la mère et de la fille avait interrompu ces précieuses nouvelles.

Oh! mille scènes de ces temps surgirent de sa mémoire.

Pendant deux jours, il attendit une ré-

ponse du cardinal : la réponse ne vint pas. Il retourna au palais Lambeth sans succès, car mylord cardinal était toujours malade, non pas sérieusement, mais assez pour ne pouvoir recevoir. Une fois il courut à Oxfort ; ni l'argent, ni les prières, ni sa parole impétueuse et sombre ne purent vaincre la résistance du geôlier. Il revint le cœur morne, sans avoir même aperçu l'archevêque, bien qu'il fût resté trois longues heures au bas de la cellule qui le renfermait. Là, d'autres jours se passèrent sans qu'il arrivât à rien. Que faire de ce temps? La science ne le séduisait plus. S'il ouvrait un de ces livres, naguère si puissants sur son ame, il le lisait froidement ou sans le comprendre, et il ne tardait pas à le jeter loin de lui pour s'abandonner à la fougue de son inquiétude ; souvent elle le poussait dans la rue. Mais de

chaque côté s'élevaient des masses noires, immobiles, qui gênaient la liberté de sa marche, qui lui ôtaient l'horizon vaste dont son œil et son ame étaient avides. La campagne versait quelque soulagement dans son sein. A mesure qu'il s'y avançait, l'orage perdait de sa force, et les belles et sereines impressions venaient avec les clartés du soleil et les parfums. En pleine possession de l'étendue, il s'indignait à la pensée que sa volonté et ses plus saintes ardeurs se trouvassent annulées par l'attente d'une ligue. Pourquoi l'attendre cette ligue, lui qui se sentait capable de faire céder toute résistance humaine à la force de sa parole ou de son regard, lui qui avait des mains pour arracher des murailles.

Que l'homme est vaste, qu'il est fort avec son génie intime! à quelle distance il s'élève de la terre! comme il plane haut sur le monde ma-

tériel! Mais dès qu'il veut se mettre en face de la réalité, dès qu'il veut le fait au lieu du rêve, il sent une immense disproportion entre sa volonté et sa puissance; c'est qu'il faut à l'accomplissement de sa volonté le concours d'une foule de volontés étrangères, d'incidents, de dispositions imprévues; c'est qu'un monde entier se lève contre lui. Il ne fait pas un mouvement, il ne dit pas un mot, il ne conçoit pas une espérance, même la plus humble, qu'un de ses semblables n'en souffre ou ne s'en inquiète. Si sa destinée est bonne, elle nuit à d'autres destinées, elle les gêne du moins. Tout homme fait obstacle à un autre homme. Ordre social, de quel nom vous appeler?

Walter rentrait-il dans la ville de fumée et de bruits humains, se retrouvait-il aux prises avec la civilisation, il acquérait de nouveau

la conscience du peu qu'il lui était donné de faire. Tous ces hommes en passant semblaient lui jeter en passant un défi railleur. Alors il reprenait des dégoûts.

Depuis six autres jours, il luttait contre ses entraînements. Chaque matin, il allait au palais Lambeth entendre la même réponse : — Mylord cardinal ne peut pas recevoir, il est encore trop souffrant.

— Lui avez-vous remis ma lettre? En êtes-vous sûr?

— Aucune lettre ne reste dans mes mains.

— Je reviendrai demain matin.

— C'est inutile, mylord cardinal ne vous recevra pas.

— Il faut absolument que je le voie! s'écria Walter.

— L'obstacle ne vient pas de moi, dit l'huissier en s'asseyant sur une haute chaise

et en regardant tranquillement l'être fougueux qu'il avait devant les yeux.

— Eh bien! je vais écrire à mylord cardinal.

— Comme il vous plaira, répondit l'impassible huissier.

Walter écrivit.

— Que cette lettre soit promptement remise; il y va pour moi d'un intérêt profond.

— C'est bien, monsieur. Un imperceptible sourire ne promettait pas une exactitude scrupuleuse. — Pas de retard, au nom de Dieu, reprit Walter en serrant le bras de cet homme, vous commettriez un crime. Sur votre ame, gardez-vous de toute négligence.

Il sortit la tête en feu. Cette terre l'inquiétait par son immobilité; toujours il la sentait inerte sous ses pieds et insensible à sa

terrible agitation. Cette foule d'êtres qui allaient et venaient dans tous les sens, sans qu'un seul se doutât qu'il souffrait, l'arrêtait et le faisait sourire amèrement. — Frères! Le mot est grand. Quand il fut dans sa chambre, il s'y trouva bientôt si triste, si engourdi, si privé de lumière, qu'il monta à cheval et courut dans la campagne. Pendant une heure et demie, il s'abandonna à l'allure capricieuse de son compagnon, qui s'arrêtait souvent pour arracher quelques brins d'herbe à la marge des haies. Un vent fort se leva. Le cheval, enivré par les sifflements de l'air, et les bruits étranges de cette nature qui souffre, qui gémit et sanglotte, se donna le plaisir d'une course violente; il ne la cessa que lorsqu'il fut las. Alors Walter retomba dans ses rêveries. Au sortir d'un doux chemin herbeux, apparut une jeune fille de condition élevée,

à en juger par sa mise et l'élégance de toute sa personne. Elle marchait à côté d'une paysanne, dont le pas lent et quelque peu difficile, accusait des années moins douces que les années printanières. Le vent soulevait le voile de la jeune fille, et l'agitait au-dessus de sa tête comme un léger nuage. Une fois il emporta le voile au loin. Elle ôta sa gracieuse coiffure, qu'elle mit entre les mains de sa compagne; et, avec toute la vivacité d'une vie jeune et forte, elle s'élança à la poursuite de ce voile que les bouffées de vent roulaient dans l'espace. Le voile restait soudain immobile, mais au moment où elle croyait s'en emparer, il était de nouveau saisi et emporté; alors elle reprenait sa course, en jetant au vent un rire frais et moqueur. Walter avait arrêté son cheval pour suivre du regard tous les mouvements de la jeune fille. A me-

sure qu'il se pénétrait mieux de son charme, une émotion de joie, forte, immense et profonde, faisait explosion dans son cœur. Elle devint si violente, qu'il se sentit pâlir et que la respiration manqua à sa poitrine ; il y porta la main. Cette jeune fille ne pouvait être qu'Arabella. Nulle autre ne lui aurait été révélée ainsi. Qu'elle avait grandi ! que de beautés charmantes s'étaient développées en elle ! Il pressa les flancs de son cheval, et bientôt il put se convaincre qu'il ne s'était pas trompé, qu'Arabella était bien là, devant lui, sous ses yeux, qu'il pouvait lui parler, et que tout aussitôt elle pouvait lui répondre. Et vraiment elle était belle. A voir le délice sauvage qui respirait sur son front et dans ses yeux, on devinait que la lutte plaisait à sa nature, qu'elle était aussi, comme les oiseaux, née pour chanter et pour vivre au soleil, et

non pour s'user à l'ombre de froides murailles. Enfin elle conquit son voile sur le vent, et, fière de sa victoire, elle accourut, la tête haute et souriante, les joues animées, vers sa vieille compagne. Walter demeura d'abord sous le charme, et aussi peu capable de prendre un parti, que si une vision eût passé devant lui. Les deux femmes entrèrent dans un chemin sur la gauche. Tremblant qu'Arabella ne lui échappât, il fit tourner bride à son cheval, et les suivit doucement. Une petite maison, close d'une haie vive, les reçut toutes deux. Il attendit un moment pour s'y introduire.

Quand il se trouva un peu calme, il s'approcha de la porte et regarda dans la pièce où était Arabella. La charmante jeune fille gracieusement inclinée devant la cheminée,

allumait un feu de branches sèches, tout en causant avec la vieille femme assise dans un fauteuil de moyen-âge, couvert en cuir de Cordoue. Quand la flamme brilla dans l'âtre, elle prit dans ses mains délicates les mains noires et gercées de sa vieille amie et les réchauffa d'un peu loin. Certaine d'y avoir réussi, elle tira de dessous une table un petit escabeau de sapin et s'y plaça d'un air riant. Son repos ne fut pas long. Une quenouille chargée de lin, était dans un coin de la chambre, elle la prit et fit tourner le fuseau comme eût pu le faire une fée.

— Vois, ma Kate, comme j'ai profité de tes leçons.

— Il y a bien des années, dit la vieille Katherine, que je ne fais plus sortir de mes doigts un fil si uni et si fin. Laissez cette fusée, petite, cela rendrait les acheteurs trop

difficiles; ils ne voudraient plus me payer ce fil ce qu'ils me l'ont payé jusqu'à ce jour.

— Eh bien! écoute, dit Arabella, le fil que je te filerai sera pour te faire une demi-douzaine de jolies chemises. Je te l'acheterai moi, ne le veux-tu pas?

— Vous êtes un ange, dit Katherine toute attendrie, vous ressemblez à votre mère.

— Trouves-tu? c'est la plus belle parole que tu puisses me dire. Mais non, je n'ai pas les grandes qualités de ma mère; seulement j'aimerais comme elle à faire de bien. Que ne suis-je riche? tu aurais bien des douceurs que tu ne connais pas, toi qui as tant pris de soin de ma mère.

— Je vous dois tout, chère enfant, ne l'oubliez donc pas. Sans vous, mon Dieu! il m'aurait fallu, comme les petits oiseaux, aller chercher ma nourriture aux buissons et

aux arbres sauvages, appuyer ma vieille tête sur un morceau de bois ou sur une pierre. Et que de créatures, bien meilleures que moi, n'ont pas un autre oreiller! Voyez la pauvre Abigaïl, elle s'est réjouie le jour où son gendre lui a donué un bon coussin de son, moi j'en ai un de plumes.

— Ta reconnaissance s'exagère tout.

CHAPITRE X.

Walter entra entra en ce moment.

— Arabella ! dit-il. Son émotion l'empêcha d'en dire plus.

— Walter ! s'écria-t-elle avec impétuosité. Walter ! mon Dieu ! c'est donc vous.

Ils ne purent d'abord que se regarder dans un muet et doux ravissement. Sans se dire un mot, ils goûtèrent toutes les chastes

ivresses et les mélancolies du cœur; puis, leurs mains placées l'une dans l'autre, ils essayèrent quelques paroles.

— Que votre vue m'est chère! dit le jeune homme.

— Et à moi, répondit-elle. Je voudrais vous dire tant de choses; mais j'ai le cœur saisi. Les larmes me soulageront. Elle pleura en mêlant des sourires et des airs de fête à ses larmes... Me voilà bien maintenant. Ses yeux expressifs se fixèrent sur Walter : — Il y a des années que vous nous avez quittées. Vous avez pris un autre air, un autre visage, un autre maintien; je crois aussi que vous avez grandi; moi je suis restée la même, toute simple.

— Voilà ce qui vous trompe, Arabella.

— Ne me dites pas que j'ai changé, ou je croirai que vous n'avez plus la même affec-

tion pour moi. Que je vous ai attendu! Parlez-moi de vous, dites moi tout ce que vous avez fait pendant votre longue absence. Vos lettres ne me satisfaisaient jamais entièrement.

— J'aurais peu de plaisir à vous parler de moi en ce moment, Arabella : c'est vous que je veux entendre. Je suis avide de vos moindres paroles.

— Hélas! Walter, depuis que ma noble mère a quitté cette vie, les tristesses n'ont pas pas manqué à mon ame. Qu'elle vous a désiré dans ses derniers jours! Votre présence lui aurait été si douce! mais vous étiez loin et gravement occupé.

— Votre mère m'a désiré à ses derniers jours. Serait-il possible que vous eussiez perdu votre mère? Oh! dites-moi que cela n'est pas!

Arabella inclina son visage baigné de pleurs. Le soulevant ensuite, elle dit :

— N'avez-vous pas reçu quelques lignes écrites par ma mère, à son retour en Angleterre? Elle se sentait mourir alors.

— Non, Arabella, non, si je les avais reçues, je serais accouru. Avez-vous donc douté de moi?

— Je vous ai d'abord accusé, vous me sembliez bien dur. Je me suis dit ensuite que vous pourriez peut-être vous justifier, et quand je vous ai revu tout-à-l'heure, je n'ai plus senti d'amertume. Elle parla de lady Héléna.—Si vous saviez combien ma mère était noble et patiente dans sa maladie, avec quel soin elle me cachait ses terribles prévisions! Elle n'ignorait pas qu'elle devait mourir, mourir dans quelques mois, eh bien! elle me laissait lui parler d'avenir. Son sourire affec-

tueux m'encourageait à poursuivre. Ce ne fut que les derniers jours qu'elle tâcha de me préparer à vivre sans elle. Mon Dieu! que tout ce qu'elle me disait était beau! Je ne me le rappellerai jamais avec un pieux enthousiasme. Comme elle savait grandir mon être et l'élever au-dessus de toutes les angoisses et les terreurs humaines! Quelle force inconnue elle mettait en moi! Jamais on ne vit une confiance en Dieu, plus énergique et plus profonde. — Dieu veillera sur toi, me disait-elle souvent. Cette conviction rend ma mort paisible.

— Walter, son regard s'est éteint sous mon regard, sa main s'est glacée dans ma main; et moi qui ne savais rien de la mort, j'attendais encore des avis de sa bouche, que déjà elle n'était plus.

Ils restèrent longtemps sans parler.

— Depuis quand l'avez-vous perdue? demande Walter.

— Il y aura huit mois et demi après-demain.

— Ce n'est pas elle, Arabella, qui vous a confiée à lady Margery.

— Non, elle me recommanda aux soins de lady Sarah Nordwick. Mon père vint en Angleterre, il y a deux mois, et il voulut que j'allasse vivre auprès de sa mère. Il fallut bien lui obéir. Ce fut un amer changement, Walter. Avec lady Nordwick, je pouvais parler de mon adorable mère; avec lady Reydnor, je dois refouler mes regrets dans mon cœur. Ma mère était fille d'un pauvre et obscur gentilhomme gallois. Lady Margery n'a jamais goûté le mariage de son fils, et a toujours traité ma mère avec une hautaine froideur. Sa vieillesse et sa religion sont sévères.

Walter serra les mains de la jeune fille, et la regarda d'un air compatissant. — Je vous afflige, reprit-elle. Ce n'était pas ainsi que je croyais recevoir un hôte si longtemps espéré. Mais comment vous trouvez-vous ici? Qui vous a dit que j'y étais ?

— Le hasard, Arabella, a été mon Dieu.

— Qu'il soit donc béni! Depuis quand êtes-vous de retour en Angleterre ?

— Depuis bien des jours.

— Depuis bien des jours, répéta-t elle, d'une manière expressive. Saviez-vous que je n'étais plus en Irlande?

— Je le savais.

— Et vous avez pu rester à Londres! Oh! ne dites pas que vous aimez! Vous ne savez pas aimer. Je ne suis pas contente de vous, Walter. Pourquoi donc appeliez-vous ma mère votre mère aussi; et moi qui tant de

fois me suis inquiétée de ce qui lui était cher.

— Quand je vous aurai expliqué mes raisons, Arabella, vous ne me refuserez pas votre intérêt.

— Voyons-les donc ces grandes raisons.

— Mais non, je n'écouterai rien, et je me reproche de ne pas vous avoir fait un rude accueil.

— Il serait trop cruel de me condamner sans m'avoir entendu.

— Eh bien ! soit, je consens à apprendre de vous comment on explique un oubli coupable.

— Arabella, je suis resté à Londres pour voir le cardinal Réginald de la Pôle.

— Et vous me l'avez préféré !

— Ne voulez-vous pas m'écouter ?

— Que me diriez-vous qui pût effacer ce tort ? Le cardinal a un monde d'êtres qui

s'interresse à ses satisfactions, moi je n'ai personne.

— Un grand intérêt m'obligeait à le voir. N'oubliez pas d'ailleurs que je vous croyais bien loin d'ici, et que j'ignorais votre solitude d'affection.

Un grand intérêt ; et je ne sais pas encore ce grand intérêt. Dites-le donc enfin!

L'idée que sa résolution de voir Thomas Crammer, troublerait Arabella, vint subitement à la pensée de Walter, et lui donna un air d'embarras et d'hésitation qui n'échappa point à la jeune fille, et qu'elle se plut à interpréter dans un sens cruel.

— Vous êtes bien lent à vous justifier..... Le cardinal est un haut personnage, il est tout puissant auprès de la reine. Seriez-vous devenu ambitieux, Walter? Ce fut avec une légère ironie qu'elle ajouta : — J'ai

connu de jeunes nobles épris d'une destinée fort belle, celle de grossir la foule des oisifs qui s'attachent à la fortune des grands, et qui paradent dans leurs galeries et même dans leurs antichambres; c'est une condition de valets qui a son mérite.

— De grands seigneurs ont fait leur chemin de cette manière.

— Miss Reydnor va vite en conjectures, dit Walter. Je me flattais qu'elle me connaissait mieux.

— Suis-je donc injuste?

— Oui, vous l'êtes.

— Eh bien! ce tort m'est doux.

— Il eût mieux valu ne pas l'avoir, remarqua Walter, avec douceur.

— Cela vous donne l'occasion de gronder et de vous montrer plus sage et meilleur que moi. Elle réfléchit un moment. — Je me suis

pourtant corrigée de bien des promptitudes, mais il en reste encore assez pour m'humilier souvent à mes propres yeux. La méchante satisfaction que je me suis donnée! Walter, votre main, un regard d'amitié aussi, et dites-moi que vous ne m'en voulez pas. Ma vilaine question était bien moins une conjecture que l'expression d'un mécontentement de cœur. Le croyez-vous? Il saisit la main d'Arabella et la baisa. — C'est plus que je n'en voulais, reprit-elle avec une rougeur charmante.

Une autre fois, je me défendrai de l'humilité.

— Que vous y perdriez!

— Je ne le pense pas.

— Moi, je l'affirme.

—Enfin, que voulez-vous donc au cardi-

nal? Pourquoi lui avoir donné la préférence sur moi? j'ai bien le droit de m'inquiéter. Ces hommes n'ont que des créatures autour d'eux.

— Arabella, dit le jeune homme, si j'aspirais à sortir de ma vie d'obscurité, ce ne serait pas assurément pour devenir la créature d'un grand. Je voudrais faire le bien, je voudrais relever de la fange tous les pauvres élus qui y meurent.

— Oui, dit Arabella, comme vous je gémis et je me sens humiliée de l'abrutissement de mes semblables. Pour leur être utile, Walter, il faudrait un grand pouvoir. C'est dans ce sens que les hautes ambitions ont leur mérite. Mais les vanités privées absorbent presque tout : les hommes manquent aux emplois importants. S'il en apparaît quelques-uns de loin en loin, l'audace ou la médiocrité jalouse exploite bien vite à son profit leur pudeur d'honnêteté. On met tant de dé-

goûts dans ces vies, que le mal de cœur leur prend à ces hommes, et qu'ils croient de leur dignité d'abandonner une tâche qu'ils avaient d'abord commencée avec une sainte ardeur et la ferme volonté de la mener à bien. Si les justes, disait mon admirable mère, avaient la persévérance des méchants, la terre serait heureuse.

Katherine, qui depuis l'arrivée de Walter, s'était tenue discrètement sur la porte, en sortit précipitamment, et vint parler à la jeune fille.

— Miss Arabella, je vois la femme de chambre de milady qui vient par le sentier de la chenevière.

— Il est plus de trois heures, dit Arabella après avoir consulté sa montre. Ma grand'-mère m'a attendue pour lui faire sa lecture; je serai grondée, cela est sûr. Walter, venez demain au château; recommandez-vous de

lady Sarah Nordwick. Elle fit un geste grave.

— N'oubliez pas que ma grand'mère est papiste, que tous ses amis le sont aussi, et qu'un mot imprudent de votre part nous nuirait à tous deux. Que je vous donne encore un conseil : ma grand'mère aime le luxe, toute austère qu'elle est. Il y a eu de la part des réformés une affectation de simplicité qui inspire aux catholiques une si grande horreur, qu'ils font des vanités de la parure une expression de foi. Soyez donc très-beau pour la séduire. Moi, je vous trouve toujours bien; elle, a d'autres exigences.

— Arabella, proféra vivement Walter, s'il arrivait que je m'absentasse quelques jours sans pouvoir vous en prévenir, ce serait pour remplir un devoir.

— Pour retourner chez mylord cardinal, dit-elle avec un air de charmante moquerie.

Adieu, monsieur le mystérieux, adieu; une autre fois nous serons moins miséricordieuse.

— Ne vous inquiétez pas, au moins.

— Non, non, soyez tranquille.

Walter attendit une demi-heure dans la petite maison de Katherine, causant avec elle de miss Arabella; puis il remonta à cheval, et il partit.

De retour à Londres, Walter s'occupa de se faire faire des habits qui pussent le mettre bien dans l'esprit de lady Margery. Il les commanda simples, mais de bon goût. A trois jours de là, il eût pu faire battre le cœur de la plus difficile, tant son pourpoint en satin, son manteau de velours noir, sa fraise élégante, et sa toque de velours ornée d'une longue plume blanche, relevaient bien son élégance naturelle et la mâle beauté de son visage. Ce ne fut pas sans quelque com-

plaisance, qu'au moment de partir, il jeta un coup-d'œil vers le petit miroir placé dans sa chambre toute remplie de soleil. Il essaya de se faire une idée de la vieille lady. Vingt conversations s'engagèrent entre elle et lui. Tout-à-coup le souvenir de Crammer vint se mêler à ses douces images. Il eut honte de son oubli, de ses vanités; et la joie qui avait un moment rayonné dans son cœur, fit place à de sévères regrets. Dans son mécontentement de lui-même, il fut sur le point de ne pas voir Arabella ce jour-là, comme il se l'était promis; mais devait-il l'affliger pour ses fautes à lui?

Sa course fut rapide. Katherine était sur sa porte; il la salua de la main sans s'approcher d'elle plus qu'à la portée de la voix pour lui demander si elle était bien de santé. Au lieu de lui répondre, elle lui montra un papier

et courut à lui. C'était une lettre d'Arabella ; elle contenait ce peu de mots :

« Ma grand'mère s'est trouvée mal avant-
« hier soir. Je ne quitte pas le chevet de son
« lit. Son état m'attriste. Je me reproche de
« ne pas l'avoir assez aimée, d'avoir passé
« loin d'elle tant d'heures que j'aurais dû lui
« consacrer. Elle est bien âgée. Quand elle
« sera mieux, Katherine vous le dira, car
« vous viendrez la voir. Adieu, Walter ; faites
« des vœux pour que ma pauvre grand'mère
« soit bientôt rétablie. Elle dort en ce mo-
« ment d'un sommeil doux. Ses yeux me
« trouveront là pour y lire ses besoins. Ma
« présence et mes soins lui font du bien ; elle
« me l'a dit, et j'en suis tout émue.

« Arabella. »

Walter s'en retourna triste. Le lendemain, il se rendit au palais Lambeth dans ses nou

veaux habits. L'huissier était occupé à causer avec un homme qui l'intéressait personnellement. N'ayant pas reconnu Walter, il ne lui fit pas entendre la parole cruelle : « Mylord cardinal ne reçoit pas. » Un seigneur passa devant le jeune homme et entra dans la salle voisine; Walter y entra après lui. Plusieurs hommes de condition différentes y attendaient. Les plus impatients allaient et venaient dans la longueur de la salle; les autres, groupés sur divers points, causaient à voix basse; quelques-uns, isolés dans cette foule, s'agitaient sur leurs siéges, ou bien leur œil immobile suivait le lent mouvement de l'aiguille d'une pendule fixée contre le mur. Walter se mit devant une fenêtre au-dessous de laquelle était un beau jardin, et tout près de la porte qui devait conduire chez le cardinal. Le nom de Thomas Crammer, pro-

noncé à quelque distance de lui, fixa son attention. Il prêta l'oreille sans tourner la tête.

— Je désire plus que je n'espère, disait un homme dont l'accent était espagnol. L'entêtement de Thomas Crammer me donne peu d'espoir.

— Pour ceux qui ne l'ont pas vu de près, oui, répondit une voix anglaise qui troubla Walter. J'ai conversé avec Thomas Crammer, j'ai trouvé deux hommes en lui : l'homme de la chair et du siècle et l'homme de la conscience. Le premier est fort, incrédule, emporté et vain ; le second est timide. Je l'ai surpris écoutant avec distraction des choses qui intéressaient sa renommée et sa foi. Ses réponses étaient embarrassées ; il ne les faisait qu'avec une réserve excessive. L'apostat cherchait sa parole bruyante et ironique, il ne la trouvait plus. C'était à grande peine

qu'il se défendait de ses peurs secrètes. Il aurait pu être un mystère pour d'autres, il n'en a pas été un pour moi. J'ai sondé l'abîme de son cœur, et j'ai dit : cet homme doit nous appartenir.

— Sa chute réjouirait...

Les voix s'éloignèrent. Walter entendit un bruit de sandales. Il se tourna vivement, et aperçut deux moines qui entraient dans une galerie bien connue de lui.

Un homme de haute naissance, le comte de Sussex, sortit d'une autre porte, et dit à un grand :

— Le cardinal est très-bien aujourd'hui.

— Le cardinal reçoit donc? dit Walter en s'avançant tout ému vers le comte de Sussex.

— Oui, monsieur, répondit le comte étonné.

— Vous sortez d'auprès de lui?

— Oui, monsieur.

— A-t-il reçu ces jours passés? Voyant que

le comte l'examinait : — De grâce, mylord, répondez-moi.

—Oui, monsieur, il a reçu voilà cinq jours.

— On m'avait donc trompé!

Le bruit d'une sonnette se fit entendre. C'était le cardinal qui appelait l'huissier pour lui nommer celui qu'il fallait introduire.

— J'ai besoin de parler au cardinal, de lui parler promptement, dit Walter à l'huissier.

— Votre Honneur n'a pas droit d'être admis avant que mylord cardinal l'ait fait demander.

— Quand mylord cardinal saura mon nom, il me donnera audience, j'en suis sûr.

— Encore faut-il que j'annonce Votre Honneur à mylord cardinal.

— Non, non, prononça le jeune homme, je prends la responsabilité sur moi; vous me tromperiez aussi, vous!

L'huissier se plaça devant Walter en étendant sa baguette.

— Souffrez que je remplisse le devoir de ma charge. Un des moines était revenu dans la salle, et regardait cette scène.

— Eh bien! donnez-moi du papier.

L'huissier lui montra une table où se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire. Le cardinal sonna de nouveau. Aussitôt l'huissier disparut par la porte qui avait amené le comte de Sussex, et bientôt il revint dire à lord Montagu que Son Eminence se ferait un honneur de le recevoir.

Walter écrivait rapidement quelques lignes, lorsqu'un messager de la reine traversa bruyamment la salle; et, à quelques minutes de là, on apprit que le cardinal était mandé au palais.

— Encore un retard, dit le jeune homme en froissant sa lettre dans ses mains.

CHAPITRE XI.

Un jeune homme aux manières dégagées et courtoises, ayant volontiers un sourire pour toutes les femmes qu'il trouvait sur son passage, bien qu'il ne pût savoir si elles étaient jolies ou non, vu l'obscurité de la soirée, s'arrêta, le 8 septembre, devant la maison où mistriss Déborah Aldenn et miss Martha sa

sœur avaient abrité les dernières années d'une vie qu'elles voulaient tranquille. Après avoir heurté cavalièrement à la porte de chêne qui ouvrait sur la rue, il se mit à siffler. Trouvant qu'on était lent, il heurta de nouveau avec plus de bruit qu'il ne l'avait fait d'abord. Une fenêtre fut ouverte à l'étage supérieur, et deux têtes de femme s'avancèrent à la fois, en se serrant l'une contre l'autre, pour savoir qui pouvait venir à une heure si avancée.

— Pardieu ! c'est moi, répondit le voyageur.

— Qui, moi? demanda la voix émue de mistriss Déborah.

— Son honneur, Oswald Berckley.

— C'est vous, monsieur Berckley? Est-il possible que vous ayiez des affaires si tard dans un quartier comme le nôtre?

— Votre conversation est délicieuse, miss Martha; mais je la goûterais mieux, si elle n'était pas faite en plein air. Vous-même êtes obligée de parler très-haut, ce qui nuit à la beauté de votre voix et à son effet toujours prompt sur les cœurs.

— Ce n'est pas Martha qui vous a parlé, dit avec aigreur mistriss Déborah, c'est moi.

— J'aurais dû le deviner à l'incomparable douceur de vos paroles.

— Enfin, monsieur Berckley, reprit mistriss Déborah, que voulez-vous de nous? Pourquoi nous retenir à la fenêtre où l'on gagne si vite des rhumes et des maladies?

— Ce que je veux? la question est ingénieuse je veux voir mon ami : Walter Nervil.

La dame fit un geste mystérieux, et dit de manière à n'être entendue que de Berckley :

— Si vous êtes vraiment Monsieur Oswald Berckley, revenez demain, et nous vous dirons bien des choses.

— Je ne suis pas d'humeur à ne voir Walter que demain, répondit-il brusquement, et la rue n'est pas un logis qui me convienne.

— Il y a ici tout près l'auberge de la *Chatte fileuse*.

— Au diable l'auberge et la vieille chatte qui lui sert d'enseigne! Mistriss Déborah voudrait-elle dire à Walter Nervil que son ami Berckley est là à sa porte, harassé de fatigue et de faim, et qu'il a le nez comme un glaçon, car il fait un temps de loup.

Mistriss Déborah eut un entretien de quelques minutes avec sa sœur. Le résultat de cette conférence fut que miss Martha apporta une lumière pour éclairer par la fenêtre, sinon les traits, au moins la personne de

M. Oswald Berckley. Après s'être à demi-convaincue de sa réalité, mistriss Déborah le pria d'attendre un moment; et, suivie de sa sœur, elle descendit l'escalier tortueux de la maison, une lampe à la main. Sa sœur en tenait une aussi, pour le cas où l'air aurait éteint celle de mistriss Déborah. Toutes deux s'avancèrent lentement dans l'allée étroite en regardant de tous côtés, comme si elles se fussent attendues à voir surgir autour d'elles quelque être surnaturel. Ce ne fut pas sans de nouvelles précautions qu'elles ouvrirent la porte à Berckley.

— Enfin! dit-il. Walter ne pouvait donc pas venir? Est-il couché, malade? Que diable fait-il?

Mistriss Déborah mit le doigt sur sa bouche pour arrêter l'énergique débordement du jeune homme. Ce fut d'un ton bas qu'elle

l'invita à entrer. Berckley s'élança dans l'allée qui avait à droite une porte conduisant dans deux pièces et au fond l'escalier.

— Montez, monsieur Berckley, et tenez-vous à la corde qui est placée le long de la rampe, car l'escalier est un peu raide.

— Un peu! vous n'avez pas l'habitude des exagérations; il est raide et droit comme l'échelle de Jacob; seulement, ni vous, ni moi, nous n'avons des figures d'anges.

— Ne mêlez pas les Saintes Écritures à vos plaisanteries profanes, monsieur Berckley, cela vous porterait malheur aussi bien qu'à nous.

Berckley, plus agile que ses conductrices, arriva bien vite au haut de l'escalier; et, sans égard aux recommandations de mistriss Déborah et de miss Martha, il frappa rudement à une porte, puis à un autre, en appelant

Walter de toute la force de sa voix. Mistriss Déborah arriva enfin haletante.

— Pour l'amour de la Vierge, monsieur Berckley, ne faites pas tout ce bruit; il y a bien du temps que M. Walter Nervil n'est plus dans notre maison.

— Où est-il donc?

— Il est parti une après-midi, et il n'est pas revenu.

— Il sera allé chez son père.

Les deux femmes secouèrent tristement la tête en signe de négation.

— S'il était allé chez sir Robert Nervil, remarqua mistriss Déborah, il l'aurait dit comme toujours, car il avait confiance en nous; il aurait d'ailleurs emporté autre chose que les vêtements qu'il avait sur le corps. Tout est resté ici.

— Comment! s'écria Berckley qui com-

mençait à sentir de l'inquiétude, il a tout laissé dans sa chambre. Voyons-la cette chambre; peut-être y trouverons-nous quelque indice.

Miss Martha descendit chercher la clef, et remonta bientôt suivie d'un gros chat. La porte ayant été ouverte, Berckley demeura saisi en voyant cette chambre où rien n'annonçait un départ. Il regarda sur la table, des notes qui y étaient éparses à travers quelques livres.

— Nous n'avons pas touché à ses écritures, dit mistriss Déborah, nous n'avons rangé que ses vêtements que la poussière aurait salis.

— Contez-moi donc un peu comment cela s'est passé? demanda Berckley en s'étendant sur une chaise. Mistriss Déborah posa sa lampe sur un coin de la table, et fit un récit qui ne fut ni long, ni étrange. La disparition

de Walter y donnait seule de l'importance.

— M. Walter Nervil sortit un mercredi matin, le 7 août. Il sortit extrêmement paré; quand il revint, il semblait fort triste. Martha lui apporta une tarte de gelée, qu'elle avait faite à son intention; mais ce fut à peine s'il en goûta. Martha l'avait pourtant faite de son mieux. Il repoussa l'assiette, et il s'accouda sur la table sans rien dire. A dîner, il ne mangea presque pas. Dans l'après-midi, il sortit, après avoir mis des vêtements plus simples que le matin. Nous l'attendîmes pour souper, il ne vint pas; nous l'attendîmes ensuite pour coucher, il ne vint pas non plus. Martha et moi nous veillâmes inutilement toute la nuit.

Miss Martha leva le couvercle d'un coffre de chêne noir.

— Voilà son manteau soigneusement plié,

dit-elle avec un soupir. Elle ouvrit un bahut en chêne noir sculpté : — Voilà ses autres vêtements, tous bien secoués et fermés, de manière que si M. Walter revient jamais, il les trouvera aussi beaux et aussi frais que s'ils étaient neufs.

— Quelqu'un est-il venu le demander après sa disparition?

— Une vieille paysanne seulement.

— A-t-elle dit son nom?

— Elle ne l'a pas dit.

— C'est bien. La solitude m'est nécessaire pour réfléchir à tout ce que vous m'avez dit. Faites-moi apporter du vin et quelque chose à manger; je me sens en proie à la faim et à la soif. Quand il eut fini son repas, il dit aux hôtesses auxquelles il s'était imposé, et qui se tenaient debout devant lui : — Mistriss Déborah, et vous, miss Martha, allez dans

votre chambre. Je vous donne le bonsoir et et prie Dieu qu'il vous envoie d'amoureux rêves.

— Si Son Honneur nous connaissait mieux, dit la majestueuse Déborah, Son Honneur aurait un langage plus...

— Plus honnête, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire. Eh bien! mistriss et miss, faites des rêves de saintes; et, pour l'amour de tout ce que le paradis contient de bienheureux, laissez-moi dormir demain matin tant que j'en serai las. Tranquillisez-vous d'ailleurs sur Walter, je saurai bien le trouver, fût-il dans la compagnie de Satan.

— Il est en meilleure compagnie, monsieur.

— Souhaitons-le.

Berckley se leva. Il prit une des lampes qu'il mit dans la main de mistriss Déborah;

il prit ensuite l'autre qu'il mit dans la main de miss Martha. Cela fait, il les conduisit jusqu'à la porte, les salua comme si elles eussent été des princesses, et vint se déshabiller en toute hâte pour se mettre au lit, car le sommeil fermait ses yeux et la pesanteur gagnait son corps et ses esprits.

— Pauvre Walter, où es-tu? soupirait-il avant de s'endormir. Me voilà dans ton lit, et toi où te trouves-tu couché en ce moment?

Berckley ne dormit pas avec sa quiétude habituelle. Plusieurs fois dans la nuit il s'éveilla, obsédé par l'image de Walter mort ou prisonnier d'état. Les premières lueurs du jour le trouvèrent debout et habillé. Mistriss Déborah et miss Martha marchaient à pas de chat dans la maison, tant elles craignaient d'exciter les vivacités bruyantes du gentilhomme.

— Bonjour, mes chères hôtesses, leur dit-il en entrant dans la cuisine.

— Déjà levé, monsieur Berckley! s'écria mistriss Déborah. Vous aviez tant envie de dormir tard! Ce n'est pas notre bruit qui vous a éveillé pourtant.

— Non, c'est l'inquiétude; elle m'a pris à la gorge plusieurs fois cette nuit et ce matin encore. Miss Martha est vigilante comme l'aurore, dit-il en adressant un gracieux bonjour à miss Martha, qui aurait assez aimé que le gentilhomme ne l'eût pas découverte dans le coin où elle s'était enfoncée, tant elle se trouvait mortifiée d'être surprise dans son extrême négligé du matin. Il l'aperçut bien vite, et ce fut d'un air courtois qu'il dit : — Que préparez-vous à nos appétits?

— Peggy est allée faire les provisions au marché.

— C'est fort bien. Moi je partirai demain pour le pays de Galles, car je veux des nouvelles de notre fugitif.

— Sir Robert Nervil en sait-il? dit mistriss Déborah.

— En sait-il? répéta Berckley; vous êtes désolante. Mais venez, je vous prie, me tirer du coffre et du bahut les vêtements de Walter; je pense qu'ils doivent m'aller.

Une ouverture si hardie confondit les deux femmes à tel point, qu'elles restèrent d'abord muettes, à se regarder l'une et l'autre. Mistriss Déborah s'excita la première à la révolte.

— Qu'en voulez-vous donc faire? demanda-t-elle.

— Je vous le dirai plus tard. Venez me les montrer.

Mistriss Déborah et miss Martha cédèrent à l'autorité de cette voix d'homme. Elles sui-

virent à regret, mais non sans échanger de pénétrants regards, cet audacieux qui se donnait des airs de maître.

Berckley vit tout. Sa main étourdie toucha à tout, dérangea tout.

— Il est fort heureux, dit-il, que Walter ait disparu dans ses simples habits. Ce pourpoint ira bien à ma taille, et ce manteau, porté avec grâce, fera sur mes épaules un effet merveilleux; la toque sera peut-être un peu large, voyons-la. Cela dit, il la posa sur sa tête, et tirant de sa poche un petit miroir d'argent, il se regarda complaisamment dedans : — Elle n'ira pas mal. Cette plume est d'ailleurs fort belle, elle accompagne bien les mouvements de la tête.

Mistriss Déborah se dressa de toute la longueur de sa taille, et, les lèvres pincées et la main solennellement étendue, elle protesta

que tout ce qui avait appartenu à M. Walter Nervil attendrait son retour ; qu'il était de son honneur et de celui de sa sœur, de ne pas laisser endommager les vêtements de leur hôte, que c'était pour elles un dépôt sacré et cher.

— Mais il faut le trouver cet hôte, dit Berckley avec un jurement énergique ; et pour le trouver, il faut le chercher ; je ne puis pas mettre à cet effet vos coiffes et vos jupons.

— Monsieur Berckley peut mettre ses habits, répliqua finement mistriss Déborah.

— Ils sont en piteux état, ma belle hôtesse. Le temps les a trop peu ménagés pour qu'ils puissent se montrer en haut lieu.

— Quoi qu'il en soit, monsieur, nous ne devons pas souffrir que...

— Vous souffrirez tout ce qu'il me plaira

que vous souffriez. Voyant le front de mistriss Déborah s'assombrir, il ajouta : — C'est dans l'intérêt de notre pauvre ami. Croyez-vous qu'il nous saurait beaucoup de gré d'avoir conservé ses habits pendant que son corps se serait détruit dans le fond de quelque cachot humide? Mistriss Déborah, miss Martha, vous avez trop de raison et de sensibilité pour ne pas vous unir à moi, qui vais remuer ciel et terre afin de trouver Walter Nervil.

Mistriss Déborah et miss Martha convinrent de leur raison et de leur sensibilité. Elles prouvèrent même le dernier sentiment par des larmes, que Berkley dans une velléité de lieu-commun poétique, compara aux gouttes brillantes de la rosée matinale. La nécessité d'abandonner au bon plaisir du turbulent jeune homme, les beaux vêtements de

M. Walter, les persuada moins vite. Elles firent quelques objections habilement réfutées par Berkley. Il sembla même bientôt que les dames ne résistaient plus que pour mettre leur conscience en parfaite tranquillité, qu'elles prisaient surtout les doux propos dont Berkley semait ses raisons. Berkley trouva un argument irrésistible : il prit sur la table un drageoir de poche, en vermeil, et offrit à mistriss Déborah des friandises qu'il contenait.

— J'aime par-dessus tout la coriande confite au sucre, dit mistriss Déborah après avoir fait les façons d'usage.

— Le cotignac musqué parfume la bouche d'une manière agréable, remarqua Berckley. Vous avez d'ailleurs des paroles et des sourires qui la parfument mieux encore, mistriss.

Miss Martha fut plus longue dans son

choix. Elle promena son regard flatté d'un compartiment à un autre, alla des dragées à l'anis confit; de l'anis aux cerises également confites, des cerises au sucre perlé; enfin, elle se décida pour les dragées. Berckley pressa galamment les dames de prendre de tout, et comme elles s'y refusaient, il fit une douce violence à chacune d'elles, ouvrit successivement la main de la veuve et celle de la demoiselle, et y vida presque tout son drageoir. Pendant les débats que firent naître l'insistance de Berckley, d'une part et d'une autre, les refus discrets des dames, Peggy, chargée au bras d'un lourd panier de provisions, se mit à heurter à la porte. Lasse d'attendre, elle posa le panier à terre, et tout essoufflée, elle prit le marteau à deux mains et le fit bruire de toute sa vigueur.

Peggy fut déclarée par ses maîtresses une impertinente de manières, une brutale, une mal apprise. Ce fut en grondant fort, que miss Martha lui ouvrit. On pense bien que le déjeuner fut parfait, qu'il y eut même de ces choses exquises que les hommes délicats dans leurs goûts, prisent au-dessus de toutes les viandes solides. Berckley fit honneur au talent des dames par un appétit monstrueux et beaucoup d'enjouement. Toutes les préventions s'étaient dissipées. M. Berkley était un homme charmant de goût et de bonnes façons; peu s'en fallait qu'on ne le mît au-dessus de M. Walter, bien courtois, bien doux, mais peut-être un peu sérieux. Berckley avait d'ailleurs, ce qui est un grand attrait pour les femmes médiocres, des emportements, des volontés absolues, une mobilité d'humeur inquiétante et brusque, des

exigences soudaines et précieuses à ces vies que tourmentent le besoin d'émotions et la monotonie d'heures trop souvent oisives. Il rachetait d'ailleurs ces échappées de caractère par une sorte de câlinerie aimable et par beaucoup de grâce et de franchise Peggy n'eut pas de friandises, mais elle eut à la dérobée un baiser franc sur ses joues vermeilles.

Berckley rentra dans sa chambre pour y faire ses préparatifs de départ. Mistriss Déborah lui demanda comme une grâce de lui laisser arranger, dans sa valise, les beaux vêtements de M. Walter.

—Soit, dit-il, je vais faire un tour dans la cité, pendant que vous vous donnerez toute satisfaction.

Les deux sœurs firent bien des essais avant de s'arrêter à une détermination fixe.

M. Berckley ne semblait guère soigneux. Comment pourrait-il l'être avec sa vivacité? La veille on aurait employé une expression moins mesurée. Il y eut émulation entre les trois femmes pour les apprêts du dîner. Chacune y mit son savoir affectueux, chacune s'inquiéta de l'heure de midi qui approchait, sans que Berckley fût de retour; aussi la fenêtre vit-elle souvent le visage de l'une des deux maîtresses ou celui de la servante, se pencher curieusement en dehors, et appeler du regard l'être coupable qui laisserait peut-être gâter un dîner excellent. Berckley arriva tout en nage, à midi et quart. Pendant le repas, mistriss Déborah et miss Martha s'arrêtèrent souvent pour jouir de son appétit, souvent aussi leurs voix tendres lui demandèrent s'il le trouvait bon.

Tout est parfait, répondit-il vivement.

On fait ici chère de prince. Je ne m'étonne plus de la fidélité de Walter à votre maison; il n'était pas dégoûté.

— Nous l'avons eu trois fois chez nous, dit mistriss Déborah : une fois deux mois, une autre fois cinq, et cette dernière fois... Elle s'arrêta.

— Et cette dernière fois, remarqua Berckley, il y a passé moins de temps. Autant vaudrait manger à la marmite du diable que de manger à celle d'un geôlier, et peut-être mange-t-il à cette dernière en ce moment. Cette crainte me serre le cœur. A propos, notre ami avait un cheval, où est-il?

— Tout près d'ici, répondit mistriss Déborah.

— Peggy, mon enfant, dit Berckley, tu le feras tenir prêt pour demain matin. Qu'on lui donne double ration d'avoine et de foin.

Le temps que je passe à Londres me semble un vol fait à la vie du pauvre Walter. C'est d'ailleurs, mes gracieuses mistriss et miss, un sacrifice que je fais en vous quittant. On ne s'éloigne de votre maison qu'en faisant le serment d'y revenir bientôt.

Berckley termina la journée en allant au spectacle. Assis sur le théâtre avec d'autres vauriens de belles manières, il fuma, joua aux cartes en furieux, fit des mines aux actrices, leur tint de doux propos, siffla sur les acteurs, rossa deux ou trois autres qui avaient puni son mépris de bon ton par de plates injures et en lui lançant des coques de noix. Des amis l'emmenèrent souper ; il passa la nuit avec eux, et le matin, miss Martha, qui avait veillé jusqu'au jour, le vit s'avancer vers la maison avec un visage tellement défait et des habits dans un tel désordre, qu'elle ne

put se résoudre à lui aller ouvrir elle-même; ce fut Peggy, bien éveillée aussi, et moins délicate que sa maîtresse, qui accueillit l'*enfant prodigue*, comme l'appela dans la tristesse de son cœur la tendre miss Martha. Deux heures de sommeil suffirent à Berckley pour lui rendre toute sa vigueur et sa netteté d'idées. Il était onze heures quand il partit pour le pays de Galles.

Sir Robert Nervil se disposait à partir pour la chasse le lendemain matin, quand Berckley se présenta devant lui à sept heures du soir.

— Béni soit le Dieu qui vous amène, mon cher Berckley! n'avez-vous point flairé la chasse de loin?

— Walter est-il ici? demanda Berckley sans répondre à la grâce du gentilhomme.

— Ne savez-vous pas qu'il est en France?

— Mais il est revenu en Angleterre, et de

puis un mois et demi, il a disparu de Londres.

— Revenu en Angleterre, et je ne l'ai pas su !

— Entendez donc bien, sir Robert, que votre fils a disparu.

— Et vous venez le chercher chez son père où il n'est pas ?

— Je le chercherai par toute la terre, tant je suis inquiet.

— Laissez là vos idées de chevalier errant, Berckley, et venez à la chasse avec nous. Une belle chasse, sur mon ame ! Le rendez-vous est chez le vieux lord Mowbray.

— Mais Walter?

— Ne savez-vous pas de ses folies? Une fois en France, il trouva des feuilles déchirées à un manuscrit de Platon. Vous et moi, nous aurions maudit ces brutes de moines qui re-

célaient les manuscrits antiques, pour y écrire de stupides oraisons, qu'ils vendaient aux bigots, et nous serions restés à Paris. Walter n'eut pas de repos qu'il n'eût découvert un autre exemplaire. On lui dit qu'il y en avait un dans un couvent de bénédictins, à Lyon, il y courut. L'ouvrage avait été prêté, il fit de nouvelles enquêtes et alla le chercher dans une ville du midi, à plus de cent soixante lieues de Paris. Quelque ardeur de cette nature l'aura subitement fait partir pour quelque autre ville d'Angleterre, ou peut-être a-t-il repassé la mer.

— Je ne partage pas votre sécurité, dit Berckley; ce n'était pas une passion de livres qui avait amené Walter à Londres, c'était le besoin de voir Thomas Crammer.

— Il est fou, s'écria sir Robert, veut-il du bûcher aussi? Que répondrait-il si on lui demandait qu'il confessât sa foi?

— Tout ce que vous pouvez penser et dire je le lui ai dit, sir Robert; mais je n'ai réussi qu'à le fatiguer de moi et de mon amitié, et à le faire partir plus vite.

— Qui donc lui a parlé de Thomas Cranmer? Je ne l'avais pas fait, moi, parce que je redoutais quelque échappée de ce genre. Pense-t-il sauver l'archevêque? Lui avez-vous fait comprendre l'état de l'Angleterre? A son âge, on s'imagine avoir encore de quoi dompter les volontés les plus fortes, on ne doute de rien, mais qu'on vive un peu avec les hommes, la défiance et le découragement viennent bien vite. Berckley, il faut le trouver et l'empêcher de faire un éclat. Moi qui n'aspire qu'à la tranquillité, la verrai-je troublée par un fou? Ce n'est pas que je sois soumis, Berckley, je ne le suis pas; la colère gronde toujours au fond de mon ame; mais

je suis fatigué des luttes inutiles. Vous vous dévouez pour un peuple, et ce peuple tombe lâchement à genoux devant ceux que vous combattez, il brave la main de vos bourreaux, Que reste-t-il à faire, si ce n'est de se replier sur soi-même ? Les gouvernements et les gouvernés m'inspirent autant de dégoût les uns que les autres. Je vis avec mes auteurs anciens, je chasse, je bois, je mange, je dors, je tâche de me faire oublier, voilà ma vie : j'en avais espéré une autre. La mort d'Edouard VI, a porté un coup funeste au pays. Heureusement que la Jésabel n'a pas d'enfant. On dit qu'il y a eu des scènes entre l'Espagnol et elle. Grâce au ciel il est parti ! Que n'est-elle partie avec lui? Nos yeux verront-ils le règne d'Elisabeth, Berchley ?

— Je l'espère.

— Oui, vous êtes jeune, vous ponvez l'espérer; mais moi, je mourrai peut être sous ce règne abominable. Je me traîne dans la vie comme les damnés du Dante, avec leurs chappes de plomb. Que le jour de la justice vienne à reparaître, je me sentirai jeune.

— N'oublions pas, Walter, dit Berckley?

— Où le trouver? Mais comment a-t-il disparu?

Berckley donna à sir Robert tous les détails qu'il connaissait.

— Je n'ai point d'amis auprès de Mary. Ceux qui m'aideraient sont comme moi impuissants. Les plus zélés, d'ailleurs, sont morts. Ah! la vie est triste. Il caressa ses chiens étendus devant le feu. Berckley, vous viendrez à cette chasse demain. Lord Mowbray a des parents à la cour, nous verrons s'il sera disposé à faire quelque chose.

— Avez-vous vu l'archevêque dans sa prison?

— Si j'étais allé le voir, Berckley, il est bien certain que vous ne causeriez pas avec moi à présent. Vous saurez d'ailleurs que Thomas Crammer n'était pas l'homme que j'admirais le plus. Ses qualités mâles se mêlaient à de trop petites délicatesses : il me faisait l'effet de ces ames d'hommes qui, selon Platon, auraient passé dans des corps de femmes.

Berckley se laissa entrainer à la chasse le lendemain. Il s'y ennuya, ce qui ne lui était jamais arrivé. Son nouvel entretien avec sir Robert, n'aboutit qu'à des déclamations contre son fils si imprudent, et contre la reine bigote et cruelle, qui opprimait l'Angleterre. Lord Mowbray ne pouvait rien. Il pourrait, dit sir Robert, mais il a peur.

— Donnez-moi de l'argent, prononça enfin Berckley : c'est un moyen puissant pour délier les langues et pour attendrir les ames.

Alors il vint un vilain soupçon à sir Robert. Berckley, dont il connaissait les goûts ruineux, ne l'avait-il point trompé sur la destinée de son fils? La colère franche de Berckley ne laissa pas à sir Robert la liberté de s'entretenir dans cette petite disposition. Il donna de l'or au jeune homme, non sans lui recommander de ne pas céder à de folles tentations de luxe, de bonne chère et de dissipation.

— Ne regardez aucune femme en face, Berckley, vous n'avez point de force contre les entraînements de la chair. Une femme, avec un visage passable et une parole amoureuse, vous ferait traverser la mer à la nage et vous conduirait au milieu des Turcs.

— Qui sont peut-être de fort honnêtes gens, dit Berckley; mais fiez-vous à moi. Entre le salut d'une ame et les caresses de la plus belle femme, je n'hésiterais pas, soyez-en sûr.

— Un visage de femme vous enivra toujours, Berckley.

— Quand je n'ai pas d'autres soins, oui. Martin Luther a dit : « Il n'est guère plus pos-« sible de se passer de femme que de boire « ou de manger. Conçus, nourris, portés dans « le corps des femmes, notre chair est à elles « dans sa plus grande partie, et il nous est « impossible de nous en séparer tout-à-fait. » Il y a de la profondeur dans cette parole.

— Il y a de la paillardise de moine, dit sèchement le gentilhomme.

— Vous êtes devenu bien différent de vous-même, sir Robert, dit le jeune homme.

Sir Robert était devenu chagrin et passionné pour l'argent.

CHAPITRE XII.

Berckley repartit pour Londres. Son retour fut grandement goûté par mistriss Déborah, miss Martha et Peggy. Après s'être délasse de son voyage par une nuit de repos, il se fit allumer du feu dans sa chambre, sous prétexte que l'air était froid; et, après avoir exprimé la volonté d'être seul, il s'assit de-

vant la table de chêne, et il se mit à examiner quelques-uns des papiers qui se trouvaient dessus. Presque tous étaient des notes extraites de livres théologiques. Berckley s'était dit que si jamais quelque soupçon l'atteignait, on ne manquerait pas de lui imputer cette foule d'opinions hétérogènes ; en conséquence de ce raisonnement, il jeta dans le feu tous les papiers qu'il avait parcourus. Sa conscience eut insensiblement des exigences moins rigoureuses, il se contenta de lire les noms des écrivains. D'abord il ne brûla que les Origène, les Pelagius, les Scott, les Abeilard ; mais il s'excita bientôt à brûler aussi les Chrysostôme, les Jérôme, les Augustin, les Bernard, les Thomas d'Aquin et autres. N'était-il pas sûr que Walter n'en avait extrait que des opinions favorables à la sienne? Le goût de la destruction lui vint si

fort, ou plutôt l'ennui de la recherche, qu'il ne fît pas grâce à un morceau de papier. Peu s'en fallut que le papier blanc ne fût proscrit aussi. Débarrassé de ses inquiétudes, il se mit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire, tout en remuant la cendre et en jetant quelques regards de sécurité triste sur cette table nue, couverte une heure auparavant du travail de plusieurs années. Le regret le gagnait, il se décida à sortir. Les habits de Walter furent ôtés de leur enveloppe de toile, et bientôt ils parèrent la personne de l'honorable Oswald Berckley.

En mettant le drageoir dans une de ses poches, Berckley entendit bruire un papier. Il le prit. Ce papier, chiffonné d'abord, avait ensuite été plié en quatre avec un soin minutieux.

— Un mouvement d'impatience de Walter,

se dit Berckley, puis l'ordre de l'une des deux hôtesses. Voyons ce qu'il contient. »

Ce papier était la lettre commencée par Walter au cardinal Réginald de la Pôle.

« Deux fois, Walter Nervil a écrit à mylord « cardinal, pour solliciter de lui l'honneur « d'une audience de quelques minutes. Il « est venu presque tous les jours savoir si sa « demande avait été accueillie, et chaque « jour il s'en est retourné avec le chagrin « d'un refus. Milord cardinal aurait-il retiré « à Walter Nervil, la bienveillance dont il « l'avait honoré? Se pourrait-il que, »

Ici, une interruption brusque.

— Qu'allait-il faire chez le cardinal? se demanda Berckley, en réfléchissant un moment. Il allait lui demander de voir Thomas Crammer. Enfin, je sais au moins quelque chose.

Mistriss Déborah et sa sœur furent sérieusement interrogées.

— Walter avait-il fait faire ses habits dès son arrivée à Londres ?

— Les avait-il mis souvent? Allait-il tous les jours de même côté?

— Il s'était contenté assez de temps de ses vêtements ordinaires ; mais le lendemain d'un jour où il était revenu le visage ému et satisfait, contre sa coutume. Il était allé chez un tailleur, et il avait commandé tout cela : c'était..... jours avant sa disparition.

Mistriss Déborah, en finissant l'information religieusement écoutée, se permet une remarque : — Le vent est bien fort aujourd'hui, il soulève une affreuse poussière.....

— Qui gâtera nos beaux habits. Soyez tranquille, reine des anges, on arrosera les rues et les chemins par où nous passerons.

Miss Martha ouvrit de grands yeux si naïvement croyants et tendit un cou si long et si bête, que Berckley eut un rire inextinguible.

Il sortit ce jour-là et les trois jours suivants. Les dames s'étaient attendues à le trouver très-communicatif; il n'en fut rien : pas un mot ne satisfit leur attente. Cette réserve se poursuivit et prit les caractères alarmants de l'habitude. Berckley sortait, rentrait, sans jamais dire où il allait ni d'où il venait. Pourquoi cette conduite? M. Berckley devait-il avoir à cacher quelque chose? Que M. Walter ne dît pas ce qu'il faisait, on le comprenait, c'était un savant, il vivait plus avec les livres qu'avec ses semblables; il était d'ailleurs si doux, si poli dans tous ses rapports, si discret sur les affaires des autres, si incapable de nuire; mais M. Berckley... Et le

chapitre des défauts de M. Berckley était long. Sa brusquerie, sa violence, son manque de savoir-vivre s'alliaient mal avec ses grands airs de mystère et de dédain. Mistriss Déborah et miss Martha diminuaient chaque jour de leurs complaisances. Leurs réponses aux rares questions de Berckley furent sèches et concises; il n'eut pas l'air d'y faire attention, ce qui les blessa au vif. Il n'en était pas de même de Peggy; elle devinait l'appel de M. Berckley; elle était plus souvent occupée de son service que de celui de la maison, où pourtant il eût été difficile de constater des négligences graves. Toutes les chambres étaient toujours lavées chaque semaine; des herbes fraîches parfumaient le sol de la petite chambre à manger chaque dimanche et chaque jour de fête; la cuisine était toujours tenue avec une propreté irréprochable; mais

Peggy se faisait répéter certains ordres; mais quand elle avait trois commissions à faire dehors, elle en oubliait une; mais mistriss Déborah n'avait plus de sommeil ou faisait des rêves fatigants; ce qui prouvait toutes sortes de négligences de la part de Peggy. La paillasse était remuée inégalement, les matelas mal posés, il y avait des plis aux draps. — Cette fille perd le sentiment de ses devoirs, remarquait mistriss Déborah; elle n'est d'ailleurs plus assidue au service de Dieu, et Dieu l'abandonne. Je suis bien sûre que dimanche elle n'a entendu que les trois quarts d'une messe. — De plus, dit Martha, elle fait sa prière avec des distractions bien coupables. — Si nos réprimandes ne font rien sur elle, reprit mistriss Déborah, nous serons forcées de la renvoyer dans sa famille; elle a d'ailleurs une manière immodeste à regarder et à

écouter cet étranger. Le vrai crime de Peggy était là. — A propos, continua mistriss Déborah, il serait bien temps de rappeler à ce M. Berckley qu'il nous doit de l'argent. M. Nervil était si exact.

Les deux sœurs passèrent de longues heures en tête-à-tête pour rédiger le mémoire du coupable. Toutes deux se flattaient bien de l'embarrasser. Ce fut mistriss Déborah qui le lui présenta. Il demanda froidement à combien se montait sa dépense, elle le lui dit; il déchira le mémoire sans le regarder, et paya. Décidément cet homme était un monstre.

Cependant Berckley persistait dans sa vie agissante et *sournoise*, expression des deux sœurs, puisqu'il sortait dès le matin et qu'il ne revenait pas toujours dîner. Un jour, il rentra fort agité, mais il y avait de la joie sur ses traits et de la bonne grâce dans ses ma-

nières; il eut même pour ses hôtesses des paroles aimables, d'où elles conclurent que sa taciturnité était venue de quelque grande préoccupation, un procès peut-être ou une affaire d'honneur. Le lendemain, il se rendit à la prison de Newgate, et précédé du geôlier, il entra dans une chambre tristement éclairée par la faible lumière qui passait à travers les barreaux. Un homme était assis dans un coin, les bras croisés et l'air rêveur. Le geôlier s'avança vers lui. A ce bruit de pas bien connu, le prisonnier fit un mouvement de tête, mais il ne changea pas d'attitude et il ne dit pas un mot. Berckley n'y tint pas plus longtemps; il courut à Walter, l'étreignit dans ses bras, comme il eût pu le faire d'une femme aimée.

— C'est moi! criait-il avec ivresse.

— Toi, Berckley! quelle joie de te revoir!

Des serrements de mains expressifs leur tinrent lieu de langage.

— Sortons d'ici, Walter, on étouffe dans ces murs. Sortons! viens revoir le soleil.

— J'ai des fers, dit le prisonnier.

— A toi des fers!... Ici, geôlier, ici. Débarrassez-le de ses fers.

Les fers ôtés, Walter étendit les bras, les jambes, essaya de sa liberté nouvelle.

— Mon ami, dit-il à Berckley en l'embrassant et en se penchant vers son oreille, tu étais fugitif.

Le mot fugitif fut plutôt deviné qu'entendu par Berckley.

— Oui, répondit ce dernier, la peur m'avait pris trop vite. Le coquin n'eut pas le temps de parler; il fut tué le soir même dans une dispute. Mais sortons d'ici, Walter. Cela dit, il enveloppa le jeune homme dans un

manteau qu'il avait apporté. — Appuie-toi sur mon bras.

— Cet homme a été humain, dit Walter montrant le geôlier.

— Qu'il ait donc ma bénédiction de cœur, proféra Berckley avec effusion. Il prit la main du geôlier et y laissa deux angelots d'or.

— Adieu, lui dit Walter; soyez homme pour tous les malheureux qui viendront ici apprendre la douleur et la patience.

— Ce bruit de serrures et de verrous me semble une harmonie de l'enfer, remarqua Berckley.

— Que de précautions pour ôter à l'homme les biens naturels! dit Walter.

Berckley l'entraîna doucement. Quand la dernière porte se fut fermée sur eux, quand ils se trouvèrent dehors, Walter se tourna

vers la prison, et levant sur les noires murailles des yeux mélancoliques :

— Il y reste d'autres hommes, et leur cœur n'est pas moins honnête que le mien. Berckley ne me trompe pas, Thomas Crammer vit-il encore ?

— Oui, Thomas Crammer vit.

— Je vous rends grâce, mon Dieu!

— Ne prononce pas certains noms dans la rue.

— Voir des hommes, disait-il plus tard à Berckley, marcher en liberté, avoir le ciel au-dessus de sa tête, c'est bon, c'est beau! Comment as-tu su?...

— Point de question ici! Regarde, pense, savoure avec ivresse ta liberté, mais attends que nous soyons sous un toit pour te satisfaire.

A la vue de M. Walter Nervil, les deux

sœurs jetèrent un cri d'étonnement et de joie.

— Soyez donc de méchante humeur à présent, dit Berckley, complotez ensemble contre mes satisfactions les plus innocentes, dites à plaisir du mal de moi, je vous pénétrais bien, allez; mais j'avais une grande pensée qui me mettait au-dessus de ces menées intestines.

Pendant que les trois femmes apprêtaient dans toute l'allégresse de leur cœur, un dîner savoureux et abondant, Berckley apprenait de Walter ce que la prudence l'avait empêché de lui demander jusqu'alors. Nous abstenant des événements déjà connus, nous prendrons le récit où nous l'avions laissé

Walter sortit de chez ses hôtesses, dans l'après-dînée de sa dernière visite au palais Lambeth. Il suivait une rue du faubourg, lorsqu'il se sentit violemment heurté. Il se

retourna et vit un homme de mauvaise mine qui s'était arrêté. Walter continua son chemin. L'étranger qui s'était précipité sur ses pas, le heurta de nouveau.

— Faites donc attention, dit le jeune homme.

— Vous m'insultez, répondit l'étranger en prenant une attitude de gladiateur, et en se mettant sur le passage de Walter.

— Eloignez-vous, dit le jeune homme dédaigneux de cette provocation. Mais cet homme le poursuivit de ses défis. — C'est ma patience qui encourage votre effronterie, reprit Walter en montrant à l'être immonde son front haut de mépris.

—Vous m'avez insulté, et j'en veux raison.

— Allez donc, dit Walter, je suis las de votre ivresse ou de votre folie.

— As-tu les poings mous que tu n'oses pas répondre à mon appel? cria la bête avec un ricanement brutal.

— Misérable, lui dit Walter, ta couardise doit pour le moins égaler ton insolence.

— Le couard n'est pas celui qui veut le combat, c'est celui qui le refuse, prononça l'infame en cherchant des applaudissements dans la foule, qui déjà se ruait autour d'eux.

— Je puis te châtier, mais combat re avec toi... Walter fit un geste de dégoût.

— Voilà un fanfaron. Beaucoup de bruit, et quand il se trouve en présence d'un homme, il pâlit comme une femme.

Des huées sur Walter partirent de toutes parts. Le coquin riait et parlait du faux gentilhomme.

— Retiens ta langue, dit Walter.

— Et toi, monsieur, aie donc du cœur.

—Canaille! prononça Walter en s'avançant vers lui. — Le lâche recula.—Sans le respect que j'ai pour le titre d'homme que tu portes, bien que tu le déshonores, je t'aurais déjà écrasé sous mes pieds.

— Tu n'oserais pas, car tu...

Un soufflet coupa court à la bravade du scélérat.

— Pas un mot de plus! cria le jeune homme en le secouant par le bras avec une telle violence qu'il le fit tomber à terre la face dans la boue. Pas un mot de plus ou tu es mort! cria-t-il encore d'un air si terrible, que toute cette masse d'êtres humains se refoula sur elle-même.

Des constables vinrent; ils emmenèrent le noble jeune homme et la vile créature, à travers les rues de Londres, dans la prison de Newgate.

— Evidemment cet homme avait été suscité sur tes pas, dit Berckley à Walter.

— Je l'ai pensé ainsi, répondit le jeune homme.

CHAPITRE XIII.

La voix ferme et suppliante de Walter, se faisait entendre là, dans une salle du palais de Lambeth. Aux instances passionnées du jeune homme, succédaient les représentations affectueuses et calmes de Reginald de la Pôle.

— Attendez plus tard. Pourquoi faire en

ce jour une démarche qui fixera l'attention sur vous d'une manière dangereuse et sans utilité pour le prisonnier? Laissez les esprits se distraire d'Oxford et des scènes violentes qui doivent s'y passer. Je vous ai connu docile aux conseils de l'amitié, vous avez bien changé, Walter.

— Peut-être, dit le jeune homme, mériterais-je ce reproche, s'il ne s'agissait que de satisfactions vaniteuses, mais c'est le malheur qui m'appelle. Ne me refusez pas ce que je vous demande avec prière, il faut que je voie Thomas Crammer avant l'affreuse exécution de ses amis. La compassion d'un cœur dévoué lui sera nécessaire. Vous me parlez des dangers que je puis courir; il n'en existera pas si je me présente dans sa prison avec une autorisation de vous. Bien d'autres que moi l'ont visité, sans doute.

— Ils avaient des sentiments qu'on approuvait, répondit le cardinal. Ce n'est pas d'ailleurs votre fidélité que je blesse, c'est son expansion.

— Mes torts envers lui sont grands, dit le jeune homme. Il y a deux ans que Thomas Crammer subit dans la captivité les rigueurs du pouvoir. Qu'ai-je fait de ce temps? je l'ai usé sur la terre de l'étranger à la poursuite orgueilleuse d'une vérité qui toujours m'échappait. Le silence du cœur et ses oublis forcés me semblaient la vertu. Je croyais être sage, quand je n'étais que dur. Qu'avaient à faire de moi les solitudes des vieux cloîtres? Pourquoi m'éloigner d'un monde où j'étais nécessaire? Mylord, j'ai eu des désespoirs dans la prison où j'ai dévoré tant de longues journées. Thomas Crammer mourant sans un adieu de celui qu'il avait aimé comme un fils!

cette idé me rendait fou. Bien souvent, dans mes angonies, je l'ai entendu m'appeler et m'appeler en vain! C'était affreux!

— Ne vous exaltez plus, dit le cardinal; ce n'est pas Thomas Crammer qui va mourir; c'est Ridley, c'est Latimer. On l'épargne, lui.

— Dans un dessein qui ne peut-être bon, mylord. Mais je perds un temps précieux en de vains regrets. Votre grâce persiste dans son refus, que Dieu le lui pardonne! moi, je pars pour Oxford, et tous les moyens humains, je les emploierai cette fois.

— Il faut vous satisfaire, dit le cardinal, en soupirant... Je désire bien que votre obstination ne vous nuise pas; promettez-moi d'être prudent. Que je n'aie pas à regretter pour vous la prison, qui du moins vous défendait la témérité. Walter serra sur son cœur la main que lui avait tendue Réginald

de la Pôle. Ce dernier s'assit devant une table; il y écrivit quelques lignes, et après les avoir remises à Walter, il l'accompagna jusqu'à la porte qui ouvrait sur une longue galerie où étaient les portraits des archevêques de Cantorbéry. — Adieu, lui dit-il, veillez sur vos paroles.

Un religieux dominicain se trouvait là, debout, et comme perdu dans la contemplation d'une de ces figures solennelles.

— Je ne vous savais pas ici, mon père, dit le cardinal, d'un ton bien moins satisfait que respectueux. Pourquoi me l'a-t-on laissé ignorer?

— Votre grâce n'était pas seule, répondit le religieux avec calme : j'ai dû attendre.

— Maintenant, mon père, reprit le cardinal, je puis être tout à vous.

— Malgré la grâce de cette parole, celui

qu'elle pouvait flatter ne changea rien à son humble manière ; il resta les yeux baissés et les mains croisées sur sa poitrine. On eût dit un chrétien des anciens jours, en avait-il la simplicité? Avant de quitter la galerie, il étreignit le jeune homme d'un regard scrutateur. Walter sentit du trouble. Ne venait-il pas de reconnaître dans ce religieux, le compagnon de Michel Ange? Irrité de cette disposition, il voulut défier ce regard, mais il en subit encore l'inflexible puissance.

— Venez, mon père, dit le cardinal, inquiet peut-être de cette observation.

— Je demande un moment à votre grâce ; répondit l'être singulier. Il se mit en face de Walter.—Je crois mon histoire un peu liée à la vôtre, Monsieur Nervi', nous nous reverrons. De la main il salua le jeune homme, comme

pour le congédier, il s'enfonça dans la profondeur de la galerie.

— Je n'aime pas cette rencontre, dit le cardinal, comment vous connaît-il?

— Comment il me connaît?... J'ai quelque vague soupçon, et, s'il faut que je vous l'avoue, mylord, je crains de m'y arrêter. J'ai rencontré ce religieux à Rome, mais je ne portais pas à Rome le nom de mon père, et pourtant il sait ce nom.

— Tenez-vous en garde contre cet homme : Mary Tudor a pour lui une prédilection toute particulière. Henri VIII était un fou vaniteux et féroce, un monstre sans croyance; Mary Tudor a une religion. Il faut des victimes à son zèle, il en faut surtout à son effroi profond de l'éternité. Qu'elle tremble pour son salut, et l'humanité ne lui est rien. Si vous lui ôtiez sa foi, elle aurait, comme les

plus tendres, l'horreur du sang. Je vous le répète, défiez-vous de ce moine. Qu'il ne sache rien de votre penchant pour Thomas Crammer : il est l'ennemi de l'archevêque, et la reine fait cas de son caractère et de ses opinions; elle le consulte souvent.

A une heure de là, Walter pressait les flancs d'un cheval brun, tellement rapide dans sa course, que ses pieds laissaient à peine leur empreinte sur la terre, et que son maître et lui, emportés dans l'espace, semblaient plutôt une vision qu'une réalité. Rien ne faisait obstacle à cette course impétueuse. Une rivière se trouvait-elle sur la route, l'homme flattait de la main le cou de son robuste animal, il l'appelait d'un nom affectueux, et la généreuse créature s'élançait dans les eaux froides et les franchissait à la nage. Walter ne demanda son chemin nulle part. Ces lieux

lui étaient familiers. De temps en temps le maître et le cheval s'arrêtaient devant une maison qu'un flacon et une branche indiquaient pour une auberge, ils y satisfaisaient quelque peu aux nécessités du corps, et tout aussitôt ils reprenaient leur prodigieux élan. N'était-ce pas le surlendemain, sous les yeux de Crammer, que Redley et Latimer devaient être conduits au bûcher? Deux heures de repos suffirent la nuit à l'homme et à l'animal; et le matin, aux premières heures du jour, ils se mirent en chemin. Le cheval se déferra, il en résulta une perte de temps. Ce fut seulement le soir, un peu avant l'heure du couvre feu, qu'ils entrèrent dans la ville. Walter dut attendre au lendemain, pour voir mylord de Cantorbéry, comme l'appelaient encore ceux qui l'aimaient.

CHAPITRE XIV.

Un jour douteux pénétrait dans la cellule qui servait de prison à Thomas Crammer, quand il se leva le matin du 16 octobre 1555, et qu'il offrit à Dieu sa prière muette, mais expressive. Longtemps après cet acte, il resta immobile sous le poids de la réflexion. Sa tête blanche était baissée, ses yeux avaient

ce regard fixe et profond qui cherche à ressaisir un passé déjà lointain. Les doux mensonges, les réalités splendides ou poignantes et dérisoires n'avaient pas manqué à sa vie. Voué d'abord aux subtilités mystérieuses de la théologie, il s'était vu plus tard conseiller de Henri VIII; et, pour prix de son zèle, lors du divorce de ce prince avec Catherine d'Aragon, lors aussi de la séparation violente de l'Angleterre avec le Saint-Siége, il avait échangé son titre obscur de docteur contre celui d'archevêque de Cantorbéry. Sous le règne bien court d'Edouard VI, ses croyances religieuses s'étaient établies souveraines. A cette éclatante fortune avaient succédé tous les genres de douleurs et d'affronts : la longue captivité, la condamnation comme traître, l'excommunication comme hérétique. Il avait échappé aux brutalités sanglantes de Hen-

ri VIII, il allait succomber sous le pieux fanatisme de Mary Tudor. La figure, habituellement paisible de Crammer, emprunta de cette pensée une sainte expression d'horreur. Ses mains se tordirent dans un mouvement d'inexprimable angoisse, un gémissement sortit de son cœur; il répéta avec le Psalmiste : « Vous m'avez élevé, Seigneur, puis vous « m'avez précipité. Mes jours ont décliné « comme l'ombre, et moi j'ai séché comme « l'herbe. »

Insensiblement sa pensée changea d'objet. De douces lueurs éclairèrent ce visage dévasté par l'affliction : des femmes tendres, belles, naïvement éprises, passaient dans sa rêverie. Son ame ressaisissait avec avidité les bonheurs de l'amour et des saints attachements; il oubliait Mary Tudor. La porte de sa prison fut bruyamment ouverte, et trois

moines y pénétrèrent. L'un était l'Espagnol Garcina, l'autre l'anglais don Clément, le troisième Syto. Il ne leur dit pas, comme il eût dit à des amis : Soyez les bien-venus; mais il sourit amèrement.

— Thomas Crammer avait-il compté sur nous? dit Garcina en s'approchant de l'archevêque.

— J'avoue que j'espérais la solitude en ce jour, répondit le prisonnier.

— Nous voudrions vous arracher aux piéges du démon. Latimer et Ridley sont-ils donc d'un si bel exemple, que vous vouliez les suivre dans l'abîme des damnés?

— J'ai exprimé ma foi aux yeux du monde. Mes livres ont répondu pour moi.

— Vous avez fait des livres bien opposés en doctrines, remarqua le dominicain jusqu'alors silencieux; et vous seul pourriez

nous dire lequel de ces livres il faut croire.

— Comme beaucoup d'hommes, répondit Crammer, j'ai été longtemps avant de me faire « le cœur nouveau » dont parle Ézéchiel. Echappé enfin à la vie de trouble, j'ai mis dans mes derniers écrits ma religion inébranlable, le christianisme, tel que l'a fondé le Christ.

— Votre christianisme à vous, dit Garcina.

— Le christianisme de la primitive Eglise, et non le mien.

— Le vôtre seulement.

— Je le nie.

— Ne vous êtes-vous jamais dit que l'orgueil peut égarer le jugement le plus élevé? profera l'Espagnol en balançant la tête d'un air expressif.

— En présence des hommes, oui; mais seul avec sa conscience, non.

— Le père des mensonges n'abandonne pas volontiers ceux qu'il a voulu s'asservir; constamment il les appelle à lui.

— Je me défends de ces piéges.

— Vous vous en défendez mal.

Involontairement l'archevêque se trouva engagé dans une de ces discussions mystiques, la passion de ces temps; discussion, où l'ironie, la finesse, la ruse, la brutalité même, tenaient lieu de force et de vérité; où les mots usurpaient la place des idées, tellement éthérées et absurdes, d'ailleurs, qu'il était nécessaire de ne pas perdre de vue l'argumentation d'une minute, pour conserver l'intelligence du sens voulu. Encore ce sens echappait-il souvent dans les mille détours et les subtilités inouies, dont l'enveloppait tous homme jaloux d'une réputation de savoir religieux et des habiletés de la parole.

Thomas Crammer, fidèle à la manière de son temps, avait tenu en haleine l'attention de Garcina, lorsque ce dernier coupa court à toutes les adresses de cet esprit longuement exercé en leur adressant une question nette.

— Etes-vous enfin dans la voie de justice et de vérité? confessez-vous, avec les Pères de l'Église, la communion de Jésus-Christ?

— Je la confesse de bouche et de cœur.

— Dites-donc, ô mon frère, comme saint Chrisostôme que, non-seulement, vous voyez dans l'Eucharistie celui qui est plus grand que tous, et qui domine la terre, mais que vous le touchez et que vous le mangez.

— Cette croyance n'est pas la mienne.

— Vous vous obstinez donc à nier, comme vous l'aveiz nié à Oxford, au pieux et savant Weston, que Jésus-Christ devenait votre

frère en vous donnant à manger sa chair véritable, naturelle et organique (1).

— Le Christ nous nourrit spirituellement et non charnellement, c'est par la foi que nous vivons de lui (2).

— Ainsi, Jésus-Christ, selon vous, ne communique pas avec l'homme?

— Il communique avec l'homme par l'esprit et non par la chair. N'est-il pas expres-

---

(1) Dans une conférence théologique qui eut lieu à Oxford, le 14 avril 1554, par ordre de Mary Tudor, Thomas Crammer eut à défendre sa foi contre neuf docteurs catholiques au nombre desquels était Weston, le président de la conférence, qui émit dans les termes cités sa croyance en la présence réelle. Le lendemain ce fut au tour de Ridley. Quatorze adversaires discutèrent successivement et plusieurs à la fois contre l'évêque accusé d'hérésie. Latimer fut au prises le jour suivant avec sept controversistes.

(2) Foxe. *Actes et Monuments.*

sément dit dans les écritures que Jésus-Christ est dans le ciel, et qu'il y demeurera jusqu'à la consommation de toutes choses.

— Jésus-Christ est dans l'étendue, dit le dominicain. Ne voudriez-vous pas faire de la nature de Dieu, une nature bornée comme celle de la créature?

— La Divinité est partout et vivifie tout, je le proclame hautement, reprit Crammer, mais le corps dont il a revêtu sa divinité, ce corps vraiment humain puisqu'il a souffert et qu'il est mort par le crime des hommes, est assis à la droite de Dieu le père. La matière peut-elle se trouver en même temps dans des lieux différents? Peut-elle être ici et là tout à la fois? saint Augustin n'a-t-il pas écrit lui-même aussi depuis la résurrection du Christ, « Sa majesté seule est présente au milieu de nous. » Mais descendit il sur la

terre, il ne saurait existe rentier que dans un pain, et si l'on divisait ce pain, on diviserait selon la croyance primitive le corps du Rédempteur : de telle sorte qu'un fidèle mangerait son nez, un autre son oreille, un autre son doigt de la main, un autre son doigt du pied.... (1) La nature répugne à cette monstruosité.

— Cesse tes blasphèmes, interrompit le dominicain en étendant son bras vers l'excommunié. Voilà donc, ô mon Dieu! le prix de coupables recherches! Ta bonté méconnue! le mépris de la créature s'acharnant sur ton œuvre de miséricorde et d'amour!..... L'être que tu combles de biens se levant contre toi!... Don Garcina, si l'indignation

---

(1) Burnet. *Histoire de la Réformation.*

n'a pas étouffé votre voix, si, comme le Psalmiste, vous n'avez pas senti vos os se désunir, confondez cet impie.

— Le corps du Sauveur, dit le moine espagnol, se multiplie et se retrouve entier dans une miette de pain, ainsi qu'il était entier dans le pain avant que le pain eût été rompu.

— C'est bien là un miracle, proféra Crammer d'un ton d'admiration qu'il accompagna d'un geste d'ironie. Mais vous en avez fait un aussi, vous, prêtres catholiques. En vertu de votre volonté, vous avez commandé à Dieu de se trouver dans le pain corps et sang à la fois, pour la foule des mondains et des simples, vous réservant, à vous ses élus, une distinction d'orgueil, la communion du corps dans le pain et celle du sang dans le vin, et Dieu s'est fait docile à votre volonté!

Sa divinité se trouve-t-elle pour vous dans le pain ou dans le vin, avec son corps ou avec son sang? c'est ce que vous ignorez peut-être. Crammer continua : j'ai dit, et Ridley l'avait dit avant moi, tout ce qu'il y a d'immoral et de faux dans votre communion. Eh quoi! l'être entaché de toutes les iniquités, le libertin, le meurtrier, le blasphémateur, la brute elle-même, mangera Dieu, digèrera Dieu, jettera Dieu hors de son corps comme une matière immonde, comme un *excrément*, selon la familière expression d'Origène! Oh! c'est à se voiler la face d'horreur (1). Ce

(1) Dans la conférence de 1554, à Oxford, Ridley dit : « la présence réelle met à la portée des profanes et des mé- « chants les choses les plus sacrées et force à soutenir une « foule d'absurdités ; car il faut alors affirmer que les liber- « tins et les meurtriers eux-mêmes, que des animaux cruels

mystère, disent les esclaves de Rome, est une folie sublime que les pervers ne peuvent pas comprendre! Heureux et sages ceux qui ne les comprendront jamais! Manger Dieu! cette croyance est quelque chose de monstrueux et de bouffon, tout à la fois. Pardonne moi, Seigneur! d'en avoir fait la mienne si longtemps! La lumière de ta grâce n'avait pas éclairé mon esprit. J'étais comme un enfant pour qui tout est confusion, et qui ne sait rien que ce qu'on lui enseigne: il a des yeux, et il ne voit pas; il a des

---

« et privés des lumières de la foi, comme le soutiennent « quelques-uns, tels que des rats, des souris et des chiens, « peuvent recevoir le véritable corps du Seigneur en qui ha- « bite la plénitude de l'esprit de lumière et de grâce, con- « trairement aux paroles expresses du Christ en six endroits « différents du chapitre VI de saint Jean. »

FOXE. *Actes et Monuments*.

oreilles, et il n'entend pas; il a une langue, et il s'en sert mal. Crammer quitte sa manière exaltée pour en prendre une moqueuse.

Cicéron, en parlant du nom de Cérès et de celui de Bacchus, qu'on donnait figurément au blé et au vin, s'écriait : « Qui « croyez-vous assez fou pour s'imaginer que « ce qu'il mange soit un Dieu. » (1) Nous sommes ces fous déclarés impassibles par le sage de la Rome antique. Ce n'est pas seulement un homme vivant que nous mangeons, qu'il nous est commandé de manger, c'est un Dieu. La chair d'nn Dieu doit être plus exquise, en effet, que celle d'un homme. Les Césars de Rome, si voluptueux et si effrénés dans leurs goûts, nous envieraient cette découverte.

---

(1) Cicéron. *De la nature des Dieux*, liv. III., chap. XVI.

Ridley, tu as protesté contre l'acte de stupidité sauvage! (1)

Vous avez appuyé votre déclaration sacrilège de l'autorité de Cicéron, dit le dominicain avec un froid mépris; mais Cicéron était païen; et, je vous demande quelle valeur peut avoir, pour des adorateurs du Christ, la parole d'un païen?

— Ce païen était homme de sens, répliqua Crammer, car il avait répudié les extravagances du polythéisme. Eh bien! laissons le paeïn et attachons-nous à saint Augustin si

(1) « La presence reelle, dit encore Ridley à ses adversaires d'Oxford, vient aussi à l'appui de l'anthropophagie, « genre de cruauté qui rapproche le plus l'homme de la bête, « puisqu'elle le force à devorer la chair de son semblable. « Il est, en effet, plus cruel de devorer un homme vivant « que de le tuer. »

éloigné de croire qu'on se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ. Il voulait lui qu'on entendît la parole du divin maître, dans le sens symbolique élevé, et non dans le sens grossier et révoltant de la lettre.

— Vous prêtez votre incrédulité à saint Augustin, dit vivement Soto.

— Don Clément en sait là-dessus plus que vous, répliqua Thomas Crammer avec un imperceptible sourire. Son silence le dit du moins. Je vais citer l'évêque d'Hippone, si souvent exalté par l'Eglise. Et tout de suite, avec la facilité de la mémoire vaste st savamment exercée, de ces temps, il cita son étrange autorité.

« Lorsqu'une ferme inspiration de lan-
« gage défend ce qui est mauvais et criminel,
« et ordonne ce qui est bon et utile, elle n'est
« pas figurée ; elle l'est au contraire, si elle

« paraît commander ce qui est mal et dé-
« fendre ce qui est utile et bon : aussi lorsque
« le christianisme dit : *Si vous ne mangez pas*
« *la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez*
« *pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous,*
« il semble nous ordonner par ces paroles
« une chose criminelle ; c'est donc là une fi-
« gure par laquelle il nous est prescrit de
« de participer à la passion du Sauveur, et
« d'en garder en nous un souvenir doux et
« profitable, parce que sa chair a été cruci-
« fiée et tourmentée par nous. » (1)

— Que prouve également cette parole de saint Augustin, demanda le dominicain, de

---

(1) Foxe, *Actes et Monuments*. Saint augustin, *De doctrina christiana*, lib. 3, cap. xvi, page 52, de l'édition de Paris, 1680

toute la hauteur de sa foi. L'Eglise l'a-t-elle sanctionnée? Saint Augustin erra longtemps dans des sentiers perdus. L'hérésie et le doute à la suite furent longtemps la misère de son ame. N'avait-il pas eu le malheur d'être le sectaire de Manès? Et voyez par combien de larmes, d'affliction violentes, de prières, d'incertitudes formidables et humblement avouées, il expia cette erreur d'une jeunesse trop superbe. Il ne se glorifiait pas lui qui se présentait à Dieu, en qualité de suppliant et de pauvre. Les liens du mal le gênaient à un tel excès, qu'il en poussait des cris de colère et de honte. Son dégoût pour ses premiers maîtres en matière de foi, était profond. Ces Manichéens avec lesquels les nouveaux chrétiens de nos jours ont plus d'une ressemblance pour le caractère, étaient d'après l'aveu du sectaire converti, extrava-

gants, orgueilleux, charnels et grands parleurs. Après un moment de silence, comme pour donner au prisonnier le loisir de goûter ce qu'il lui avait dit, le dominicain ajouta :

— Quand vous voudrez docteur Cramner, que vos citations ne soient pas bonnies, prenez-les dans les décisions des conciles œcuméniques, et n'allez pas choisir dans les œuvres d'un homme ce qui témoigne de sa faiblesse et de son ignorance :

— Moi, dit le religieux espagnol, je vous rappellerai la profession de foi que fit le diacre Bérenger, en 1089, au concile de Saint-Jean de-Latran, sous le pontificat de Nicolas IX. Et j'ajouterai que ce que l'Eglise ordonnait alors de croire, elle l'ordonne encore.

— Pensez-vous que cette profession de foi ne soit méconnue? répliqua Thomas Cramner.

— Nous savons, dit le dominicain, que vous avez immensément étudié; mais don Garcina peut bien vous demander à son tour, pour un pieux souvenir, la patience qu'il a eue pour vos blasphèmes. La parole de vérité ne saurait d'ailleurs être trop méditée. Se tournant ensuite vers le moine espagnol qui tenait à la main un parchemin écrit : — Lisez, mon frère, nous vous écoutons.

Don Garcina fit le signe de la croix, et il lut avec une ardeur satisfaite de cœur et de voix, la solennelle abjuration de ce Béranger qui, s'intitulant le diacre indigne de l'église de Saint-Maurice-d'Angers, commençait par exposer son hérésie et concluait par l'exposition de son retour aux doctrines romaines.

. . . . . .

. . . . . .

« J'adhère pleinement à la croyance de la

« sainte Eglise catholique romaine, et je con-
« fesse de bouche et de cœur, au sujet du
« sacrement de l'Eucharistie, la même foi
« que professe le vénérable pape Nicolas et
« qu'a établie et prouvée le saint concile par
« l'autorité de l'Evangile et des Apôtres; sa-
« voir : que le pain et le vin qui sont placés
« sur l'autel après la consécration, ne sont
« pas seulement un sacrement, mais sont
« aussi le vrai corps et le vrai sang de Notre-
« Seigneur-Jésus-Christ; et que, pour nos
« sens, ces espèces peuvent, non-seulement
« d'une manière sacramentelle, mais aussi en
« réalité, être touchées et divisées par la main
« des prêtres et broyées par les dents des
« fidèles; jurant par la sainte et indivisible
« Trinité et par les Saints Evangiles, que je
« déclare dignes d'un éternel anathème tous
« ceux qui s'élèveront contre cette croyance,

« ainsi que leurs dogmes et leurs sectateurs;
« et que si moi-même, précédemment, j'ai
« pu penser en pécheur quelque chose de
« contraire à cette doctrine, je me soumets
« à toute la sévérité des canons. Ce qu'ayant
« lu et relu, j'ai librement ici apposé ma si-
« gnature. »

— C'est sur l'original même, ajouta don Garcina, qu'a été prise cette copie.

— Bérenger ne tarda pas à nier ce que la peur de la mort lui avait fait jurer, remarqua Crammer.

— Oui, dit le dominicain, il appela le pape un charlatan et le siége pontifical le siége du diable; mais la lâcheté de l'homme importe peu, c'est de la doctrine de l'Eglise qu'il s'agit ici.

Je vais, dit Thomas Crammer, vous répondre par la bouche d'un jeune homme qui m'est

cher. Ses paroles étaient fortes, elles sont restées dans ma mémoire, telles qu'il les a dites, les voici : L'Eglise des premiers siècles n'eut pas l'idée de la communion romaine, parce qu'elle était trop rapprochée des temps traditionnels et parce qu'elle relevait de la civilisation romaine. Toucher le Dieu éternel, infini, source inépuisable de toute vie, de toute jeunesse et de toute beauté; le broyer sous ses dents, le manger; cette stupide horreur eût échappée au génie de Pythagore, de Platon et de Marc-Aurèle. Les premiers pères, morts aux délices terrestres et ressuscités pour la contemplation austère et la vie de charité et de glorification divine, n'auraient pu soupçonner ce délire de l'humanité future. L'Eglise des siècles suivants n'eut pas les mêmes hommes. On trouve dans ses décisions, non la piété solide et tendre, le

savoir modeste de la primitive Eglise, mais la grossièreté charnelle et féroce, et l'ignorance d'une Eglise formée au sein d'une société de sauvages, qui ne s'étant pas complètement débarrassées des éléments impurs de leur foi barbare, les mêlèrent à la religion nouvelle. La lettre servile de l'écriture fut leur loi, tant les instincts de violence et de sensualisme étouffaient en eux les grands mouvements de la pensée et les élans sublimes de l'ame. L'idée de recevoir Dieu dans le pain mystique était même si contraire aux croyances des premiers chrétiens, qu'ils mangeaient indifféremment ce pain le matin ou le soir, sans préparation morale, et à l'Eglise ou dans leur maison, car ils étaient libres de l'emporter avec eux. Origène a dit formellement que si l'on prenait à la lettre la parole de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez pas ma

chair et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous, » cette lettre tuerait. Saint Clément d'Alexandrie et Tertullien n'y ont vu également qu'une figure. Le jeune poursuivant de la vérité, continua Crammer, ajoutait, comme preuve orthodoxe, que le symbole de Nicée, ce monument prétendu définitf du christianisme, cette expression inviolable de la mission d'un Dieu et des destinées religieuses de la terre, n'a pas dit un mot de l'Eucharistie, tant le sacrement lui-même avait peu d'importance alors.

— Encore une fois, dit le dominicain, l'opinion isolée de quelques hommes ne saurait détruire les décisions de l'Eglise inspirées par les lumières du Saint-Esprit. Il me reste à apprendre comment Thomas Crammer, si épris de son savoir, aide son hérésie des rêves

d'un jeune insensé. Le don d'une langue irrésistible, ajouta le religieux, en se penchant vers l'archevêque, et en baissant la voix, a-t-il donc été fait à Walter Nervil, pour que le grand réformateur de l'Angleterre s'aide de cette langue au mépris de la sienne.

Thomas Crammer n'avait pu se défendre d'un mouvement de surprise inquiète en entendant le nom de Walter, il se remit aussitôt.

— Je n'ai nommé personne, dit-il avec une fermeté tranquille.

— C'est de la prudence, votre élu en aurait moins que vous. Il le pourrait, s'il était là, car sa bravoure va jusqu'à l'audace.

— Pourquoi vous obstiner dans votre recherche? Son nom ne passera pas mes lèvres.

— Mais je l'ai dit ce nom. Voudriez-vous le nier? Ce n'est pas un dogme pourtant. La faveur des rois de la terre ne tient pas pour

Thomas Crammer au déni de ce nom. Il peut, au gré de sa fantaisie le déclarer ou en faire un mystère sans que rien change dans sa situation. Henri VIII et Edouard VI sont bien morts.

Le rire froid qui avait accompagné les derniers mots frappa l'archevêque. Il regarda le religieux et lui vit un visage qu'il ne lui connaissait pas. Puis, ce visage prit sous ses yeux une expression qui se liait au souvenir confus d'une humiliation subie en d'autres temps et en d'autres lieux, et qu'il sentit revenir en lui.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il dans l'excès de son trouble.

— Un humble religieux de l'ordre de Saint-Dominique, vous le voyez bien.

— Vous êtes autre chose pour moi.

— Un remords, peut-être.

— Cela se pourrait, sembla dire l'air altéré de Thomas Crammer.

— Je vous croyais plus de force, mylord de Cantorbéry, reprit le dominicain. Vous avez déshérité l'Eglise de sa suprématie des siècles, et voilà que la raillerie d'un homme vous écrase. N'êtes-vous pas?...

Il s'arrêta et prêta l'oreille. Don Garcina courut à la fenêtre, et tout aussitô il en sortit pour revenir à Thomas Crammer. Soto quitta immédiatement la prison.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Melun.— Imprimerie de DESRUES.